

Charles-Gilbert Romme

VOYAGE EN CRIMÉE EN 1786

*Présenté par Maxime Deschanet
et Gulnara Bekirova*



Présence *Ukrainienne*
L'Harmattan

VOYAGE EN CRIMÉE EN 1786

Titres de la collection :

- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Le Prince Igor*, 2001.
- Guillaume LE VASSEUR DE BEAUPLAN, *Description d'Ukraine*, 2002. Texte de 1661 ; introduction et notes de Iaroslav Lebedynsky.
- Mykola RIABTCHOUK, *De la « Petite-Russie » à l'Ukraine*, 2003. Préface d'Alain Besançon, de l'Institut ; trad. I. Dmytrychyn et I. Lebedynsky.
- Roxolana MYKHAÏLYK, *Grammaire pratique de l'ukrainien*, 2003. Trad. I. Lebedynsky.
- Iryna DMYTRYCHYN, *Grégoire Orlyk, un Cosaque ukrainien au service de Louis XV*, 2006.
- Iryna DMYTRYCHYN, *L'Ukraine vue par les écrivains ukrainiens*, 2006. Sélection de textes, éd. bilingue.
- Prosper MÉRIMÉE, *Bogdan Chmielnicki*, 2007 (fac-similé éd. 1865).
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Ukraine, une histoire en questions*, 2008.
- *Maroussia*, 2009. Fac-similé de l'édition originale du classique de P. J. Stahl, avec le texte inédit de l'œuvre en français de Marko Vovtchok ; introduction d'I. Dmytrychyn.
- Victor GRÈS, *L'Iliade Zaporogue* (scénario), 2009 ; trad. et préface de L. Hosejko.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Scythes, Sarmates et Slaves*, 2009.
- Anastassia LYSSYVETS, *Raconte la vie heureuse, souvenirs d'une survivante de la Grande Famine en Ukraine*, trad. I. Dmytrychyn, préface de J.-L. Panné, postface de M. Riabtchouk, 2009.
- Marko VOVTCHOK, Pierre-Jules HETZEL, *Le voyage en glaçon*, présenté par I. Dmytrychyn et N. Petit. (Présence Ukrainienne / Jeunesse), 2009.
- *La moufle, conte populaire ukrainien*, trad. I. Dmytrychyn et F.-J. Besson, ill. I. Mekhtiev, éd. Bilingue Présence Ukrainienne / Les Quatre Vents), 2009.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Skoropadsky et l'édification de l'Etat Ukrainien (1918)*, 2010.
- *Le coq et l'épi de blé, conte populaire ukrainien*, trad. I. Dmytrychyn, ill. I. Mekhtiev, (Présence Ukrainienne / Les Quatre Vents), 2010.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *La « Constitution » ukrainienne de 1710*, 2010.
- Renaud REBARDY, Roman RIJKA, François RIVARD, *Ukraine, 20 ans, Nouvelles*, 2011.
- Roman RIJKA, *La fiancée noire*, roman, 2012.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *La Crimée, des Taures aux Tatars*, 2014.
- Pierre CHEVALIER, *Histoire de la guerre des Cosaques contre la Pologne*, 2014. Texte de 1663 ; Introduction et notes de Maxime Deschanet.
- Jean-Benoît Scherer, *Annales de la Petite-Russie*, 2015. Texte de 1788 ; Introduction et notes de Maxime Deschanet.
- Iaroslav LEBEDYNSKY, *Les Etats ukrainiens (1917-1921)*, 2015.
- Maxime DESCHANET, *Le Saint Empire et l'Ukraine*, 2016.
- *Nicolas Gogol, Taras Boulba et l'Ukraine*, actes de colloque présentés par Iryna Dmytrychyn et Maxime Deschanet, 2016.
- Alexis GRITCHENKO, *L'Ukraine de mes jours bleus*, 2016



PRÉSENCE UKRAINIENNE

Collection dirigée par Iaroslav Lebedynsky et Iryna Dmytrychyn

Charles-Gilbert Romme

VOYAGE EN CRIMÉE EN 1786

*Présenté par Maxime Deschanet
et Gulnara Bekirova*

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2016
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-09937-8
EAN : 9782343099378

Avant-propos

Au milieu de l'année 1786, le futur révolutionnaire français Charles-Gilbert Romme, à l'époque précepteur privé du jeune noble russe Pavel Stroganov, entreprend une visite de la Crimée, au côté de son élève. Considérant que le voyage est le meilleur moyen de former la jeunesse, ce périple est la cinquième et dernière des expéditions entreprises entre les années 1781 et 1786, et couvre un trajet aller-retour de Kyïv à la Crimée.

Les manuscrits, comprenant 44 feuillets recto verso, sont une source doublement importante. C'est en premier lieu un tableau détaillé de ces régions au contact des cultures ukrainiennes, tatares, et plus récemment russes, qui, pour le voyageur occidental, paraissent toutes exotiques. Mais également, ils renseignent sur la situation dans ces régions à une période charnière de leur histoire : le moment de leur intégration dans l'Empire tsariste. Cette époque voit en effet la liquidation de l'Hetmanat des Cosaques d'Ukraine (1764 puis 1783), de la Sitch zaporogue (1775) et du Khanat de Crimée (1783). Romme montre ainsi justement la situation dans ces régions qui furent ravagées par la guerre et la maladie, et soumises à une puissance impériale étrangère depuis seulement quelques années.

Le « Voyage de Crimée » de Charles-Gilbert Romme couvre un trajet qui se déroula du 4 mars au 7 mai 1786, et n'est que l'un de ses nombreux manuscrits présents dans les archives

russes, et jamais publiés en français. Une traduction russe du « Voyage en Crimée » a cependant été publiée par Mme K. Ratkevitch en 1941¹. Le document original est stocké aux archives de la section de Saint-Pétersbourg de l'Institut d'Histoire russe. Cette collection comprend 200 documents, 4 manuscrits, et une série de correspondance. Le document qui nous intéresse porte la cote SPF IRI, F. 8, d. 2².

Le fait que Romme ait longtemps séjourné en Russie lui a permis d'acquérir une certaine connaissance de la langue russe, et qu'il écrit la totalité des noms de lieux ou de personnes en se basant sur la transcription latine du russe de l'époque (les noms propres finissant par *V* sont transcrits finissant par *F...*), ou parfois même en alphabet cyrillique. Le principe adopté pour la présente édition est d'écrire les noms de personnalités ukrainiennes dans leur forme ukrainienne, ceux de personnalités tatares dans leur forme tatar, et ceux de personnalités russes dans leur forme russe. Dans le cas des noms de lieux, vu que Romme ne traverse que des régions de l'actuelle Ukraine, ils sont tous écrits dans leur forme ukrainienne actuelle. Dans le cas des lieux désignés à la fois sous leur forme slave et tatar, comme Simféropol/Akmetchet, on a pris le parti de laisser la forme, mais à laquelle on aura ajouté le nom actuel entre crochets. Enfin, les noms de lieux et de personnes qui n'ont pu être identifiés furent laissés dans leur forme originelle.

Pour la rédaction de cet ouvrage, de grands remerciements doivent être accordés à Iryna Dmytrychyn et Iaroslav

¹ Romme, Gilbert, *Путешествие в Крым в 1786г.* (*Voyage en Crimée en 1786*), Leningrad, 1741.

² Tchoudinov, Alexandre V. « Les papiers de Gilbert Romme aux archives russes », in *Annales historiques de la Révolution française*, N°304, 1996, pp. 257-265.

Lebedynsky, qui m'ont toujours encouragé et ont toujours cru en moi, et surtout à Oksana Karpenko et Elizaveta Zhuravskaia, qui ont consacré beaucoup de temps pour m'aider à obtenir une copie du manuscrit, et sans qui cet ouvrage n'aurait jamais pu être réalisé. Merci pour tout.

Maxime Deschanet

« Rien n'est plus triste que de parcourir des lieux dévastés par la guerre »

Gulnara Bekirova

Traduit du russe par Maxime Deschanet³

« Dans les environs de Perekop, on voit les traces plutôt que les ruines des maisons qui composaient le faubourg. Rien n'est plus triste que de parcourir des lieux dévastés par la guerre. Le temps détruit aussi, mais il imprime moins l'effroi et la dévastation. En voyant les restes de superbes édifices ébranlés par la longueur des siècles, il se mêle à la mélancolie qu'on éprouve un sentiment de fatalité face au décret inévitable du créateur, qui n'a accordé la permanence qu'à ses propres lois, et la refuse aux êtres qui en sont le résultat. Mais quand on voit des champs dévastés, des chaumières renversées et flétries par la main du héros, quand on voit la nature engourdie, faute de bras pour l'aider, l'imagination ne voit que des objets de chagrin ».

L'auteur de ces lignes est le diplomate et voyageur français Charles-Gilbert Romme. Personnalité fascinante, participant à la grande révolution française de la fin du XVIII^e siècle, il a effectué un voyage en Crimée en 1786, soit trois ans après l'annexion de la Crimée par la Russie.

³ Version originale publiée le 17 juin 2015 sur le site Крым.Реалии <http://ru.krymr.com/content/article/27076895.html>

Charles-Gilbert Romme est né en France en 1750, dans une famille de procureurs du Roi. Ayant perdu son père très tôt, il fut élevé par sa mère, qui était restée avec cinq enfants à charge. L'enfant fut confié à la charge des moines pour son éducation. À l'instar de son frère aîné, Gilbert se prit de passion pour les mathématiques, et en 1774, grâce à de nombreuses recommandations, il s'installa à Paris, où il étudia la médecine et gagnait sa vie en donnant des leçons de mathématiques.

À la fin des années 1770, chez le comte Golovkine, Romme a fait connaissance du comte Stroganov et de sa femme, installés à cette époque à Paris. Les Stroganov cherchaient un précepteur pour leur fils, et Romme avait réussi à leur plaire. De 1779 à 1786, Gilbert vécut en Russie, à Saint-Pétersbourg, où il travailla comme professeur et tuteur du comte Pavel Stroganov.

C'est pendant cette période de sa vie en Russie qu'il a entrepris son voyage en Crimée.

Après le début de la révolution, il repartit en France, où il prit une part active dans la lutte avec les représentants de l'Ancien régime. En 1791, il fut élu à l'Assemblée nationale législative, puis à la Convention, où il vota la mort du roi.

La vie de Romme s'acheva de manière tragique. En 1795, avec cinq de ses compagnons, il fut arrêté et emprisonné dans un château de la baie de Morlaix. Ils firent serment l'un envers l'autre de ne pas mourir des mains du bourreau et grâce à des gardiens de prison, ils obtinrent deux couteaux. Le 17 juin 1795, ils furent condamnés à mort. Les prisonniers respectèrent leur serment. Charles-Gilbert Romme fut le premier à se poignarder au cœur, et il tomba raide mort. Il avait 45 ans...

Bien que le voyage en Crimée ne fût qu'une parenthèse dans la vie de Romme, la description de la péninsule à une période critique de son histoire est très précieuse pour les chercheurs de l'histoire de la Crimée...

Ainsi, en 1774 fut signé le traité de Küçük Kaynarca entre l'Empire ottoman et la Russie. Le Khanat de Crimée devenait un État indépendant, qui comprenait de vastes régions – la presqu'île de Crimée, où se trouvait la résidence principale du Khan, le territoire des Nogaïs orientaux, entre les rivières Berda et Dniro, le Yedisan, ou territoire des Nogaïs occidentaux, et de grandes parties de la Bessarabie ou Boudjak, ainsi que le Kouban. Les pouvoirs du Khan étaient restreints, mais il gardait en son pouvoir les prières publiques, la promulgation des lois, le commandement des troupes, la frappe de la monnaie, et le droit de fixer les taxes et impôts. Trois ans plus tard, le protégé russe Şahin Giray devint Khan de Crimée, et déjà, par le manifeste « Sur l'intégration de la presqu'île de Crimée, de l'île de Taman et de toute la côte du Kouban dans l'État russe », la Crimée devint une partie intégrante de l'Empire russe.

La Crimée en 1774 et celle de 1786 correspondent à deux époques historiques diamétralement différentes. Seules douze années se sont écoulées, mais entre ces dates eu lieu un événement important – l'annexion de la Crimée par la Russie... Pour la Russie, la conquête de la Crimée fut une grande victoire, mais pour le Khanat de Crimée, ce fut la fin de plus de trois siècles de vie en tant qu'Etat ; une tragédie, qui a entraîné de nombreux drames humanitaires...

Le voyage en Crimée de Gilbert Romme commence de manière très ordinaire, comme beaucoup de ses prédécesseurs : avec Perekop, ou Or Qapı en tatar. En

traversant par le pont du canal, lui et son groupe sont arrivés, en environ une heure, à Perekop, où ils ont rencontré le commandant de la forteresse Von Fock, qui, lorsque Romme partit visiter la ville, lui donna comme escorte un major et un cosaque.

« Nous avons été visiter d'abord le canal qui s'étend d'un côté à la mer pourrie ou Syvach de deux verstes et demie, et de l'autre côté à la mer Noire de 4 verstes. [...] On ne peut pas douter que ceux qui ont fait un canal n'aient eu l'intention de se fortifier par là. Gardés par deux tours, ils restaient à découvert dans l'isthme. Ce large fossé servait d'abri face aux incursions de leurs voisins ». Romme note que le Syvach est entièrement vaseux, presque sans eau dans cette partie, et à sec par les vents d'ouest. Il se traverse facilement en chariot ou à cheval, et on va sans peine à l'autre côté. Les vents d'est portent l'eau de la mer Azov dans le Syvach. « Cette alternative est des plus malheureuses pour les habitants. Il s'élève en été de ces boues une odeur infecte ».

Quel est l'apport des récits de voyage de Charles-Gilbert Romme pour les historiens?... L'auteur réussit, dans une description documentaire précise, à transmettre un sentiment d'anxiété, révélateur de la situation militaire réelle dans la région. Dans les environs de Perekop, dit-il, on peut voir les ruines, les traces de bâtiments qui composent la banlieue. Ce que voit Romme le pousse à des réflexions philosophiques, déclarant à quel point « rien n'est plus triste que de parcourir des lieux dévastés par la guerre ».

« Les places embellies, ou peuplées nouvellement reçoivent le nom de leur fondateur, et ce nom passe ensuite au dévastateur, qui s'enorgueillit du nouveau titre, qui témoigne de sa grande capacité à porter partout le carnage et l'effroi, et à

anéantir dans un glorieux combat les arts, l'agriculture et le bonheur de plusieurs milliers de familles qui deviennent la proie de l'ambitieux. C'est en 1771 que le prince Dolgorouki anéantit ainsi la ville de Perekop et ce sanglant succès lui valut le titre de Criméen », - écrit l'auteur.

Ce n'est pas un hasard si Romme relie deux grandes catastrophes de l'humanité de l'époque, à savoir la peste et la guerre. Il écrit : « Plus loin on voit les traces des demeures qu'occupaient les pestiférés il y a deux ans. La peste et la guerre semblent souvent s'accorder pour désoler la terre ».

Son voyage le conduit ensuite de la poste d'Ichoun à Karasoubazar « pour aller voir un pont de pierre qui est bâti sur un golfe de la mer Noire fort étroit, et qui s'étend jusqu'au Salhir. [...] Environ à 24 verstes de Perekop, les villages sont plus fréquents, la terre de meilleure qualité et plus cultivée. Je note ici pour ceux qui voudront en profiter que les Tatars donnent difficilement à coucher aux voyageurs, mais on peut en être très bien reçu en se réclamant du kaïmakan, ou en prenant une lettre de lui à İenibazar. Ils sont bons, hospitaliers, généreux, mais ce n'est pas pour tout le monde ». Il est vrai, qu'avec la guerre toujours en cours, il serait étrange si les gens ne restaient pas prudents, en particulier à l'égard des étrangers.

Au final, Romme atteint Karasoubazar : « La ville de Karasoubazar est située dans une vallée entourée de montagnes de hauteur médiocre, quelques unes formées de bancs calcaires, d'autres n'offrent qu'un amas de sable calcaire ou de débris des montagnes calcaires supérieures. Le Karasou, ou la rivière noire, sort d'une de ces montagnes encore, des rochers à l'est, se précipite en cataracte, arrose les jardins de la

cour à 4 verstes, descend ensuite à la ville qu'elle traverse et jette dans le Salhir »...

C'est ici que l'auteur remarque les petites boutiques basses qui « sont ou remplies de marchandises, ou occupées par des artisans » : « J'ai pris plaisir à voir chaque ouvrier assis sur ses talons, trouvant tout ce qui lui était nécessaire sous sa main, et travaillant sans interruption et sans faire d'autre mouvement que des bras, dans certains ouvrages qui font suer nos ouvriers d'Europe et les occupent tout entier ».

Romme décrit en détail sa rencontre avec le muphti, le chef spirituel des Tatars. Ces observations fournissent de nombreuses informations ethnographiques intéressantes : « Le muphti effendi ou le patriarche est un personnage trop respectable parmi ses compatriotes pour que nous ne cherchions pas à le voir. Nous avons trouvé en lui un homme aimant à converser et s'en acquittant fort bien. Après nous être accroupis sur des coussins, son fils qui nous avait retiré les bottes en entrant, nous présenta la pipe et ensuite du café sans sucre. C'est une grande politesse dans leurs usages, mais nous n'avons pu accepter, parce que c'est contre nos habitudes ».

Le muphti déclara à ses invités, que « la Crimée était autrefois très peuplée, et qu'on y comptait cent cinquante mille maisons et dans chaque maison quatre ou trois familles. Dans ce nombre, on ne comprend pas les Nogays qui habitaient des kibitkes, et étaient au-delà de deux cent mille kibitkes. Cette nation nombreuse était plus guerrière que cultivatrice. Ils labouraient cependant la terre, mais pour leurs besoins seulement. Ce n'est que depuis environ quarante ans qu'ils sont devenus plus paresseux, et que les terres ont été négligées ».

Le muphti a accueilli ses invités avec des rafraîchissements particuliers aux Tatars de Crimée : « On a commencé par étendre un linge sur nos genoux. On nous a présenté un bassin et on nous a versé de l'eau sur les mains. On nous a présenté un second linge pour nous essuyer. On a ensuite servi devant nous une table de cuivre blanchi, ronde avec un rebord, sur un pied de bois fort bas. Elle était couverte d'une omelette entourée de six petites assiettes ; dans l'une était du miel fondu, dans une seconde du miel cuit avec du jus de raisin, dans une troisième une pâte faite de farine, de beurre doux et de miel, dans une quatrième du lait aigre, dans une cinquième et une sixième quelques viandes rôties ». Le fils aîné du maître de maison a montré comment manger sans cuiller, en prenant avec ses doigts un morceau de pain et d'omelette, qu'il plongeait dans le miel. Les invités ont fait de même. « On a servi ensuite une espèce de potage au gruau, avec des boulettes de viande. [...] Ensuite, on nous a servi des pâtés bouillis, et enfin des figues coupées par morceaux et cuites avec du miel et dans de l'eau ».

« Après le repas, on nous aurait servi du café selon la coutume, mais comme nous n'en prenons pas, on nous a présenté du sorbet. C'est une boisson fort douce et agréable. On nous a présenté une seconde fois le bassin, mais avec du savon pour nous laver les mains. Le muphti effendi voulait nous recevoir à coucher chez lui pour nous instruire des usages tatars dans leurs couchers, mais les circonstances ne nous permettaient pas d'accepter ».

Comme beaucoup de voyageurs, Gilbert Romme a fait un commentaire très encourageant et positif concernant le respect que les enfants vouent aux parents et aux aînés, qui s'inscrit dans la tradition des Tatars de Crimée : « Lorsque le père est à table, les enfants servent, si le père est absent, l'aîné prend sa

place, reçoit les hôtes qui arrivent et ses frères plus jeunes le servent. Cette subordination me paraît excellente ».

Romme a remarqué, que dans cette « époque nouvelle », les Tatars de Crimée sont persécutés. Voilà ce qu'il écrit concernant Soudak : « L'enceinte de la forteresse était occupée par des baraques tatares, mais depuis que les Russes occupent la Crimée, on a forcé ces malheureux à se transporter hors de l'enceinte, et on les voit maintenant dans le vallon, dont j'ai fait mention plus haut. Ils n'y resteront pas longtemps, ils partiront dans peu de temps pour l'Anatolie, au nombre de 37 familles. On ne leur permet pas de couper du bois dans la forêt, on ravage leurs jardins, ils ne jouissent pas paisiblement de leurs fruits. Il est naturel qu'ils aillent chercher plus de repos et de sûreté sous un autre gouvernement. La couronne de Russie y gagnera à cela 98 jardins ou vergers. 23 familles partirent de deux autres endroits ».

Par la suite, cette immigration, le départ des Tatars de Crimée de leur patrie est devenue l'une des tragédies à grande échelle de la Crimée...

La ville de Théodosié (Caffa) est un exemple très éloquent de la situation en Crimée : « La ville de Caffa, ou comme les Tatars prononcent, Kéfé, était autrefois très étendue. On y comptait 20 mille maisons. La Porte ottomane y maintenait une garnison de 10 mille hommes ».

Mais en 1786, c'est la désolation et la ruine qui y règnent : « Cette ville, qui par sa population a mérité le nom de Petite Constantinople, compte maintenant 488 Tatars, dont 276 femmes, environ 700 Arméniens, peu de Grecs et de Juifs. Son commerce était considérable. Maintenant on n'y vend que du sel [...] Dans la ville, il y avait quelques édifices remarquables,

dont on voit encore deux grandes mosquées et un bain pavé et embelli de marbre, mais les Russes, habiles à détruire, ont détruit ce superbe édifice et ont multiplié les cabanes. Comme il reste encore les principaux axes et les routes, on a mis une sentinelle pour le conserver. Aussi cette ville, la plus grande de la Crimée, la plus commerçante de l'orient, est maintenant une des plus pauvres de la Russie ».

Très vite, de nouvelles épreuves attendaient la presque-île. Un an plus tard, une nouvelle guerre russo-turque débuta, au cours de laquelle les Turcs tenteront de regagner la Crimée. Sans succès. En 1791, la guerre prit fin avec la victoire de la Russie, et l'Empire ottoman fut contraint de signer le traité de Jassy, qui rattacha définitivement la Crimée et Otchakiv à la Russie.

Les manuscrits de Charles-Gilbert Romme et leur traduction

Maxime Deschanet

Les « fonds russes » de Romme se trouvent actuellement dans les archives de Moscou et de Saint-Pétersbourg. À Moscou, ses documents sont dispersés entre la Bibliothèque d'État russe (RGB OR, ex-Bibliothèque Lénine) qui possède les lettres de Pallas⁴ à Romme ; le Centre russe de conservation et d'étude des documents d'histoire contemporaine (RCHIDNI, auparavant Archives du PCUS), qui a un cahier de ses écrits scientifiques; les Archives de la Fédération russe (GARF, auparavant Archives de la Révolution d'Octobre), où on trouve sa correspondance ; et enfin les Archives d'actes anciens de l'État russe (RGADA), qui possèdent la plus grande partie de ses papiers : ses récits des voyages, ses cahiers scientifiques et une bonne partie des lettres. À Petersbourg, tous les papiers de Romme, excepté des lettres qui se trouvent au département de manuscrits de la Bibliothèque nationale russe (RNB, ex-Bibliothèque publique), sont aux archives de la Section de Saint-Pétersbourg de l'Institut d'histoire russe (SPF IRI, ex-LOII). Cette collection contient cent deux documents, y compris

⁴ Peter Simon Pallas (1741-1811) est un zoologiste et botaniste allemand qui se mit au service de l'Empire tsariste, et est un contemporain de Romme, avec qui il entretint une grande correspondance.

quatre manuscrits et quelques notes autographes de Romme, ainsi que la correspondance qui lui était adressée⁵.

Le document qui nous intéresse est issu de ce fond. Le manuscrit de Charles-Gilbert Romme, simplement intitulé « Voyage en Crimée », se trouve aux archives de la section de Saint-Pétersbourg de l'Institut d'Histoire russe, sous la cote SPF IRI, F. 8, d. 2. Il s'agit d'un manuscrit composé de 46 feuillets recto-verso, dont 44 sont in 4° et numérotés de 1 à 30 et de 33 à 46, qui traitent du voyage en lui-même. Les feuillets 31 et 32 sont deux feuillets in 8°, qui semblent avoir été égarés dans le manuscrit, et traitent d'un autre voyage (en Carélie ?), c'est pour cela qu'ils n'ont pas été traités dans cette édition. À plusieurs reprises, Romme mentionne également des croquis annexes, mais ils semblent introuvables dans les archives.

Ce journal de bord est écrit dans un français littéraire de l'époque, plus ou moins facile à déchiffrer selon le jour (sûrement à cause des cahots du voyage). Il y a fort à croire que le journal de Romme n'était pas prévu pour la publication, mais pour un usage personnel. Les notes sont journalières et assez détaillées, mais quelques inconvénients furent à prendre en compte :

- Le manuscrit en lui-même est écrit tout de bloc, sans paragraphes et parfois sans ponctuation, avec de longues phrases confuses. Pour améliorer la lisibilité, on a établi une structure, et légèrement modifié certaines phrases, sans perdre le sens.

- Certains noms de localités ou de personnalités sont écrits en russe (alphabet cyrillique). On a pris le parti de les

⁵ Ces informations sont tirées de Tchoudinoy, Alexandre V. « Les papiers de Gilbert Romme aux archives russes », p. 258.

supprimer, et de les remplacer par leur équivalent actuel en alphabet latin.

- Quelques mots sont impossibles à lire. Ces mots, une dizaine tout au plus, furent laissés manquants, avec le symbole [...] pour le signaler. L'absence de ces mots ne gêne absolument pas la compréhension du texte.

- Les « blancs » laissés par Romme lui-même, et qui sans doute devaient être complétés par la suite. Il s'agit de noms de localités, de personnalités, ou de données économiques numéraires. Ces blancs furent laissés, avec la mention « nom/chiffre manquant », entre crochets.

Ce « voyage de Crimée », fut le dernier avant le départ définitif de Romme. C'est un tableau détaillé d'une région au contact des cultures russe, ukrainienne et tartare, toutes aussi exotiques pour le voyageur occidental. Romme décrit les mœurs des Ukrainiens et des Tatars, la nature, les minéraux, les usines russes, particulièrement celles d'armement, les ports et le commerce. Il prend des notes sur les langues indigènes, sur la population, sur le système monétaire. On y trouve aussi ses réflexions sur le rôle de la religion musulmane dans la vie à l'Est.

La traduction russe de ce récit a été publiée en 1941 à Leningrad par Mme K. Ratkevitch. Ses motivations sont précisées dans l'introduction⁶ :

⁶ *Путешествие в Крым в 1786г.*, p. 3. Traduction du russe par Maxime Deschanet.

« Le « Voyage » de Romme peut être d'un double intérêt : comme matériel, permettant d'évaluer la vie dans les provinces de Tauride et de Petite-Russie juste après leur intégration dans l'Empire russe, et comme document, dans lequel certaines des parties peuvent aider à révéler l'identité de l'auteur, qui est un grand personnage, mais qui est resté dans l'ombre. Sur ce dernier point, Romme partage le sort d'un certain nombre de dirigeants de la Grande révolution bourgeoise du XVIII^e siècle⁷, qui ont été éclipsés de l'attention des historiens par des figures de première grandeur, et n'ont toujours pas leurs propres biographies scientifiques. Le nom de ce représentant des révolutionnaires bourgeois du XVIII^e siècle a été associé au passage de la révolution « des Lumières » à la révolution plus radicale. Les travaux de la Convention nationale, dans le domaine de l'éducation publique, de l'élaboration du calendrier républicain, l'activité des commissaires des armées, et enfin, son dernier acte dans la révolution bourgeoise, suite au soulèvement des ouvriers parisiens en prairial 1795. Ce sont les faits qui sont plus souvent associés à lui ».

L'ouvrage inclut une introduction, de très complètes notes biographiques, ainsi que des références bibliographiques.

Dans son introduction, l'auteur commence par une justification de l'étude de ce texte du point de vue soviétique : Romme y est placé, en tant que Montagnard, comme un « martyr » de la « révolution bourgeoise », dont les actes et le courage dans la mort auraient fait de lui un héros dans les banlieues ouvrières⁸.

⁷ Il s'agit de la dénomination de la Révolution française de 1789 selon les standards soviétiques...

⁸ *Путешествие в Крым в 1786г.*, pp. 3-4.

Dans l'historiographie soviétique, l'influence du contexte politique sur l'orientation de l'étude de la Révolution française se renforce encore. Seule, la révolution d'Octobre se voit attribuer plus d'importance. Dans les années 1920-1930, l'historiographie soviétique, contrôlée par le parti et l'État, élabore une interprétation canonique de la Révolution française, elle fut exposée définitivement par les chercheurs dans l'ouvrage *La Révolution bourgeoise française 1789-1794*, publié en 1941⁹. Cette interprétation repose sur la théorie dite « marxiste-léniniste », en réalité stalinienne, des formations économiques et sociales et, en général, était exprimée de la manière suivante : « la révolution bourgeoise » a détruit en France « le régime de l'absolutisme féodal », ouvrant la voie à « un développement sans entraves du capitalisme ». Ce schéma sociologique, sorte d'armature admise par l'historiographie soviétique pour traiter des événements dans la France de la fin du XVIII^e siècle, ne fut jamais remis en question par les historiens soviétiques¹⁰.

Après cette légitimation conforme à l'idéologie soviétique, l'auteur est, dès lors, plus libre de ses écrits et enchaîne en développant la biographie des jours « russes » de Romme, de sa vie comme précepteur de la famille Stroganov, mais également de l'intérêt de l'ouvrage d'un point de vue scientifique, sur les notes et les entretiens qu'il a eus avec plusieurs scientifiques de l'époque.

Tout cela se fit malheureusement, en passant sous silence plusieurs thèmes, jugés non pertinents, comme la brutalité des

⁹ *Французская буржуазная революция, 1789-1794 (La Révolution bourgeoise française, 1789-1794)*, Moscou-Leningrad, 1941.

¹⁰ Tchoudinov, Alexandre V., « La Révolution française : de l'historiographie soviétique à l'historiographie russe, « changement de jalon » », in *Cahiers du monde russe*, n°43, 2-3, 2002, pp.449-462.

troupes russes face aux populations tatares, et les destructions qui en ont résulté. De même, certains passages ont également été supprimés de la traduction russe, comme par exemple ceux concernant les études de roches volcaniques, ou même différentes réflexions de Romme concernant l'antiquité grecque.

L'ouvrage n'a jamais été édité en français. La présente édition cherche à faire connaître au public français le voyage de Charles-Gilbert Romme en Crimée en 1786 et elle est basée sur les manuscrits originaux, dont une copie numérique fut obtenue.

Voyage en Crimée

Mars – avril – mai 1786

Départ de Kyïv : 4 mars 1786

Retour à Kyïv : 7 mai

Le 4 mars 1786 à 4 heures du soir, nous sommes partis de Kyïv en même temps que Miasnikov¹¹, que j'ai envoyé à Petersbourg avec des lettres pour le comte Stroganov¹², le chevalier de La Colinière¹³, à mademoiselle Zagrayajskaya¹⁴, à monsieur Novossiltsev¹⁵ à qui j'ai renvoyé son plan de Constantinople ; je l'ai chargé aussi d'une lettre pour le frère Dimitri Ivanovitch, notre maître de langue russe et d'une lettre de mademoiselle Royan contenant 290 roubles pour monsieur d'Aubecocur, négociant.

Nous avons passé heureusement le Dniro, les chariots en avant, et nous après à la suite. Nous sommes arrivés à huit

¹¹ Miasnikov est probablement un serviteur de Charles-Gilbert Romme ou de la famille Stroganov.

¹² Le comte Alexandre Stroganov (Rus : *Александр Сергеевич Строганов*, 1713-1811)

¹³ Le chevalier de La Colinière est à l'époque secrétaire de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg et un ami de Romme.

¹⁴ Nataliya Zagriajskaya, née Rozoumovskaïa (Rus : *Наталья Кирилловна Загряжская*, 1747-1837) est une dame d'honneur de la Tsarine Catherine II et la fille du dernier Hetman d'Ukraine Kyrylo Rozoumovsky.

¹⁵ Nikolai Novossiltsev (Rus : *Николай Николаевич Новосильцев*, 1761-1831) est le neveu illégitime du comte Alexandre Stroganov. Il sera plus tard un important conseiller du Tsar Alexandre Ier.

heures à Boryspil, éloignée de 32 verstes de Kyïv. Le chemin est sablonneux et ferme en quelques endroits, couverts d'eau en d'autres par la fonte des neiges, qui sont presque toutes fondues. À quelques verstes du Dnipro, le chemin traverse un bois peu touffu qui se continue sur l'étendue de 9 verstes. À 7 verstes de Kyïv et sur la droite se trouve un lac appelé Darnitsa au bord duquel est une mauvaise auberge pour les passagers. À 10 verstes environ le terrain est inégal et le chemin mauvais dans les parties basses et même dangereux dans ce temps-ci, à cause des creux remplis d'eau qui se trouvent dans le chemin même. Les collines basses de cette partie sont appelées Kazatchi Hory. À cela près le pays est tout plat, fort mouillé dans cette saison et très sec en été. Cette grande vicissitude n'est guère favorable à la culture. Au reste jusqu'à Boryspil on ne rencontre aucune habitation si ce n'est sur le côté à 6 verstes environ de Kyïv, appelée *Mykolska tserkva*. Boryspil est une fort petite ville qui n'offre rien de remarquable.

De là jusqu'à Lyoubarets on compte 17 verstes. Près du village est le hameau appelé Ivanko appartenant au monastère de Frolovskiy où il est ici en usage en hiver de faire une boisson de betterave qu'on substitue au kvas de grain. On pèle la betterave et on la cuit entière dans un tonneau qu'on remplit entièrement d'eau. On laisse fermenter l'eau, qui prend la couleur de la betterave au gout piquant qui serait agréable si en même temps elle ne prenait pas un goût de chou. La cave ou plutôt la fosse qui forme le cellier de ces gens simples et sobres offre extérieurement l'apparence d'un tas de fumier, au sommet duquel une botte de paille couvre l'entrée. On y descend sans échelle, car elle est peu profonde. Cette grotte moitié souterraine est commune dans ce pays-ci et quelques paysans en font leur demeure en hiver, ce qui est convenable dans un pays où le bois est si rare. Le blé à ce qu'on dit vient mal, le lin n'y réussit pas.

De là à Pereïaslav, on compte 30 verstes. On peut en faire deux stations, mais il est curieux d'aller droit sans changer de chevaux, par la difficulté d'avoir tout de suite des chevaux et des chariots qui sont très découverts. On ne connaît point ici les kibitkes¹⁶. Les chemins sont très mauvais, nous avons mis 6 heures environ pour faire les 30 verstes. Les plaines se continuent sans aucun bois, si ce n'est à quelque distance de Boïtovets où l'on voit un petit bois de peu d'étendue, sur la gauche. Les habitants n'ont d'autre bois pour la construction de leurs maisons que celui qui descend par le Dniro, au-dessus de Kyïv. La plupart chauffe leur poêle avec de la paille, ce qui est sans doute préjudiciable aux champs. Les chemins restent mauvais jusqu'à Pereïaslav. La campagne est presque toute couverte d'eau et l'on n'y voit plus de neige. Depuis Kyïv jusqu'à Pereïaslav, on ne rencontre pas le plus petit ruisseau outre la rivière qui coule de Lyoubarets à Boïtovets. Le pays est si plat que les eaux y sont toujours stagnantes. La Troubej, à Péréiaslav, est la première rivière qu'on trouve dans ces plaines. À 14 verstes environ de cette ville, venant de Kyïv, on découvre la rive droite et élevée du Dniro.

On veut établir des fabriques de nitre à Boryspil, et l'été on en fait à Pereïaslav. Dans ces différents endroits, on tire la terre nitreuse des remparts ou des lignes tracées et élevées pour la défense des villes. Pourquoi ne songer au point de lever d'autres terres ? Seraient-elles dépourvues de nitre ? On ne pourrait pas penser que la terre en plusieurs endroits est naturellement disposée à devenir nitreuse, qu'il ne lui manque que d'être installée de manière à présenter beaucoup de surface à l'air que l'on sait être si nécessaire pour la formation du nitre. D'ailleurs on utilise cette terre pour former les lignes, elle ne se serre pas autant et elle est plus perméable à l'air. On

¹⁶ La kibitka (Rus : *кубитка*) est une yourte pouvant être attelée.

peut soupçonner que la terre des mohylas ou kourgans, qui sont si nombreux et si grands sur toute cette route, donnerait aussi du nitre au lavage.

À 3 verstes, sur la droite de Pereïaslav, en venant de Kyïv, et à une verste des chemins on voit une petite chapelle élevée sur la place où a été tué Boris fils de Vladimir, qui a régné sur Pereïaslav. On la voit sur le bord de la petite rivière d'Irtyts qui se jette dans la Troubaylo¹⁷ à Pereïaslav même. Nous avons passé cette rivière sur une digue. Pereïaslav a été autrefois la résidence des princes apanagés de la Ruthénie. Les plaines des environs ont été souvent ensanglantées par les guerres fréquentes et meurtrières soit entre les Tartares et les Ruthènes, soit entre les princes ruthènes. Le commerce de Pereïaslav est fort modique. Il y a un monastère et une école de 100 écoliers. On y fait du nitre pendant l'été. À quelques verstes de cette ville, on passe deux lignes en russe *Val* à 4 verstes l'une de l'autre qui se dirigent vers le Dniπρο et vont au-delà dans la Pologne. Nous avons laissé sur la droite la petite rivière Hadka, qui se jette dans la Troubaylo.

À 22 verstes de Pereïaslav, nous sommes arrivés au village de Kotsky, où nous avons changé de chevaux, et de là nous sommes allés à Helmyazove à 18 verstes de Kotsky, où nous avons passé la Soupoy sur une digue. On fait du nitre dans ce bourg, qui est entouré d'un rempart. Nous nous sommes écartés de la grande route pour aller à Kovray, à 9 verstes de là, près de la petite rivière de Kovrayka. Je désirais depuis longtemps faire une visite à Stepan Vassilevitch Tamara¹⁸.

¹⁷ Troubaylo, nom populaire de la rivière Troubej.

¹⁸ Stepan Vassilevitch Tamara (Rus : *Степан Васильевич Тамара*) est le fils du diplomate russe Vassili Tamara, descendant d'une famille cosaque ukrainienne. Son mentor était Hryhori Skovoroda, le célèbre philosophe, poète et pédagogue ukrainien.

Notre conversation a eu lieu sur la Petite-Russie. Il m'a appris qu'on rencontrait souvent dans les sables du Dniro, à une assez grande distance de ce fleuve, des bouts de flèches de cuivre. Il cite ce fait comme une preuve de l'ancienne étendue du Dniro. Il donne aussi en preuve les différentes chutes de la rive droite qui allèguent des éboulements à différentes époques lorsque le Dniro a éprouvé des altérations dans son étendue. Près de Tchernihiv dans les marais on trouve des planches de chênes préparées pour la construction de grandes barques employées sans doute autrefois sur le Dniro.

À 90 verstes de ce fleuve, du côté de la Pologne, est un lac qui originellement était très petit, il a beaucoup augmenté. Maintenant les habitants, plusieurs fois, ont été obligés de transporter leurs habitations loin du bord. On y pêche maintenant de plus gros poissons et en plus grande abondance qu'autrefois. Dans certains mois de l'année il s'en chasse des jets d'eaux considérables et il est sujet à des tourments qui obligent les pêcheurs à gagner promptement le rivage. On peut soupçonner que ce lac reçoit ses eaux de quelque grand fleuve du voisinage par des communications souterraines.

Il [Tamara] pense que les kourgans nombreux qu'on rencontre dans toutes ces plaines datent des Scythes. En cela il s'appuie d'Hérodote, mais on sait qu'il y en a qui sont évidemment l'ouvrage des Tartares et même des Russes. Au reste, Tamara a fait ouvrir quelque uns de ces kourgans et il n'est pas croyable d'avoir fondu les objets précieux qu'il y a trouvé, soit des armures complètes d'un cavalier et de son cheval, soit des bijoux et ornements où l'on voyait sur quelques-uns des inscriptions, que personne ne sachant lire, on ne les a plus regardés qu'au poids de l'or, et on les a fondus.

À peu de distance de la forteresse, dans la Troubej à Pereïaslav, à 30 sagènes¹⁹ de profondeur, à quelque distance de cette rivière, dans les marais on a trouvé de grandes barques d'où l'on conclut que cette rivière était autrefois plus étendue qu'elle ne l'est maintenant. On trouve aussi des trous de deux sagènes environ dans la Soupoy.

Monsieur Tamara m'a appris que dans tout ce pays-ci on pouvait retirer du nitre de la terre, de quelque part qu'elle soit prise, pourvu qu'elle soit fine, douce et noire, ce qu'on appelle en russe : Tchernozem²⁰. Le sable et l'argile n'en donnent point.

La terre produisait autrefois le grain 25 et 30, et maintenant le grain 10, et rarement jusqu'à 20. Il prétend cependant avoir fait des essais qui prouvent selon lui que cette terre n'est jamais dans le cas d'être qu'en la couvrant de fumier. Le grain est d'abord très beau, le chalumeau fort épais, mais aux premières pluies d'été le blé s'use, et se trouve couvert de plusieurs mauvaises herbes qui l'étouffent. On peut cependant observer que cette terre naturellement forte et fertile, est si peu liante qu'une pluie non fort grande la détrempe et la désunit si bien que la racine du blé est sans soutien. Dans quelques endroits du gouvernement de Kyïv on y mêle du sable, mais il serait bon peut-être qu'on ouvre les terres marneuses qu'on pourrait y mêler, de pratiquer de profonds sillons pour renouveler la surface usée de cette terre, en lui substituant la terre neuve du fond. Il serait bon aussi de labourer les champs, de manière qu'ils soient composés de planches, séparées par de petits fossés en travers de la pente du terrain autant qu'il serait possible, afin de diminuer le grand

¹⁹ Une sagène est une unité de mesure russe équivalente à 2,13 mètres.

²⁰ Romme a ici utilisé le terme ukrainien tchernozem (Ukr : Чорнозем)

effet des eaux météoriques, sans quoi le terrain serait humide sans être délayé.

Le gendre de monsieur Tamara, qui est un amateur de jardinage, conserve quelques espèces de fruits, comme des prunes jusqu'au printemps suivant ainsi que les concombres en les mettant bien dépourvus de rosée, dans un tonneau très bien fermé, on plonge le tonneau dans un puits de manière qu'il soit recouvert d'eau, mais il reste que l'eau n'y pénètre pas.

Il se plaint beaucoup que des paysans s'enfuient et passent dans la Pologne. Ces émigrations sont assez fréquentes et peu difficiles²¹.

Il m'a raconté avoir été guéri d'une [...] par un jardinier qui s'est contenté de lui tirer par trois reprises du sang sous la langue, et qui s'accorde avec ce que je rapporte plus bas d'une conversation que j'ai eue avec monsieur Samoïlovitch. Je retranche de cette cure ce que le jardinier y a ajouté de merveilleux et de faux. Il nous a fait présent de la corne dans laquelle buvait le Roi Salomon. Nous lui avons promis de le revoir à notre retour. Il nous réserve une cérémonie intéressante pour un curieux, c'est celle du mariage dans ce pays-ci. Il pense que c'est absolument la même cérémonie qui se faisait autrefois pour les princes, et qui a été décrite. Il voit une grande différence entre les mœurs des Russes et des Petits-Russiens. Les premiers sont gais, chantant même quand on les maltraite, les derniers toujours tristes et mélancoliques même lorsqu'ils peuvent subvenir à leurs besoins. Le Petit-Russien est accoutumé dès l'enfance à manger beaucoup et souvent. Si il est aux champs, après quelques heures de travail il s'arrête pour manger et s'il n'a pas de quoi satisfaire à ce besoin d'habitude, il s'en retourne à la maison en se grattant la poitrine et en chantant une chanson langoureuse et triste

²¹ Ces émigrations en Pologne et en Galicie sont une réaction à la mise en place du servage par Catherine II.

« J'irai à la maison et je mangerai du pain ». Le Russe est plus sobre et plus capable d'endurer la faim. Un enfant va à sa mère qui pétrissait de la pâte et lui demande du pain. La mère le renvoie à un autre moment. L'enfant demande encore, la mère s'impatiente et le chasse à coup de bâton. L'enfant s'en va et chante en sautant « si j'avais du pain, j'en mangerais ».

Le fils de monsieur Tamara, Pavel Stepanovitch, m'a dit avoir tué un serpent de deux sagènes et demie de long et de la grosseur du poing. C'est de l'espèce appelée « jeltobroukh », serpent à collier. Monsieur Beguichev²² m'a assuré que les soldats en mangeaient la chair avec plaisir. On voit dans le pays des tarentules, en l'été, qui sont venimeuses.

Le 7 après dîner nous sommes partis de Kovray pour Zolotonoch éloignée de 16 verstes. Nous y avons changé de chevaux et nous avons continué notre route. La nuit nous a surpris à Kropivna, à 10 verstes de Zolotonoch et le chemin était si mauvais, que nous avons couché dans ce village. Dans ce voyage, on remarque la propreté des maisons de paysans²³, qui intérieurement comme extérieurement sont revêtues d'une argile blanche qu'on trouve sur toute cette route, et que suivant la description de monsieur Hablitz²⁴ on trouve en Crimée, ce qui est une indication sûre de l'identité de la cause qui a formé les dépôts sur toutes les plaines de la Petite-Russie et de la

²² Mathieu Semenovitch Beguitchev (1723-1791) est un général-lieutenant, commandant en chef de l'artillerie à Kyiv, et un ami proche de Romme.

²³ Il est bon de rappeler que Romme a également visité la Carélie, Moscou, Novgorod et l'Oural.

²⁴ Carl Ludwig Hablitz (1752-1821) est un botaniste prussien devenu citoyen russe. En 1783 il devient vice-gouverneur de Crimée. Il écrira deux livres sur la région : *Description physique de la région de Tauride, sa position et ses trois empires naturels* et *Nouvelles géographiques de Tauride*.

Crimée. Dans les gouvernements de Tchernihiv, de Nijni-Novgorod, de Kyïv, de Voronej, d'Ekaterinoslav²⁵ on trouve une terre noire, propre à donner du nitre, un sable fin, avec des bandes colorées, une argile blanche ou grisâtre avec des paillettes dorées. Zolotonoch est sur une rivière de ce nom et Kropivna est sur la Kropivna.

De cet endroit, nous sommes allés le 8 à Yrkleev, à 17 verstes de Kropivna, et située sur une hauteur escarpée. De là à Slavnyk à 37 verstes, puis à Mozolevka, éloignée de 20 verstes. A 12 verstes environ de Slavnyk nous avons passé la Soula sur un porom. Ce sont deux barques réunies par un pont. On avait cassé la glace le matin même et un ou deux jours plus tard nous aurions trouvé la rivière, élargie d'une manière à occuper une verste et demie et il n'aurait pas été sans danger de la passer, car elle est alors rapide. La longueur ordinaire est d'environ 30 sagènes.

Le 9 nous avons été de Mozolevka à Horodyshche éloignée de 16 verstes. De là vers Boukarevka, à même distance, et enfin à Kremenchouk, à 16 verstes. On voit à Horodyshche un golfe du Dniπρο quoique éloignée de 10 verste du fleuve. On voit en arrivant dans la ville des côtes coupées à pic et fort escarpées, entre lesquelles le Dniπρο a sans doute autrefois étendu ses eaux. Dans les sables qu'on trouve de là à Kremenchouk on voit des arbrisseaux. Le vent et sans doute les eaux ont accumulé du sable, ce qui forme des kourgans fort ressemblants aux tombeaux des Scythes. Il paraît vraisemblable que quelques-uns des kourgans qui couvrent les plaines de la Petite-Russie et qu'on prend pour des tombeaux, ont la même origine ou quelque autre analogie et n'ont de commun que la forme avec les tombeaux des Scythes.

²⁵ Aujourd'hui Dniπρο.

Krementchouk est une jolie petite ville sur le Dniro qui dans cet endroit s'étend à près d'une verste de large. Les rues sont alignées, ce qui donne à la ville beaucoup d'apparence. Il y a une raffinerie de sucre. Le 9 nous avons été voir monsieur Samoïlovitch²⁶ homme respectable par ses connaissances mais surtout par son dévouement à l'étude d'une maladie dont le nom seul fait frémir : la peste, qu'il croit être naturelle dans quelques contrées de la Terre, soit qu'elle provienne d'animaux ou de plantes venimeuses. Il n'est cependant pas du sentiment de ceux qui en voient la première cause des animaux que le Nil abandonne sur son rivage lorsqu'il se déverse. Il pense bien en venir des maladies contagieuses, mais non la peste. Il pense que les caractéristiques de cette maladie sont les bubons, qui se montrent dans les parties glanduleuses comme aux aines, sous les aisselles et vers la mâchoire inférieure. Le charbon et les pétéchies qui se montrent sur tout le corps, les vomissements et les grands maux de tête accompagnent cette maladie, ce qui est plus douloureux pour les gens robustes que pour les gens faibles, qui meurent presque sans souffrir.

Il soupçonnait d'abord que le signe de cette maladie était dans la tête, car c'est dans cette partie qu'on souffre le plus. Il eut le courage d'ouvrir des cadavres pestiférés, mais tout était en bon état dans la tête, le poumon, le foie, et le bas du ventre ; l'estomac était ordinairement gonflé, mais sans signe de corruption et il attribue ce gonflement aux efforts des vomissements, et non à l'effet direct de la maladie. Seul le cœur qu'il a ouvert lui a offert une altération bien remarquable : il était absolument vidé de sang et ses cavités contenaient une

²⁶ Danylo Samoïlovitch Samoïlovitch (Ukr : *Данило Самойлович Самойлович*, 1744-1805) est un médecin d'origine ukrainienne, fondateur de l'épidémiologie dans l'Empire tsariste et de la première société scientifique médicale en Ukraine. Dans les années 1784-1799 il mena la lutte contre la peste dans les différentes régions d'Ukraine.

matière huileuse épaisse et jaunâtre, qu'il compare pour ses qualités extérieures à la graisse d'oie. Il a mis de cette substance dans différents verres de montre et l'a attaqué par différents acides végétaux. Il a remarqué que, de jaune, elle devient très blanche par le vinaigre et le jus de citron. Il pense donc que le venin de cette maladie, s'étant introduit dans le sang, produit ce premier effet, que le second effet se fait dans les nerfs. Le venin de cette maladie est donc une matière grasse, huileuse, qui s'attache facilement aux corps et se communique ainsi par le contact. Mais s'il reste à l'air libre, il s'exhale sans que l'air n'en prenne aucune qualité contagieuse. Il a coupé un linge en deux, un morceau a été exposé dans la chambre d'un pestiféré à l'air seulement, l'autre a été mis sous son aisselle. Le premier n'a rien offert au microscope, le second a présenté des points noirs, qui avec le temps se sont étendus comme une tâche d'huile. De tout cela, il conclut que lorsqu'un corps quelconque est imprégné du virus pestilentiel, il suffirait de le tenir à l'air ou de le laver avec du vinaigre pour arrêter l'effet de la contagion. Cette matière si funeste acquiert toute sa malignité lorsqu'elle reste cachée, quelque soit la durée du temps. Il regarde comme une précaution dangereuse de faire sortir un pestiféré de chez lui, et de le mettre dans un hôpital. On nettoie sa maison, on brûle ou on lave tout ce qu'il peut avoir touché. On juge ces précautions suffisantes. Quelque temps après les parents du défunt rentrent dans la maison, ou le malade lui-même si on a eu la chance de le sauver. C'est alors que le virus fait de nouveau sa rage, si le malheureux déterre ce qu'il aura caché à la surveillance des inspecteurs. Il serait mieux suivant monsieur Samoïlovitch de laisser chaque malade dans sa maison, mais de placer une sentinelle pour que personne n'en sorte et n'y entre. Si le virus ne se transmet pas par l'air, il n'a pas toujours un effet immanquable par le contact. Cet observateur intrépide a souvent touché des

pestiférés, ses doigts ont été imprégnés de la matière virulente. Un simple lavage avec du vinaigre l'a mis à l'abri de la contagion. Quant aux bubons, il n'approuve pas les scarifications, il préfère les suppuratives et il se sert de cataplasmes de mie de pain et de lait, ou de kacha²⁷. Dans les grandes douleurs de tête il fait plonger les malades dans un bain d'eau froide. Dans le temps où la peste a été à Krementchouk, le prince Potemkine a voulu visiter lui-même l'hôpital des pestiférés. Monsieur Samoïlovitch l'a assuré que tout était en bon ordre, mais il a persisté en disant « Si je n'y vais point, qui voudra y aller ? ». Ce zèle est très louable et d'un bon exemple.

Monsieur Samoïlovitch est si engagé dans son entreprise, que pour l'étudier sous tous les points de vue, il désirerait faire un voyage à Constantinople. Dans les moments où je lui ai rendu visite, il s'occupait à répondre à monsieur Sokologorski, qui lui a demandé une description de la rage. Il m'a rapporté à cette occasion qu'un hussard de Krementchouk avait guéri plusieurs personnes hydrophobes par un moyen qui lui est particulier. Il coupe les veines racines dans le trait de l'hydrophobie et répète cela à plusieurs reprises. J'ai voulu indiquer ce fait plus haut en rapportant ce que m'a appris monsieur Tamara. Monsieur Samoïlovitch a cherché à parler à ce hussard, pour obtenir de lui des informations plus circonstanciées sur ce moyen de guérir d'une maladie jusqu'à présent incurable. Ce médecin m'a dit qu'on ne peut pas négliger d'écouter ces moyens curatifs du peuple, même les plus grossiers, car parmi les fables, dont l'ignorance et le charlatanisme enveloppent quelquefois leurs marches, un homme attentif, éclairé, et de sang froid, décèlera sûrement

²⁷ Sorte de gruau.

quelques vérités, que sa prudence pourra rendre d'une utilité plus générale.

J'ai pris de lui des informations sur les dangers à courir dans les contrées que nous allons parcourir. Il m'a affirmé qu'il n'y avait absolument rien à craindre de la peste dans ce moment-ci, qu'à Otchakiv elle était détruite, mais qu'elle ne l'était pas dans quelques habitations de la Pologne. J'ai oublié de dire plus haut que, d'après les ordres du gouverneur, dirigés par les conseils de M Samoïlovitch, on avait la liberté d'entrer et de sortir de la ville de Krementchouk, dans les terres envahies par la peste. Il y a un an environ, on s'était contenté de mettre des sentinelles autour des maisons infectées, aussi cette maladie a-t-elle fait moins de ravages à Krementchouk qu'à Kherson, où on n'a pas pris la même précaution. Pour les charbons, il emploie le mazout et le vinaigre. Il m'a fait présent d'une brochure qu'il a publiée en réponse à quelques questions qui lui ont été faites par l'académie de Dijon. Il a publié depuis peu en russe sur la rage.

Les bords du Dniro offrent ici du granit et on m'a assuré qu'il s'en trouve en différents endroits de ce fleuve depuis Tchernihiv. Dans l'ouest de Holtva, il y a des terres salées dont on n'a tiré aucun parti jusqu'à présent. À Bakhmout et à Tor, maintenant Slavianka, on extrayait autrefois du sel de petites salines qu'on creusait près de la rivière du même nom, mais depuis la facilité d'avoir du sel de Crimée, on a négligé celui-ci. Les eaux de cette petite rivière sont si salées que les troupeaux ne peuvent pas y boire. Les terres produisent ici le grain 20 et quelquefois le 30. On m'a affirmé que du côté de Taganrog on trouve un froment particulier, qui rend jusqu'à 200 fois la semence.

Le 8, le Dniro a débordé ici et a fait beaucoup de dommages sur le rivage d'ici jusqu'à la première cataracte.

Il y a ici une pension de 70 filles nobles, où on leur apprend à lire, écrire, et tous les ouvrages d'aiguille. Il y a une pareille école pour un pareil nombre de garçons, où ils apprennent l'allemand, le français, les mathématiques, ainsi que le dessin et le génie. On a le projet d'ouvrir ici une université, et pour ce faire l'Impératrice a fait présent de 300 000 roubles. Le commerce de Krementchouk surpasse sûrement celui de Kyïv ; les boutiques sont bien fournies et on y voit dans la ville une grande affluence d'étrangers. On compte environ 7 à 800 maisons, 800 marchands et y compris les artisans environ trois milles. Le gouvernement lui-même contient 400 milles habitants, tant de Russes, Petits-Russiens, que des Suédois, Zaporogues, Cosaques et Polonais, Arméniens, Grecs. Ce gouvernement entretient dix régiments. Chaque soldat sert 14 ans, et il est ensuite inscrit parmi les laboureurs de ce gouvernement. Il se fait beaucoup de nitres, les salines pourraient être nombreuses mais on les néglige par la facilité d'avoir du sel de Crimée. Et pourtant le paysan paye le poud 40 kopecks. Les troupeaux y sont nombreux.

Le 11, nous avons passé le Dnipro dans une barque d'environ 7 sagènes et de moins de trois archines²⁸ de large, on l'appelle « doub »²⁹. Sur la rive droite du Dnipro, est le bourg de Krioukov d'environ 200 feux, où nous avons pris des chevaux de poste. Cette rive, dans les basses eaux, n'est guère plus haute que la gauche, et l'une et l'autre offrent des blocs de granit, mais dans les grandes eaux les parties basses, marécageuses ou sablonneuses sont inondées jusqu'à un

²⁸ Une archine est une unité de mesure russe équivalente à 0,71 mètres.

²⁹ Le Doub (Ukr : Дуб), est un navire, mesurant environ 10 mètres sur 2,5, utilisé à l'époque par les Cosaques d'Ukraine pour la navigation côtière.

coteau éloigné d'environ 3 verstes, de sorte qu'il est vrai de dire que la rive droite du fleuve est plus haute que la gauche. Nous avons monté le coteau et au-delà nous avons vu beaucoup de petites vallées, qui ont sans doute été autrefois des golfes du Dniro ou ont été creusées par quelques rivières collatérales. À 18 verstes de Krioukov est le village de Onoufryevka appartenant à un particulier d'environ 40 maisons. La petite rivière Omeluik passe auprès. Nous avons changé de chevaux et sommes allés à 14 verstes de là à Zibkaïa qui appartient à la couronne. Il est composé de 100 feux, c'est une colonie transportée il y a 19 ans des environs de Starodoub. La couronne a distribué à chaque maison 30 dessiatines³⁰. Les paysans se sont partagés de nouveau, à mesure de 14 dessiatines par homme en âge de travailler, ce qu'on compte depuis l'âge de 14 ans. S'il survient un plus grand nombre d'habitants, ou ils se déplacent dans d'autres endroits, ou la couronne donne de nouvelles terres. Cependant aucune maison ne peut suffire à cultiver ses 30 dessiatines, ordinairement ils ne cultivent que 4 dessiatines et cependant ils payent pour les 30 dessiatines, à raison de 10 kopecks par an. Avant ils ne payaient que 4 kopecks, ce qui fait pour chaque paysan environ un rouble et demi, non compris les recrues et les chemins pour lesquels on leur impose quelque contribution, ce qui fait en tout environ 3 ou 4 roubles. Les paysans des propriétaires payent moitié moins à la couronne et sont exempts de recruter. Pour leur foin ils en trouvent assez dans les ravins, qui sont naturellement plus humides, ainsi que dans les steppes, où l'herbe pousse tellement qu'après le dégel on voit souvent des incendies dans ces vastes déserts venant du feu que les voyageurs allument et qui se propagent avec rapidité dans cette herbe. On cultive ici l'arnaoutka, un genre de froment qui

³⁰ Une dessiatine est une unité de mesure de surface russe équivalente à 1,0925 hectares ou 24 000 sagènes carrées.

rend beaucoup plus que le froment ordinaire, car le grain est plus gros, mais qui a l'inconvénient selon certains d'être humide et plus difficile à détacher de l'épi. La terre jusqu'ici paraît plus maigre que dans la Petite-Russie et doit être sujette à de grandes sécheresses en été, en raison de la pente qui fait défaut de bois, qui garantirait de la grande action des vents chauds.

De Zibka nous sommes allés à Kouryatchou Balkou, éloignée de 23 verstes où il n'y a que la seule maison de poste. De là, à Richkov éloignée 17 verstes. Au près, est un petit lac qui se dessèche en été. On n'y voit qu'une zemlianka³¹. De Richkov à Nédaïvoda, éloignée de 23 verstes et de là à Kryvyï Rih, éloignée de 23 verstes. Cette dernière poste est un village situé sur la petite rivière de Saksahan qui se jette dans l'Inhoulets en coulant au pied d'une montagne qui porte le nom du village et qui est une preuve que le mot *rog* a été pris quelquefois pour celui de *gor* comme je l'ai soupçonné. On voit en différents endroits de cette montagne des lits d'ardoise verticaux dirigés à peu près du sud au nord, et sur la rive droite de la Saksahan. Cette ardoise me paraît propre à couvrir les toits, elle se sépare aisément par feuilles. Sur la route de là à Ponomarev, à 18 verstes, on trouve des pierres calcaires et des barres de schiste, on en voit des noirs et faisant feu au briquet, d'autres de quartz en micas.

Nous avons couché à Ponomarev où nous avons trouvé un Zaporogue qui nous a appris les particularités suivantes du peuple singulier qui semble avoir conservé quelque chose des anciens Scythes dans leurs mœurs et dans leurs valeurs guerrières. Ils étaient inscrits au nombre de 40 milles et divisés

³¹ Une maison partiellement souterraine, qui utilise la protection naturelle du sol contre le froid.

en 40 kourins³², un village chacun de 100 maisons. Ce peuple, ramassis de différentes nations voisines, habitait les bords du Dniπρο vis-à-vis de la Tartarie et s'étendait de là dans le désert à la gauche de l'Inhoulets. Ils tenaient à l'honneur de vivre célibataire et leurs lois leurs défendaient de vivre avec les femmes ; aussi n'en voyait-on point parmi eux. Tous les fugitifs de Turquie et de Grèce, de Pologne, de Russie trouvaient un asile chez eux et étaient inscrits zaporogues s'ils se soumettaient à leurs lois.

Tous les six mois ils élisaient un chef militaire sous le nom de kochovyï³³, qui allait solennellement prendre à l'église les marques de sa dignité, qu'il recevait de la souveraine de Russie et qui consistaient en un bonnet particulier, une boulava³⁴, une pirnatche³⁵, une canne et un bountchouk³⁶. Son autorité était toute militaire. Il devait savoir lire, mais il ne devait pas savoir écrire³⁷, sans doute pour tempérer sa puissance en le mettant dans l'impossibilité de faire des innovations dans les lois de ses prédécesseurs, qu'il devait connaître, puisqu'il les savait d'ailleurs devoir être dites de vive voix et non par écrit, il se devait donc de les présenter lui-même dans toutes les circonstances et donner pour ainsi dire sa personne pour garantir de la justice de ses ordres. On le choisissait parmi les nobles et les gens instruits, pour inspirer sans doute plus de respect à ce peuple de guerriers et être plus en état de les gouverner. Et après six mois on le changeait pour que l'habitude de commander ne devienne pas abusive. Cependant

³² Le kourin est un baraquement des Zaporogues, et par extension une subdivision administrative de la Sitch.

³³ Ce mot signifie généralement « chef de camp ».

³⁴ Une masse d'armes à tête ronde.

³⁵ Une masse d'armes à tête à ailettes.

³⁶ Un étendard en queue de cheval.

³⁷ Cette affirmation de Romme est fausse, les dirigeants zaporogues étaient très instruits.

on prolongeait son règne si on était content de lui. Mais si on avait des vues sur un autre, au jour déterminé on s'assemblait à l'église, où le kochovyï déposait ses marques dignitaires, et le peuple qui avait auparavant animé son courage par le vin, se divisait en plusieurs partis qui faisaient chacun des efforts pour porter son protégé jusqu'à la porte du sanctuaire. Le premier qui pouvait mettre sur sa tête le bonnet de kochovyï était dès ce moment le chef de tous les kourins et les disputes cessaient. Le nouveau kochovyï montait à cheval et se retirait. Il recevait de chaque Cosaque zaporogue un ou deux kopecks.

Quoiqu'il fut chef, il n'en était pas moins soumis à la censure publique, et plusieurs ont été cités devant le peuple et condamnés comme simples particuliers. Le dernier kochovyï³⁸ a été envoyé à Solovetskoï³⁹, monastère où il est condamné à finir ses jours. Cette peuplade a été détruite. Plusieurs ont été incorporés dans différents régiments⁴⁰, d'autres au nombre de 6 000 mille se sont enfuis en Turquie et encore maintenant ils infestent les frontières de la Russie sur les bords du Bouh⁴¹. Outre ce chef général, chaque kourin avait son otaman ou colonel. Cette peuplade avait aussi un grand nombre d'écrivains faisant fonction de juges sous la direction d'un chef

³⁸ Petro Kalnytchevskyi (Ukr : *Петро Калнишевський* ; 1691-1803) fut le dernier Otaman des Zaporogues. Il fut envoyé en exil suite à la destruction de la Sitch sur ordre de Catherine II en 1775.

³⁹ Monastère orthodoxe situé sur les rives de la mer Blanche. Lors de son voyage dans la région, Romme y a rencontré l'otaman Kalnytchevskyi.

⁴⁰ Et envoyés au Kouban, où ils formèrent une nouvelle communauté cosaque.

⁴¹ Ces Zaporogues se placèrent sous la protection ottomane et formèrent la Sitch « transdanubienne » et servirent dans les armées ottomanes, jusqu'à la guerre russo-ottomane de 1827-1829, quand le kochovyï otaman repartit en Russie avec 500 de ses partisans, où ils devinrent une armée régulière dans la région d'Azov. Les Cosaques restés fidèles au Sultan furent massacrés ou déportés.

de judicature. Le dernier était considérablement riche, on prétend qu'il avait rassemblé quatre millions de roubles, qui sont devenus la proie des exécuteurs des ordres de Sa Majesté.

Leurs occupations étaient la pêche, la chasse, le soin des troupeaux et le commerce. Si parmi eux il s'en trouvait des pauvres, les plus riches leur donnaient de l'argent sans aucune reconnaissance et avant même qu'on leur en demanda. Cette loyauté était suivie [d'une fidélité] parfaite de la part du débiteur, qui ne manquait pas de [rembourser] la somme qu'il avait reçu, aussitôt que l'état de ses affaires [le permettait]⁴².

Celui qui par son industrie ou ses rapines était parvenu à se donner de beaux habits, se lassera bientôt de sa parure. Après s'être bien enivré, il ira se jeter dans le premier borborygme ou dans un tonneau d'eau de vie. Ses compagnons de débauche chantant, jouant ou sautant autour de lui, il déchirera ses habits et cette farce bachique ne finira que lorsqu'il sera réduit à sa première pauvreté. Alors il retournerait à chercher à travailler de nouveau à son industrie pour faire le même usage du bien qu'il retirerait.

Si un Cosaque zaporogue, dans ses courses, rencontrait un convoi, il le mettait à contribution, exigeant un rouble de chaque bœuf, et ensuite remettant au conducteur un morceau de pain coupé d'une certaine manière, qui devait lui servir de sauvegarde contre les autres Zaporogues qui auraient voulu exiger une semblable contribution. Conséquences dans les faux principes de justice qu'ils avaient adoptés, ils punissaient sévèrement ceux qui s'en écartaient pour faire plus mal encore. Ils coupaient les mains, crevaient les yeux ou pendaient le prévaricateur ou l'infracteur de la loi, ou quelquefois l'exposaient publiquement, attaché à un pieu, avec près de lui

⁴² Les trois mots entre crochets sont des suppositions, car le parchemin est à cet endroit déchiré.

un bâton, et chacun avait le droit d'approcher de lui et de l'en frapper.

Leur intrépidité se montrait surtout dans le passage des cataractes⁴³. 12 rameurs et un pilote se mettaient dans une barque de 10 sagènes de long et d'un sagène et demi ou deux de large, et ils dirigeaient ainsi à travers les flots fougueux et d'écume jaillissant des cataractes les plus fortes.

Il serait je pense très intéressant de connaître plus particulièrement les lois et les mœurs de ce peuple singulier.

Ils se nourrissaient surtout de poisson, dont ils cuisinaient une grande quantité à la fois et le servaient sur une table extrêmement longue et évidée, dans une auge de bois aussi longue, aussi sobre que la table. Ils se contentaient de cette nourriture simple à laquelle ils y ajoutaient de la kacha et du coq de bruyère rôti, mais ils buvaient à toute outrance, et étaient toujours prêts à se battre avec celui qui ne faisait pas comme eux.

Quelques-uns se sont mariés et jouissent paisiblement de la vie dans leur village.

Le 13 de Ponomarev nous sommes allés à Chesterni, éloignée de 24 verstes et de là à Blakitni, éloignée de 16 verstes, où nous avons passé l'Inhoulets dans un petit bateau appelé Tchelnok, nous avons trouvé des chevaux de l'autre côté et nous avons continué notre route jusqu'à [nom illisible, feuillet déchiré], éloignée de 28 verstes. Il est étonnant que dans un endroit de passage [phrase illisible, feuillet déchiré] ne se pratique pas. S'il se présente de [phrase illisible, feuillet déchiré] à flots au risque de tout noyer, et à l'aide de la tchelnok on la fait nager jusqu'à l'autre bord.

⁴³ Il s'agit des fameux porohis du Dnipro (Ukr. = porih, vieil-ukr. = poroh « rapide, cataracte »), qui donnèrent aux Cosaques leur nom de « Zaporogues » qui signifie littéralement « au-delà des rapides ».

L’Inhoulets est ordinairement très profond, fort rapide et très entraîné. Il ne prend jamais quelque froid qu’il fasse, si ce n’est dans les endroits où les eaux, embarrassées par les sables ou les joncs et les broussailles, perdent de leur rapidité.

De Davidov Brod à Ternovate éloignée de 16 verstes, et de là à Krinki, éloignée aussi de 16 verstes, où nous avons couché. Près de là est le village de Tamarin appartenant à notre ami Tamara.

En passant à Ternovate, on nous a appris qu’à quelques verstes de là de l’autre côté de l’Inhoulets était un grand kourgan sur lequel on voyait encore deux statues, l’une d’homme et l’autre de femme, bien conservées, mais nous n’avons pu les voir par l’impossibilité de passer l’Inhoulets ni à gué, ni par un hameau car il n’y en a point dans le voisinage.

Le 14 de Krinki à Polozov, éloignée de 28 verstes, et de là à Kherson, éloignée de 27 verstes. Nous sommes arrivés dans cette ville à dix heures et demie, et après midi nous étions encore sur la place, attendant un logement, et nous aurions infailliblement couché dans la rue faute d’auberge pour loger des étrangers, si nous n’avions connu dans la ville un Français, architecte du gouverneur à qui nous avons eu recours. Le gorodnitchi⁴⁴ ne nous a été d’aucun secours. On a le projet de donner une maison d’un traiteur étranger pour recevoir les étrangers, mais ce n’est pas fait et en attendant les étrangers restent à se morfondre dans les bourgs de la ville.

Kherson est encore une ville naissante⁴⁵, située sur la rive droite du Dniro à 24 verstes de ce qu’on appelle le liman⁴⁶. Monsieur Korsakov, qui s’est instruit dans les pays étrangers et

⁴⁴ Le maire.

⁴⁵ La ville actuelle fut fondée en 1778.

⁴⁶ Ce sont des lagunes saumâtres situées sur les bords de la mer Noire.

sait les parties du génie, a la direction de tous les travaux de cette ville. Il a pour ainsi dire changé entièrement les fortifications, à l'exception de la citadelle, trouvant le polygone trop étendu par rapport à la portée du fusil, il l'a fait plus petit, mais pour ne pas diminuer les flancs à proportion, il a raccourci les courtines. La ville manquait d'eau, et celle du Dnipro est très mauvaise et bourbeuse, il fit creuser des puits de 23 toises de profondeur, où l'on a trouvé d'abord une argile jeune, ensuite une argile rouge augmentant d'intensité sur le bas du haut, enfin un banc de pierre et au-dessous une argile bleuâtre. Dans l'endroit où il a fait une plantation d'arbres la terre annonce pendant les sécheresses quelques caractères de salinité.

On voit devant la maison de monsieur le brigadier Petro Ivanovitch Gédéonov, colonel d'artillerie, une statue prise sur des kourgans, qu'on trouve si fréquemment dans ces contrées. J'ai une ébauche de cette statue grossièrement faite : la pierre est noire et de même nature que celle qu'on trouve encore dans les environs. Les gens et le temps l'ont beaucoup altérée, on ne distingue plus les traits du visage ni les petits objets qui pendaient à la ceinture des deux côtés. Cependant le chaperon qui couvre le sommet de la tête, les trois tresses qui sérieusement se joignent au niveau du cou et disparaissent ensuite de nouveau, le jupon qui semble être le seul habit qui couvre la nudité de cette statue et qu'on peut prendre pour le panier des Ukrainiennes ou les zapaska des peuples actuels du nord⁴⁷. Tout cela permet de croire, avec quelque vraisemblance, que ce costume est aussi celui des Tchérémisses⁴⁸, à la nudité du corps près. Les Tchérémisses

⁴⁷ Le panier et le zapaska sont deux vêtements traditionnels féminins, russe pour le premier, ukrainien pour le second.

⁴⁸ Il s'agit d'un peuple finno-ougrien connu également sous le nom de Maris.

mettent une chemise, sans doute parce qu'ils vivent dans un climat plus rigoureux. Deux cordons passant sur les épaules et conduisant sous les aisselles, semblent porter quelque chose sur la poitrine. Était-ce un ornement pour cette partie ou une prévention de la pudeur ?

La ville de Kherson est encore naissante. Les troupes sont encore logées dans des zemliankas. On construit dans la ville même des vaisseaux. Nous y avons vu une frégate de 40 canons et un vaisseau de 66, qui seront lancés dans une vingtaine de jours. Sur le même chantier, est une autre frégate de 40 canons. Le Dniro dans cette partie a 12 pieds de profondeur. On est cependant obligés de se servir de pontons pour les mener à la mer, ce qui est d'autant plus pénible que l'eau n'a qu'un courant fort lent, les vents sont souvent contraires et très forts, et l'on manque de galères pour les tirer. Monsieur Mordinov a introduit ici, pour traîner de grandes piles de bois, des roues fort hautes à l'extrémité desquelles on attache par devant la pile de bois. Cette manière de voiturer paraît fort bonne. On manque ici de magasins pour stocker les bois, qui sont laissés sans ordre en plein air. On fait venir le bois de la Pologne et il revient à 24 kopecks le poud⁴⁹. On compte dans les forges du charbon de terre, qu'on a acheté à raison de 34 [kopecks] le poud. On se servait auparavant de charbon de bois à 63 [kopecks] le tchetvert⁵⁰.

J'ai pensé qu'il serait possible de construire pour chaque vaisseau une plateforme au niveau des basses eaux qu'on retiendrait dans les grandes crues au moyen d'une écluse pour mettre le vaisseau à flot. On remplirait le canal dans les grandes crues afin de faire passer le vaisseau dans le fleuve. Je

⁴⁹ Le poud est une unité de mesure russe équivalente à 16,38 kilogrammes.

⁵⁰ Le tchetvert est une unité de mesure russe équivalente à 12 pounds, soit 196,56 kilogrammes.

crois que cette idée ne serait pas sans difficulté dans son exécution.

Le moyen proposé par monsieur Korsakov pour le port de Sébastopol est vraiment ingénieux. Il se propose de rassembler les eaux des montagnes voisines dans un réservoir, qui servirait à l'approvisionnement de la ville en cas de siège, et qu'on emploierait à mettre les vaisseaux à flots de la manière suivante : il veut mettre en place une plateforme au niveau de la mer, et à la suite un canal séparé par une écluse. Afin de mettre le vaisseau à flot, on fait couler l'eau d'un réservoir sur la plate-forme jusqu'à la hauteur nécessaire pour soutenir le vaisseau. Cette eau étant parvenue au même niveau dans le canal à hauteur de la plateforme, on fait passer le vaisseau dans un canal. On ferme l'écluse de la plateforme, on ouvre celle du canal. Les eaux descendent dans la mer et le vaisseau y est mis à flot. On ouvre ensuite l'écluse de la plateforme pour la vider. Cette idée est très ingénieuse, et a beaucoup plu à Sa Majesté.

Monsieur Korsakov, qui est chargé de diriger 39 ouvrages différents et très importants, voudrait procurer de la bonne eau à la ville, et pour cet effet il a fait creuser des puits assez profonds, dont l'eau sera versée dans un réservoir commun après avoir été filtrée par le sable ou le gravier, en la faisant passer par un caisson rempli aux deux tiers de graviers, et de sorte que l'eau n'ait d'issue que par une ouverture latérale et dans le bas du caisson.

Il a planté soit dans la ville, soit dans une maison de campagne de la couronne, à 3 verstes de la ville, environ 20 000 pousses d'arbres fruitiers et autres amenées de Pologne, de Crimée, de Turquie, de Voronej. Un entrepreneur se charge de les lui procurer, mais à condition qu'on ne lui paye que ceux qui prendront. Cette maison de campagne est destinée à devenir une promenade publique. Une auberge et de

la musique y attireront, les dimanches et les fêtes, les citoyens de la ville, ce sera toujours pour eux une douceur.

Pour former des ouvriers, il a fait venir de Riga de bons tailleurs de pierre à chacun desquels il confie 30 soldats, qu'ils doivent instruire dans leur métier avec cet avantage qu'ils recevront de chacun un sou dès qu'ils seront assez forts pour bien travailler. Ainsi alors les soldats au lieu de dix sous n'en recevront que neuf. Mais ce qui fait l'éloge de son humanité est ce qu'il a proposé au prince et ce qui a été adopté, fut que si parmi les forçats qui travaillent, il y en a quelques-uns qui se conduisent bien et donnent quelques espoirs de se corriger, il leur fait ôter leurs fers, les laisse aller en liberté et leur donne une paye de 9 sous. Ils gagnent à cela 6 sous et un traitement infiniment plus agréable. Il a proposé également d'établir près de Kamemnoï Most dans la route de Zbourievsk à Perekop, cent familles de vieux soldats ou ouvriers, à qui on concéderait trois années d'appointement afin qu'ils aient la facilité de s'établir.



Dans nos conversations, je lui ai proposé ce problème : étant donné la somme des trois côtés du triangle PQR, et chacun des angles, trouver chacun des côtés.

Il l'a résolu de cette manière :

Faire $QS=QR$, $PT=PR$ et tracer les lignes TR, SR. Dans le triangle TRS, on connaît $TS =$ à la somme donnée des trois côtés du petit triangle. De plus l'angle $RQP=QRS+QSR$, donc ces deux angles sont égaux, puisque $QR=QS$, donc l'angle $QSR=RQP$. On trouvera aussi $RTP=RPQ$. Dans ce grand triangle on connaît un côté et deux angles. On peut donc calculer les côtés TR et RS. Ensuite dans le petit triangle TRP on connaît un côté et deux angles, on calculera donc facilement PR et ainsi de RQ, ce qu'on

déduirait. Cette solution est très élégante et plus élémentaire que celle que j'ai trouvée pour l'analyse. Elle donne :

$$QR = \frac{s \cdot \sin \frac{1}{2} b \cdot \sin \frac{1}{2} c}{\sin c \cdot \sin \left(a + \frac{1}{2} b + \frac{1}{2} c \right)}$$

Nous avons été voir l'archevêque Eugène, qui s'est retiré depuis quelques années de ses fonctions, soit à cause de son grand âge car il a 70 ans, soit à cause des difficultés de la langue car il ne parle pas russe. Si c'est une perte pour les ecclésiastiques de son diocèse, à qui il pouvait faire du bien par sa justice, ses instructions et son exemple, on peut dire que c'est un bien pour les lettres dont il est moins distrait. Il est connu pour quelques ouvrages. Il a fait des éléments des mathématiques en grec pour l'usage de sa fonction, qu'il chérit et qu'il voit une peine dans l'oppression et l'ignorance. Il me disait, que la Grèce est tout-à-fait dans l'ignorance, le climat est cependant excellent et la nature y produit encore des hommes intelligents, vifs, bien constitués, mais l'éducation manque pour développer ces dons de la nature et ils chutent dans l'état de nullité où la nation se trouve depuis tant d'années. Ce bon vieillard, par ce sentiment patriotique, a traduit plusieurs ouvrages en grec et entre autres : *l'examen et l'évidence intrinsèque du Christianisme* par monsieur Soam Jenyns⁵¹ ; traduit de l'anglais, et aussi il a traduit vers le grec les *Géorgiques* de Virgile, dont les trois premiers livres seulement sont imprimés, quoique ce travail soit achevé et délivré depuis

⁵¹ L'édition originale est *Views of the internal evidence of the christian religion*, publié à Londres en 1776.

longtemps à monsieur Baldani⁵², son ami, qui a tort de ne pas accélérer la publication de cet ouvrage. L'archevêque Eugène m'a dit aussi qu'il avait traduit les 8 premiers livres de l'Enéide et une partie du neuvième. Il a traduit également avec des notes l'ouvrage de Zenicarios Bertinois sur la procession du Saint-Esprit. Il a publié en grec un ouvrage original que monsieur Obry a traduit en français sous le titre de *Réflexions sur l'état critique actuel de la puissance ottomane*. Il n'est pas de l'avis de monsieur Lévêque que la langue latine provienne du slavon. Monsieur Santrytchevytch a écrit à ce sujet en français à l'archevêque Eugène qui a eu une réponse en italien de trois à quatre feuilles, où il démontre que les mots que monsieur Lévêque dit tirés du slavon dans la langue latine, peuvent aussi bien dériver du grec, qu'il serait par conséquent plus naturel de dire que le slavon et le latin ont emprunté de la même source, et que ces langues sont sœurs mais non mères l'une de l'autre.

Nous avons eu quelques conversations sur la mythologie, et il approuve l'opinion que je lui ai fait connaître, qu'une définition des noms propres employés dans la mythologie donnerait une explication naturelle et physique de quelques fables. Il appelle *Apollon* l'unique, de la négation *a* et du mot *polon* (plusieurs) ; *Phaéton* qui illumine ; *Demalion*, l'humidité ; *Pyrrha*, le feu ; *Phyron*, la pourriture. Il serait bien important, qu'un homme habile, dans le grec et quelque langue vivante, prit la peine de donner toutes les définitions des noms propres de la mythologie. Suivant le même archevêque, *Nilus* vient de *Nea il*, la nouvelle fange. Il est à remarquer ici que *il* en russe ou slavon signifie aussi *fange*.

Je lui ai parlé de l'histoire ancienne de la Crimée et il m'a dit avoir été chargé par le prince Potemkine de faire les recherches nécessaires à cet objet, ce qu'il a fait. Il a envoyé à

⁵² Georgyi Baldani, écrivain de l'époque de Catherine II, qui écrivait en russe et en grec.

Petersbourg un écrit de quarante pages qu'on n'a pas publié encore. Je crains bien qu'on ait tronqué cet écrit pour en introduire quelques lambeaux dans un écrit abrégé et insuffisant, qu'on a imprimé dans l'almanach de l'académie de Petersbourg de cette année, où on s'est proposé de donner une idée des peuples qui habitaient les bords de la mer Noire.

Au reste monsieur Eugène place l'ancienne Kherson⁵³ à Aktiar⁵⁴, maintenant Sébastopol. Ce qui m'a fait d'autant plus de plaisir que j'étais déjà dans cette opinion et que j'y suis plus confirmé maintenant. Il dérivait le nom de Phanagoria dans l'île de Taman de *Phana*, nom d'un *prince* et d'*Agoria* nom de sa femme, qui nomma la place où elle régna après son mari de son nom et du sien en même temps. Il pense comme quelques géographes anciens que le *dromos Achilleos* ou *curtus Achilli* était près du cap où est maintenant Kinbourn, ce que je ne crois pas fort démontré.

Le même archevêque possède une édition fort rare d'Eustatius⁵⁵, qui a commenté les deux poèmes d'Homère en quatre volumes. Eustatius a été traduit du grec vers le latin par Politus, mais on n'a imprimé qu'une très petite partie de cette volumineuse traduction. La bibliothèque de l'archevêque Eugène est fort bien composée pour un érudit. Plusieurs de ses livres sont avec des annotations de sa main. Il ne pense pas, comme Helvétius⁵⁶, que l'éducation seule constitue entre les hommes toute la différence entre leurs facultés intellectuelles. Il ne pense pas non plus, comme Montesquieu, que le climat ait une influence aussi étendue et aussi puissante que le prétend cet illustre écrivain, mais pense que l'éducation et le climat

⁵³ Chersonèse taurique.

⁵⁴ Nom tatar de Sébastopol.

⁵⁵ Il s'agit vraisemblablement d'Eustathe de Thessalonique, érudit et ecclésiaste byzantin du XII^e siècle.

⁵⁶ Claude-Adrien Helvétius (1715-1771), philosophe français.

influent de manière composée et contribuent l'un et l'autre à développer ou étouffer les gènes précieux que nous recevons de la nature. Il pense qu'on doit appeler la Crimée la Chersonèse taurique, ou la Taurique, mais mieux encore la Tauride. Taphri, ville des Grecs près de Perekop signifie ou dérive de *Taphros*, qui selon lui indique un fossé creusé de main d'homme. Aussi je me suis trompé dans ma traduction en appelant la Taurique ce qu'il serait mieux d'appeler Tauride.

La disette de bois alentour a retardé jusqu'à présent les travaux et les a rendus fort coûteux. La chaux revient à 32 kopecks le poud et elle est mauvaise. On la faisait venir de Pologne, maintenant on la fait ici et elle revient à 2 kopecks le poud. Le jonc ou le roseau du Dnipro sert de combustible. Cette plante est devenue précieuse, soit pour couvrir les maisons, ou faire les haies et cloisons, ou chauffer le peuple. Les soldats sont occupés en hiver à le couper pour les fabriques, mais pour eux-mêmes ils ne peuvent le faire qu'en été ou en automne, et alors ils sont obligés d'entrer dans l'eau où ils respirent l'air méphitique du marais. Plusieurs ont été malades et on fut avisé de leur donner des citrons, qu'ils mangeaient avec l'écorce et sans sucre, et ils ont été fort soulagés. Ce moyen est fort peu coûteux ici, où l'on peut avoir le citron à un kopeck et en donner à chaque soldat malade deux par mois.

Monsieur Korsakov pense qu'il pourrait trouver de la tourbe dans les marais du Dnipro, ce qui est très vraisemblable, surtout du côté gauche du fleuve.

Monsieur Marduinov m'a dit qu'on lui avait mandé de Sébastopol, qu'on avait remarqué que les vers si nuisibles aux vaisseaux, n'avaient pas attaqué quelques parties enduites d'un mastic fait de goudron, de poudre à canon et de brique pilée. On se propose en conséquence d'enduire entièrement le vaisseau de mastic, mais on peut croire que si les vers n'ont pas attaqué les parties mastiquées, c'est parce qu'ils trouvent à

côté des parties découvertes sur lesquelles ils peuvent exercer leur voracité. Les Turcs ont dans l'usage de brûler et de réduire en charbon la surface de leurs carènes qui n'est jamais attaquée des vers. est-ce l'effet du charbonnage, ou celui de la saline des eaux dans lesquelles ils tiennent leurs vaisseaux, ou celui de la nature du bois qu'ils emploient ?

Je serais très porté à croire que la sève épaisse et la dureté du bois de construction est ce qui attire et nourrit cet insecte qui, en même temps qu'il cherche un abri et un aliment dans le bois, a cependant besoin d'avoir un refuge de l'eau. Le moyen d'éloigner ce vers destructeur serait donc d'altérer cette sève, et de la rendre nuisible pour lui, ce qu'on obtiendrait peut-être en préparant avant tout les bois. On a trouvé le moyen de le rendre incombustible. Le moyen ne les rendrait-il pas indestructibles à cet insecte ? Il serait peu coûteux d'essayer et très important de s'occuper d'un objet aussi précieux pour la navigation.

Les eaux du liman sont douces, jusqu'à Kinbourn la digue qui sépare les eaux salées des eaux douces est tantôt plus haute, tantôt plus basse selon les vents, et les eaux coulent ordinairement du liman dans la mer, ainsi l'embouchure du liman est aussi celle du fleuve. Les lacs du cap de Kinbourn les plus proches du liman contiennent une eau douce. Quant aux autres lacs ils sont salés mais le sel est mauvais ; les viandes et le poisson qui en sont recouverts s'humidifient et se corrompent promptement. Les deux lacs salés dont les Turcs se sont réservés l'usage, peuvent être une source continuelle de querelle avec les Russes. Les Turcs d'Otchakiv y vivent comme ils en ont le droit, mais en grand nombre et souvent armés. Les Russes ont un projet d'infecter tant ces lacs en y jetant du naphte, mais il serait plus sûr, je pense, pour les Russes d'apporter eux-mêmes à Otchakiv du sel de la Crimée non gratuitement, ce qui serait établir une redevance honteuse,

mais en exigeant un paiement qui se réduisait cependant à peu de choses. J'en dit qu'il serait bon que les Russes apportent eux-mêmes ce sel, afin de ne pas s'exposer à recevoir chez eux leurs ennemis qui pourraient bien par là leur apporter en échange le germe funeste de la peste.

Pendant tout le temps de la peste de cet hiver à Otchakiv, le commandant de la place envoyait tous les jours sous différents prétextes, un officier dont on était sûrs, et qui avait la consigne de ne toucher à rien et de prendre des informations sur les progrès de la contagion. À son retour on le mettait à part, il changeait d'habits et prenait les précautions nécessaires. À cette occasion on m'a assuré que par un règlement de police, tout homme qui à Constantinople était attaqué de la peste devait porter un habit jaune partout où il se présentait, sans l'obligation à rester chez lui. Par cette précaution chacun était averti du danger et fuyait l'habillé de jaune.

On trouve quelquefois dans la vase des lacs salés de Perekop des cristaux isolés de sel que les Tatars appellent la semence de sel « *Semena Soly* ». Il est bon d'être informé de cela afin de pouvoir parler à ces peuples leur langage pour s'en faire entendre.

On m'a confirmé à Kherson ce qu'on m'avait dit à Kyïv, qu'on avait en Russie le secret de boucher les canons qui se trouvent dans les canons. Quatre moujiks⁵⁷ ont le secret et sont chargés d'aller dans l'empire raccommoder les canons de bronze. Seulement ce secret est si bien gardé que même le chef de l'artillerie monsieur le général Möller⁵⁸ ne peut pas assister à leur opération. On a seulement pu savoir qu'ils chauffent la pièce jusqu'à ne plus pouvoir endurer la main dessus. Selon toute apparence ils emploient une espèce de mastic qui fond à

⁵⁷ Moujik (Rus : *мужик*) est le mot russe signifiant « homme rustre »

⁵⁸ Johann Möller ou Ivan Möller-Sakomelsky (1725-1790), général d'artillerie russe d'origine allemande.

cette chaleur et il est nécessaire qu'il fonde pour qu'il pénètre dans les cavités des chambres. Il est sans doute aussi bon de renverser les canons, de manière que la chambre soit en bas.

Monsieur Plan, Genevois, qui a la direction des forges de l'amirauté ainsi que des machines, m'a fait voir une machine de son invention qui a pour objet de déterminer la grandeur et la forme des chambres dans les canons. Pour cet effet, il introduit dans la pièce un demi-calibre de bois dont le plan qui se trouve dans l'axe de la pièce qui est couverte de vélin. Il fait couler dans une rainure, qui est au milieu, sa machine à tracer, qui consiste en deux branches qui s'écartent ou se rapprochent, s'élèvent ou s'abaissent à la volonté de l'opérateur, en faisant agir des ressorts très liants, disposés pour tous ces mouvements. Entrant une ficelle en dehors, les tiges s'écartent en dedans jusqu'à ce qu'elles portent sur les canons dans le plan du diamètre. Deux piques, placées à l'extrémité de chaque branche et sur le côté extérieur, sont plates, et en biseau des deux côtés, de sorte que chaque branche porte sur la surface extérieure du canon et partent en pointes. À l'extrémité de la branche est une petite ouverture où l'on met un crayon et tous les mouvements de la pointe sont répétés par le crayon qui trace sur le vélin une ligne droite si le canon est sans défaut, on s'en écarte et trace une courbe plus ou moins irrégulière lorsque la pointe tombe dans une cavité dans le mouvement qu'on fait faire à l'écartement dans le sens de l'axe de la pièce. Après qu'on ait éprouvé dans ce plan, on tourne le demi-calibre de bois dans un autre plan, dont on peut mesurer l'inclinaison sur le premier, par le moyen d'une circonférence divisée en degrés espacés à la branche de la pièce. La pointe, n'étant pas une aiguille, peut être défectueuse dans cette opération dans le cas où la largeur du calibre surpasse celle de la chambre, et la longueur moindre que la profondeur de la chambre. D'autre part, pour que le crayon copie fidèlement les mouvements de la

pointe, il doit être à la même distance que la pointe du centre de mouvement de la branche, afin que les arcs décrits par l'un et par l'autre, et soit sur le même rayon. D'ailleurs, si la cavité est un peu grande et prismatique, le crayon la marquera toujours conique, ou elliptique, ce qui est un grand défaut.

Le même mécanicien m'a dit avoir inventé un canon qui se démonte avec facilité, de manière que chaque soldat en prend un morceau et le porte sur une montagne, à travers un marais et autre, de manière qu'en les remontant on se fait une artillerie dans les endroits inaccessibles aux canons ordinaires. Il emploie pour cela la gueuse⁵⁹, le fer et l'acier.

Il se propose de faire un de ces jours devant monsieur Marduinov un essai, qui serait utile dans les combats de mer. Il consiste à faire crever une grenade à un point et dans un temps déterminé.

Nous sommes partis de Kherson, avec une carte de la partie de la Tauride entre cette ville et Perekop, dont nous a fait présent monsieur Korsakov. Nous nous sommes embarqués dans une chaloupe de l'amirauté, après avoir mis notre chariot sur une barque appelée ici baïdak. Nous avons débarqué de l'autre côté du Dniro, un peu en descendant, à Holoï Pristan, éloignée de 11 verstes. Il est nommé le *port nu*. Il n'y a en effet que quelques Cosaques pour le service de la poste, et qui se sont creusé des tanières. En attendant notre chariot, nous avons été visiter un lac salé qui est à 7 ou 800 pas du Dniro. Nous en avons fait le tour et voici ce que nous avons remarqué : le lac est salé et non amer, et a offert un goût de marée ou de saumure de poisson. Cette eau est de plus grasse au toucher, et son écume, qui est abondante, est comme une écume de savon. La rive au nord et du côté du Dniro est

⁵⁹ La fonte brute.

sablonneuse et plus élevée que la rive méridionale, qui est marécageuse. En plusieurs endroits, l'eau du marais est douce, d'où il faut conclure que la salinité du lac a pour cause quelques dépôts souterrains de sel et de poissons, qui en pourrissant donnent à l'eau ce caractère qu'on vient de décrire. Ce lac m'a paru un peu plus bas que le Dniro, quant à sa forme et son étendue, on en verra ci-joint un plan⁶⁰.

De Holoï Pristan nous sommes allés par terre à Zbourievska autrefois Kolpakov, éloignée de 12 verstes. C'est un retranchement commandé par le brigadier Piotr Ivanovitch Boborikin, chez qui nous avons logé. Cette petite ville est située vis-à-vis du liman appelé Hloubok, où s'arrêtent les vaisseaux marchands. Holoï Pristan est sur un bras du Dniro appelé Konska Retchka. Nous avons négligé d'aller voir les lacs salés de Kinbourn, parce que nous aurions perdu à cela au moins trois ou quatre jours, ce que les circonstances ne nous permettent pas. Entre ces lacs, 54 donnent du sel en été, dont 32 pour les Turcs d'Otchakiv. On m'a dit qu'il y en avait une description fort détaillée chez le gouverneur.

Le 19, nous sommes allés de Zbourievska à Blijnié Kopani éloignée de 12 verstes avec les chevaux de monsieur Boborikin, qui voulait me faire accompagner de Cosaques et d'un bon officier, ce que nous avons refusé. Notre argent, distribué avec justice et générosité et notre manière de nous conduire avec le paysan valent mieux que des gens armés et violents pour nous en faire écouter. À quelques verstes de Zbourievska, on trouve une briquerie. L'argile qu'on tire des environs est jaune, très sablonneux et sabré. Les Cosaques tiennent ici la poste et logent dans une tanière, qu'ils recouvrent de joncs pris des eaux et de paille. Nous avons continué notre route. La seconde halte est à 24 verstes et la troisième à 49 verstes. On appelle la

⁶⁰ Le plan n'est pas inclus dans le document d'archives.

seconde Dalnié Kopani et la troisième Kalantchak. Ce qui nous a frappé dans cette route ce sont les lignes de sable élevées de quelques sagènes et qui se dirigent de Berislav ou de Holoï Pristan, à la mer en faisant plusieurs inflexions sur ces plaines désertes. Elles jettent quelques branches soit à Kinbourn, soit à la gauche de Kalantchak. Une autre branche se perd dans le désert à l'est. J'ignore où elle se prolonge. Ces lignes ont quatre ou cinq verstes de largeur. La droite ou le côté de la mer est marqué, l'autre côté est en pente douce. Au pied méridional de cette ligne sont des marais et des lacs pour la plupart salés en été. C'est au pied de cette ligne qu'est le lac salé de Holoï Pristan, qui était autrefois plus étendu et donnait du sel dans les grandes chaleurs. Dans toute cette étendue, du reste, ce n'est qu'un désert où l'on tient quelques troupeaux mais en petit nombre du côté de Kalantchak. Plus près de la mer il y a quelques villages tatars. La terre est généralement argileuse, sablonneuse, très dense dans les sécheresses et ténue dans les pluies. Dans les grandes chaleurs, elle se couvre d'une poudre blanche fort abondante. C'est une alternance du sel.

À Kalantchak est une petite rivière qui se dessèche en plusieurs endroits en été. On y voit un pont de pierre dont on voit ici un dessin⁶¹ et qui, dit-on, est les restes d'une ville construite dans le voisinage. On y construit un château en bois pour Sa Majesté dans le cas où elle voyagerait dans la Tauride et on l'entoure d'une fortification en terre sous la direction de monsieur Korsakov. Nous avons couché chez un Allemand né dans le canton de Tokay et qui depuis longtemps vit en Russie. Il nous a appris que les Russes ont beaucoup détruit des ruines précieuses qui dataient en Crimée tant des Grecs, des Chersonites que des Tatars mêmes. À l'ancienne Kherson près d'Aktiar, on voyait encore une tour, une porte que les soldats

⁶¹ Le dessin n'est pas inclus dans le document d'archives.

russes ont détruite. Ils ont montré la même barbarie au vieux crime⁶², où il restait un tombeau du premier Tatar, conquérant de la Crimée et qui lui a donné son nom. Ce peu de respect pour les antiquités n'est pas seulement contre les monuments étrangers. On le remarque aussi dans la Russie même. Nous avons vu les débris de plusieurs statues ruinées loin des kourgans où elles étaient placées, et ils ont élevé à leurs places des monuments de pierre. Ce sont là les monuments qui sont de plus de goût pour le peuple russe. Une statue, quelle qu'elle soit, ne vaut pas un tas de pierres ou de renverser ce produit de l'art pour y substituer des pierres grossières.

Le 20, de Kalantchak on compte 31 verstes jusqu'à Perekop. À 19 ou 20 verstes, le terrain s'élève, et du pied des buttes de sable qu'on y voit, s'étendent jusqu'à la mer des marais, qui en quelques endroits forment des lacs, dont l'eau est salée et très amère. Comme ce rang de buttes se prolonge, coupe le chemin à la sixième verste environ et qu'elles se dirigent vers le golfe, on peut regarder ces marais et ces lacs salés comme faisant le fond d'un golfe que la mer a abandonné, et ces marais ne sont guère qu'une continuation de la petite rivière de Kalantchak ; du moins se trouvent-ils dans le même bassin.

À 19 verstes, nous avons vu la mer Noire et nous nous en sommes rapprochés. La rive est sablonneuse, jaune et escarpée. Sa hauteur est d'environ deux ou trois sagènes. Son lit est une vase blanche, remplie de coquilles et découverte jusqu'à une grande distance de la côte, de manière qu'on peut marcher assez en avant dans ce golfe. Le pied de la côte est rempli d'algues marines amenées par les eaux. De l'autre côté du golfe, est un cap qui appartient à la Tauride et à droite est un autre cap, et un petit golfe qui se regardent comme la continuité des marais et de la Kalantchak. En langue tatare ce

⁶² C'est-à-dire à la ville de Staryi Krym.

nom signifie : large embouchure de rivière, ou étendue d'eau qui se retire en s'avancant dans les terres, sans former précisément une eau courante. J'ai remarqué plusieurs fois dans le chemin que les Cosaques se servent ordinairement du liman pour *озеро* ou lac. Dans un marais, la terre est couverte d'une efflorescence saline abondante en été. Elle doit être continuellement blanchie par le sel. L'herbe en est aussi couverte dans les endroits les moins mouillés.

Nous sommes arrivés à Perekop après avoir passé par le pont un canal qui va d'une mer à l'autre. Nous avons été logés chez le commandant de la place monsieur von Fock⁶³. Il nous a donné le major de la place et ses Cosaques, pour nous promener autour de la ville. Nous avons été visiter d'abord le canal qui s'étend d'un côté à la mer pourrie ou Syvach⁶⁴ de deux verstes et demie, et de l'autre côté à la mer Noire de 4 verstes. Il est large de [chiffre manquant] sagènes et profond de [chiffre manquant]. Des deux côtés le terrain est élevé, et d'espace en espace on voit encore quelques tours ruinées, qui servaient à placer des batteries. Dans la partie qui est du côté de la presqu'île, ces tours sont bâties en pierre coquillée et en sable, qui n'est guère qu'un amas de coquilles comme on en voit encore sur le bord de la mer Noire. Près du Syvach, le canal se détourne au nord et ensuite retourne de nouveau au Syvach. On ne peut pas douter que ceux qui ont fait un canal n'aient eu l'intention de se fortifier par là. Gardés par deux tours, ils restaient à découvert dans l'isthme. Ce large fossé servait

⁶³ Aleksandr Borisevitch Fok (Rus : *Александр Борисович Фок*, 1763-1825) général russe d'origine néerlandaise.

⁶⁴ Le Syvach ou mer Putride est un ensemble de marais et de lagunes peu profondes situées au nord-est de la Crimée. Son nom lui vient de l'échauffement important de ses eaux en été, provoquant l'apparition d'une odeur particulière.

d'abri face aux incursions de leurs voisins. On comptait plus d'environ 80 puits creusés dans les faubourgs ou près de la digue. Ces puits sont profonds d'environ [chiffre manquant], revêtus de pierre et entièrement étroits ; quelques-uns n'ont pas plus de [mot manquant]. L'eau est saumâtre, mais les habitants en boivent cependant. Mais comme elle est beaucoup moins salée que celle du Syvach et de la mer Noire on ne peut pas croire que l'eau se filtre à travers les terres depuis la mer, éloignée d'ailleurs, de chaque côté, de toute la longueur du canal et en quelques endroits beaucoup plus. Il n'y a pas d'autre cause probable que la salinité des terres mêmes, qui communiquent aux eaux qui les traversent.

Le Syvach est entièrement vaseux, presque sans eau dans cette partie, et à sec par les vents d'ouest. Alors on le traverse facilement en chariot ou à cheval, et on va sans peine à l'autre côté. Les vents d'est portent l'eau de la mer d'Azov dans le Syvach. Cette alternative est des plus malheureuses pour les habitants. Il s'élève en été de ces boues une odeur infecte. On a élevé une ligne de terre qui joint la côte orientale de la presqu'île, un peu au sud du canal et se prolonge jusqu'à une petite île au milieu du Syvach. Nous avons parcouru cette ligne qui en quelques endroits a une sagène de haut, et en d'autres 3 pieds et moins encore. Cette ligne se prolongeait autrefois jusqu'à la langue de terre d'Arabat où on voit encore ses restes.

Le canal de Perekop offre encore des objets remarquables. Sa profondeur est, dit-on, de 13 sagènes et sa largeur de 18. Le côté de la presqu'île est bordé, dans toute sa longueur, d'un rempart de terre d'environ 4 sagènes de haut. L'autre côté a aussi un rempart, mais plus bâti. Le côté de la presqu'île était fortifié de 7 tours, dont on voit encore des restes. La plus grande était à l'embouchure du canal dans la mer Noire. Sa forme est hexagonale et elle offre encore quelques guérites en pierre. On prétend que tout le canal était revêtu, des deux côtés

de pierres dont on voit encore des traces en quelques endroits, mais elles sont rares et faibles. Les tours sont distribuées de cette manière : deux dans la ville, deux du côté du Syvach, et trois du côté de la mer Noire. On croit que ce canal était autrefois plus profond, et qu'il servait de communication entre les deux mers. S'il était rempli d'eau, des vaisseaux de ligne y voyageraient facilement. Toute la forteresse est revêtue de pierre, et elle offre quelques particularités remarquables. En plusieurs endroits on trouve sur ces murs des bas-reliefs ou quelques figures simplement tracées, et dont on voit ci-joint les dessins⁶⁵. On ne peut voir ces figures bizarres, mais en général grossièrement faites, sans penser qu'elles sont les débris de quelques monuments extrêmement anciens, qu'on aura employés comme des matériaux bruts lorsqu'on a eu le projet d'élever cette forteresse, qui a dû consommer une grande quantité de pierres. Ce qui a autorisé ce sentiment, c'est que ces figures sont dispersées sans ordre, mais ce qui ajoute à l'évidence, c'est une trace de statue de la nature de celles qu'on voit encore sur les kourgans des Scythes, et qui est dans une situation renversée. On voit de ces figures, non seulement dans la forteresse, mais aussi sur les murs de la grande tour, près de la mer Noire, qu'on voit encore en descendant dans le canal.

La côte de la mer Noire est beaucoup plus haute que la côte du Syvach. Le canal est aussi plus profond à l'ouest. À l'entrée du canal du côté-là, le fond s'élève un peu, de sorte que l'eau n'y entrerait pas, quand même elle serait au niveau du fond du canal. La dernière batterie n'est pas plus ancienne que la forteresse.

Le 21, nous sommes partis de Perekop, appelée en tatar Or Kapi, et nous avons été coucher au bazar des Arméniens,

⁶⁵ Dessins absents du document d'archives.

éloignée de 4 verstes, chez le kaïmakan Ibrahim Tachtchoougrou, qui nous a traité avec du sorbet, des fruits, du jus, du pilaf... Nous avons couché sur son divan au milieu de cinq ou six Tatars. Ce marché était autrefois plus considérable qu'il ne l'est maintenant. On compte environ 50 boutiques et une centaine de maisons dont quelques unes sont vides. Notre hôte a le grade de capitaine, et à ce titre il doit commander une division qu'on doit former à raison de deux hommes par village, et on compte jusqu'à présent 260 villages. Dans les environs de Perekop, on voit les traces plutôt que les ruines des maisons qui composaient le faubourg.

Rien n'est plus triste que de parcourir des lieux dévastés par la guerre. Le temps détruit aussi, mais il imprime moins l'effroi et la dévastation. En voyant les restes de superbes édifices ébranlés par la longueur des siècles, il se mêle à la mélancolie qu'on éprouve un sentiment de fatalité face au décret inévitable du créateur, qui n'a accordé la permanence qu'à ses propres lois, et la refuse aux êtres qui en sont le résultat. Mais quand on voit des champs dévastés, des chaumières renversées et flétries par la main du héros, quand on voit la nature engourdie, faute de bras pour l'aider, l'imagination ne voit que des objets de chagrin. Les places embellies, ou peuplées nouvellement reçoivent le nom de leur fondateur, et ce nom passe ensuite au dévastateur, qui s'enorgueillit du nouveau titre, qui témoigne de sa grande capacité à porter partout le carnage et l'effroi, et à anéantir dans un glorieux combat les arts, l'agriculture et le bonheur de plusieurs milliers de familles qui deviennent la proie de l'ambitieux. C'est en 1771 que le prince Dolgorouki anéantit

ainsi la ville de Perekop et ce sanglant succès lui valut le titre de Criméen⁶⁶.

Plus loin on voit les traces des demeures qu'occupaient les pestiférés il y a deux ans. La peste et la guerre semblent souvent s'accorder pour désoler la terre.

De Iénibazar, nous sommes partis le 22 pour aller à la poste d'Ichoun, éloignée comme je l'ai dit de 24 verstes de Perekop. Sur la route et à 17 verstes de Perekop, ces plaines sont traversées par un ravin à plusieurs branches, qu'on nous a dit commencer à la mer Noire d'un côté et que nous avons vu aboutir, d'un autre côté, du lac salé appelé Krivoï. Cela est long de plus de deux verstes et, au-dessus, est un second lac encore plus grand, appelé Krasivoïé. L'eau du premier lac est extrêmement salée, très brûlante et un peu amère. En été il se dépose beaucoup de sel, et l'on a fait un radeau pour le retirer du fond du lac. L'eau de la mer Noire et celle du Syvach sont beaucoup moins salées.

Il est très remarquable qu'il se trouve ici une suite presque sans interruption de terrains bas, d'une mer à l'autre, des deux côtés d'environ quatre ou cinq verstes. Le terrain baisse sensiblement vers ce ravin, de sorte qu'on pourrait regarder les plaines, qui s'étendant ici depuis Perekop, comme un cap d'environ 17 verstes, séparé du reste de la Crimée par un détroit, dont une partie est comblée en plusieurs endroits. Dans cette étendue on a creusé des puits, mais tous sont saumâtres. Est-ce la mer qui fournit par-dessous terre à ces puits et à ces lacs ? Ou le terrain est-il par lui-même assez salé pour que les eaux de pluie, en les traversant, prennent le

⁶⁶ Vassili Mikhaïlovitch Dolgorouki-Krymski (rus : *Василий Михайлович Долгоруков-Крымский*, 1722-1782), est un général en chef sous Catherine II de Russie, qui força les lignes de Perekop en 1771 et mérita le nom de Krymski pour avoir conquis la Crimée en 1774.

caractère qu'elles ont ? Ce dernier sentiment me semble plus vraisemblable que le précédent, mais avant de me prononcer définitivement il faut une suite d'observations que les circonstances ne me permettent pas d'entreprendre, et dont j'ai indiqué le plan dans les cartes pour la traduction de la *description de la Crimée*⁶⁷. L'eau de ce lac salé est très blanche et vaseuse par le mouvement de ses vagues. On peut juger qu'elle est peu profonde.

De la porte d'Ichoun, nous avons été sur le côté de la route de Karasoubazar⁶⁸, d'environ 4 verstes, pour aller voir un pont de pierre qui est bâti sur un golfe de la mer Noire fort étroit, et qui s'étend jusqu'au Salhir, mais il n'a d'eau que sur une étendue d'une trentaine de verstes, et moins encore dans les grandes sécheresses. La rive gauche de ce golfe ou de la vallée noire, où il se trouve, est plus raide et plus élevée que la rive droite. On m'a dit à Babakan qu'au printemps de 1784, le Salhir déborda si fortement que beaucoup de glace et d'eau s'écoulèrent par cette vallée dans la mer Noire, ce qui dura deux ou trois jours. Mais comme ce fait très possible n'a pas été confirmé, je l'abandonne. Il est toujours vrai que, par la construction des lieux, on peut encore dire qu'il y a eu une île à la suite du cap de Perekop, bordée par la mer Noire, le Syvach, le détroit des lacs salés qui joignait les deux mers, le Salhir, et la vallée ou le long golfe dont nous venons de parler.

Dans le village de Babakan, les puits donnent une eau douce assez bonne, ce qui est remarquable. Dans les endroits peu abondants en troupeaux, on brûle des plantes des champs et particulièrement de l'absinthe. Environ à 24 verstes de Perekop, les villages sont plus fréquents, la terre de meilleure qualité et plus cultivée. Je note ici pour ceux qui voudront en

⁶⁷ Il s'agit du texte *Description de la Crimée* de Karl Hablitz (Габлиц, Карл, *Описание Тавриды*, 1785).

⁶⁸ Aujourd'hui Bilohirsk.

profiter que les Tatars donnent difficilement à coucher aux voyageurs, mais on peut en être très bien reçu en se réclamant du kaïmakan, ou en prenant une lettre de lui à ĩenibazar. Ils sont bons, hospitaliers, généreux, mais ce n'est pas pour tout le monde. Le pont de pierre, dont j'ai parlé plus haut, est à 7 arches. Il est sur la route de Perekop à Kazlev et d'Akmetchet. Il a été si bien réparé qu'il est difficile d'y découvrir des traces d'antiquités, ce qui est bien sans doute pour le voyageur qui aime les ponts solides, mais non pour celui qui cherche à étudier l'histoire des temps reculés dans les monuments qui nous restent.

Le 23, de Babakan nous sommes allés à Koutleïak, éloignée de 20 verstes et de là à Bacha, éloignée de 29 verstes. Nous avons été coucher à Bourchala, à 27 verstes. Nous avons passé le Salhir à une verste et demie de Bacha. Cette rivière n'a pas plus de trois ou quatre sagènes de largeur. Son eau est mêlée de sable jaune et de mauvais goût. Le terrain à droite et à gauche, à une distance de plusieurs verstes, s'incline vers le Salhir et offre un sol glaiseux et sablonneux. À une grande distance de ce fleuve, se trouve une des petites pierres roulées de même nature que celles qu'on trouve dans le lit-même de cette rivière, ce qui semble annoncer que le dégel fait descendre des montagnes de grandes eaux, qui grossissent le Salhir, ou coulent par des ravins particuliers et s'étendent sur les plaines qui bordent le Salhir, où elles déposent les pierres roulées ignescentes ou calcaires dont nous venons de parler. On m'a assuré plusieurs fois que du Salhir près du Tchatyr Dag, un ravin prend naissance et se prolonge jusqu'à la mer Noire. Les eaux du dégel le remplissent tous les printemps, et il forme un golfe assez long et étroit sur lequel on a construit le pont de pierre, mentionné plus haut. Les Tatars de Babakan nomment ce ravin Dgil-ga, de sorte que tout l'espace entre les lacs salés et le ravin, qui les joint avec la mer d'un côté, le Salhir et le Dgil-ga

de l'autre, est une sorte d'île qui se distingue encore par son élévation, car elle est supérieure à ce que j'appellerais le cap de Perekop. Le côté droit du chemin est plus élevé que celui de gauche, le sol est meilleur et plus noir, les puits plus profonds et peu salés, si ce n'est dans quelques lieux bas, d'où sans doute la mer s'est retirée plus tard. C'est dans cette île, qui offre de superbes plaines, que je placerais le *dromos achilleos* ou la course d'Achille, qui se trouverait pas conséquent fort près de l'île de Sevcas, commençant au-delà du Salhir. À quelques distances de cette rivière, recommencent les plaines, le sol glaiseux dans les pentes vers le Salhir, et le sol plus fertile est de même nature que celui de la course d'Achille.

Dans cette partie on voit aussi plusieurs villages ruinés et sans habitants. Il ne reste de quelques-uns que les puits qu'on y a creusés.

Le 24 de Botchaka à Karasoubazar éloignée de 24 verstes. Sur cette route nous avons vu le commencement des collines. À quelques verstes de Botchala, nous sommes entrés dans une grande vallée dont le côté méridional ou la gauche du chemin est bordée de bancs escarpés, calcaires, en plusieurs endroits arrondis, et creusés comme par les courants. Dans plusieurs on voit des coquilles de la classe des huîtres. L'inclinaison de ces bancs est du nord-est au sud-ouest, mais fort petits, car ils sont presque horizontaux. On y voit quelques rebords fort pittoresques, car les roches qui s'en sont détachées sont tombées les unes sur les autres, comme on le voit sur le dessin ci-joint⁶⁹.

Nous sommes entrés dans une grotte d'environ 9 sagènes de large et de 3 sagènes de profondeur, et d'environ une sagène et demie de haut. À deux verstes de là, à l'ouest, on nous a dit

⁶⁹ Dessin absent du document d'archives.

qu'il y en avait une, où les bergers pourraient mettre à l'abri environ mille bêtes à laine.

La ville de Karasoubazar est située dans une vallée entourée de montagnes de hauteur médiocre, quelques unes formées de bancs calcaires, d'autres n'offrent qu'un amas de sable calcaire ou de débris des montagnes calcaires supérieures. Le Karasou, ou la rivière noire, sort d'une de ces montagnes encore, des rochers à l'est, se précipite en cataracte, arrose les jardins de la cour à 4 verstes, descend ensuite à la ville qu'elle traverse et jette dans le Salhir. Les habitants sont au nombre de [chiffre manquant], tant tatars, grecs, arméniens que russes. On ne voit presque partout que des boutiques basses, petites, étroites et cependant suffisantes dans la manière de vivre des habitants. Ces boutiques sont ou remplies de marchandises, ou occupées par des artisans. J'ai pris plaisir à voir chaque ouvrier assis sur ses talons, trouvant tout ce qui lui était nécessaire sous sa main, et travaillant sans interruption et sans faire d'autre mouvement que des bras, dans certains ouvrages qui font suer nos ouvriers d'Europe et les occupent tout entiers.

La fatigue que nous sentions était si considérable, que nous avons regardé comme une bonne fortune d'avoir trouvé une chambre dans un gan, espèce d'auberge où on loge sans donner à manger. Nous y avons passé la nuit, et le lendemain, nous avons été chez le général Kakhovski⁷⁰, à 4 verstes de là, qui nous a donné un appartement. Nous avons trouvé chez lui

⁷⁰ Mikhail Vasilyevich Kakhovski (Rus: *Михаил Васильевич Каховский*, 1734–1800), comte et général, qui jouera un grand rôle dans la guerre russo-polonaise de 1792.

milady Craven⁷¹ et le colonel Vernop. Ce dernier m'a prêté le *voyage de Kleeman*, qui a décrit la Crimée, dans un voyage qu'il a fait de Vienne en 1768, 1769, 1770. Il m'a semblé que ce voyageur occupait beaucoup trop ses lecteurs de ses propres affaires, et trop peu des lieux qu'il a parcourus, et que d'ailleurs le peu qu'il en dit n'est pas sans erreurs, et rarement important.

Pour donner à milady une idée de la légèreté des Cosaques dans leurs exercices militaires, on leur a fait faire un petit essai au pistolet, qu'ils tiennent dans la même main que la pique. Cette dernière arme, de deux sagènes de long environ, est attachée au bras par une courroie : ils la manient avec une adresse merveilleuse, malgré sa longueur. La plupart de ces Cosaques se sont rendus au lieu marqué pour l'exercice, en galopant debout sur leurs chevaux, un d'eux a renchéri sur cette adresse en ôtant d'une main son bonnet devant les spectateurs, pendant que de l'autre il dirigeait son cheval, et toujours debout. Cet exercice, dans lequel on a employé le pistolet, a été fort intéressant par la prestance et la justesse de leurs mouvements et la gaîté avec laquelle ils se livraient à des efforts, qui auraient lassé des hommes ordinaires. Cette troupe est excellente dans les escarmouches, et dans les retraites. C'est alors que la pique, poussée par toute l'impétuosité d'un cheval vigoureux et léger, devient une arme terrible.

De là, on a été voir la danse sacrée des derviches, à qui on avait ordonné de s'assembler pour la prière, afin de satisfaire la curiosité de l'illustre voyageuse. Les derviches ont obéi, mais de quel œil ont-ils regardé et avec quelle satisfaction ont-ils rempli un ordre pareil, devant une nombreuse société d'infidèles et de chiens, dont l'un commande pour son

⁷¹ Lady Elizabeth Craven (1760-1820) est une voyageuse anglaise, auteure d'un *Voyage de Crimée à Constantinople*, édité en anglais, en français et en russe.

amusement de prier Dieu et Mahomet? J'ai été pour mon compte très révolté de cet abus de la force. On a été visiter le kaïmakan. Milady a été admise chez la femme et nous a dit, en sortant de là, qu'elle avait vu une femme maigre, sèche, ayant les cheveux teints en noir, les sourcils pastiches, les paupières bordées de noir, le visage et même les mains fardés de blanc, et les ongles peints en rouge foncé à l'extrémité.

Le lendemain Milady est partie pour Soudak, et nous, accompagnés de l'adjudant de monsieur Kakovski, nous avons été à la prière des derviches, à l'heure ordinaire de celle-ci. Nous ne sommes pas arrivés à temps pour le commencement de leur prière, mais ce que nous avons vu nous a assez intéressés pour que je le décrive ici. En entrant, nous avons quitté nos bottes et avons gardé nos bonnets pour nous conformer à l'usage des Tatars et ne scandaliser personne. Nous nous sommes placés dans la tribune, en nous confondant parmi d'autres Tatars. De là nous dominions sur les derviches, qui étaient en bas. Leur mosquée est carrée. La tribune est au-dessus de l'entrée dans toute sa largeur, en vis-à-vis, à l'opposé sont deux grandes fenêtres, dont les volets étaient fermés en dehors, de sorte que la mosquée n'était éclairée que par de petites fenêtres vitrées percées dans le haut. Près des grandes fenêtres et dans les angles des murs étaient d'un côté une chaise, et de l'autre un pupitre. Trois lustres pendaient au plafond, et consistaient en un certain nombre de godets de verre, servant sans doute de lampes, mais elles n'étaient pas allumées.

Les derviches, disposés en cercle sur des nattes qui couvraient le plancher, chantaient langoureusement en balançant et inclinant la tête à droite et à gauche, les mains croisées sur la poitrine, et marchant en rond et en cadence. Leur habillement n'était pas le même pour tous. Il paraît qu'ils n'avaient pas alors d'habit distinctif de derviche, et qu'ils ne

différait du Tatar séculier que par le turban. J'y ai vu des vieillards et des enfants de 10 ans tout au plus dans le cercle. Après avoir marché ensemble dans le cercle, l'un d'eux appelé sheikh, ou le supérieur, s'est mis au milieu et a commencé à pousser des soupirs, qu'il renforçait toujours de plus en plus en balançant le corps et la tête à droite et à gauche, en tournant en rond. Un second s'est joint à lui, un troisième et ainsi de suite, de sorte qu'il fut formé au milieu du grand cercle un petit cercle de soupirants, alors on ne chantait plus que de temps en temps, et l'on n'entendait que les sanglots mesurés et cadencés du petit cercle, mais dans le grand cercle, ils continuaient toujours de marcher en rond et de balancer la tête comme les sangloteurs. Ces soupirs devinrent de temps en temps des cris aigus ou graves comme des gens qui perdent haleine, dans un grand effort de douleur, et font une longue expiration pour soulager la poitrine. Cette crise de sanglots se prolonge fort longtemps et se répète souvent pendant le service. Ils s'excitent à cette cérémonie pénible et barbare, et de temps en temps, l'un d'eux crie « Allah, Allah, Allah », du ton qu'il dirait « courage mes frères ». Quelquefois l'un d'eux bat des mains, et les sanglots continuant toujours prennent tant de force, qu'on les entend de la rue. Les uns renforçant plus que les autres ces efforts de la poitrine, font de loin et par l'ensemble l'effet d'une meute de chiens qui se disputent un os et menacent par leurs grognements le premier qui osera y poser la dent, et quelquefois c'est un chien qui fait entendre un aboiement sourd au milieu de ces grogneurs. Celui de ces malheureux qui dans ces exercices s'échauffe le plus la tête dans ces agitations, tourne en rond sur un pied au milieu de ce cercle avec la plus grande rapidité, d'abord les mains croisées sur la poitrine, ensuite redoublant de zèle, il bat l'air de ses mains comme pour tourner plus rapidement. Son bonnet tombe, ses habits les plus lâches se détachent et l'abandonnent, le linge de son turban

tombe sur ses épaules. Ce désordre n'exprime que mieux son enthousiasme. Loin d'en être distraits les autres l'excitent et il continue jusqu'à ce qu'il tombe, on le soutient alors, en formant un cercle avec lui, sanglotant et balançant le corps. Enfin revenu à lui, il rentre dans le cercle et fait comme les autres. Ils tournent quelquefois deux ensemble, en se prenant comme pour valser. Sur la fin ils s'asseyent sur leurs talons, et toujours en cercle, leur Supérieur étant au centre ou à défaut le second après lui.

Ils continuent leurs sanglots et quelques-uns frappent la terre de leurs genoux et sont dans des agitations inexprimables, mais toujours en cadence avec les autres. Après ce pénible exercice, on ouvre les volets, chacun se couvre d'un surtout ou d'une pelisse et va s'asseoir près des murs. L'un d'eux chante une prière qui se termine par un « amin », prononcé par tous, mais avec une expression que chacun diversifie, rend plus ou moins forte, quelques-uns pleurent et répètent avec un déchirement de cœur « amin », « amin », et ainsi de suite. Ils annoncent alors une douleur profonde, et à leur manière il semble qu'il s'agit entre eux de prier Dieu de les délivrer de quelque grand malheur, et peut-être de la barbarie et de la persécution de leurs ennemis. Le sheikh se lève, et se tenant debout, l'un des derviches vient lui baiser le creux de la main, et il se place à côté de lui, un second en fait autant, touche ensuite la main du derviche et se place à côté de lui, ainsi que les autres, de sorte qu'après avoir baisé la main du sheikh chacun touche la main de ceux qui sont déjà placés et va se mettre lui-même en rang avec les autres, et c'est la fin de cette singulière cérémonie, sur laquelle je ne ferai aucune réflexion dans ce moment-ci.

Dans une autre mosquée, nous avons vu au-dessus de la niche ou l'on dépose le Coran, les noms de Dieu, de Mahomet et de quelques autres prophètes. Cet usage d'écrire les noms de

celui qu'on implore ou qu'on adore, vaut bien, il semble, les images dont on décore quelques temples.

Nous avons été voir le bain tatar, qui a été décrit par monsieur Kleeman dans son voyage cité ci-dessus. J'ai fait prendre le plan. Sa construction a plus d'un siècle.

Le même jour, nous avons rendu visite au kaïmakan, qui m'a appris que, dans la ville, on comptait 3420 Tatars, y compris les femmes, qui ne sont pas au nombre de plus de 4 à 600. Le muphti effendi ou le patriarche est un personnage trop respectable parmi ses compatriotes pour que nous ne cherchions pas à le voir. Nous avons trouvé en lui un homme aimant à converser et s'en acquittant fort bien. Après nous être accroupis sur des coussins, son fils qui nous avait retiré les bottes en entrant, nous présenta la pipe et ensuite du café sans sucre. C'est une grande politesse dans leurs usages, mais nous n'avons pu accepter, parce que c'est contre nos habitudes.

Ce muphti effendi nous a appris que la Crimée était autrefois très peuplée, et qu'on y comptait cent cinquante mille maisons et dans chaque maison quatre ou trois familles. Dans ce nombre, on ne comprend pas les Nogays qui habitaient des kubitkes, et étaient au-delà de deux cent mille kubitkes. Cette nation nombreuse était plus guerrière que cultivatrice. Ils labouraient cependant la terre, mais pour leurs besoins seulement. Ce n'est que depuis environ quarante ans qu'ils sont devenus plus paresseux, et que les terres ont été négligées. J'ai demandé à quelle cause il attribuait ce changement dans les dispositions du peuple. Il a répondu que c'était une fort longue histoire et il s'en est tenu là. Il conserve encore la tradition que la mer Noire communiquait autrefois avec la mer Pourrie par le canal de Perekop, mais il n'a jamais ouï dire qu'elle ait communiqué avec les lacs salés Krivoïé et Krasnoïé par le ravin que nous avons traversé dans le chemin, à 17 verstes de Perekop.

Le soir, après le coucher du soleil, il nous a donné à manger à la tatare. On a commencé par étendre un linge sur nos genoux. On nous a présenté un bassin et on nous a versé de l'eau sur les mains. On nous a présenté un second linge pour nous essuyer. On a ensuite servi devant nous une table de cuivre blanchi, ronde avec un rebord, sur un pied de bois fort bas. Elle était couverte d'une omelette entourée de six petites assiettes ; dans l'une était du miel fondu, dans une seconde du miel cuit avec du jus de raisin, dans une troisième une pâte faite de farine, de beurre doux et de miel, dans une quatrième du lait aigre, dans une cinquième et une sixième quelques viandes rôties. Le fils aîné de la maison, mangeant avec nous, nous a montré comment il mange sans cuiller, et prenant avec ses doigts un morceau de pain et d'omelette, il le trempait dans le miel. Nous en avons fait autant. On a servi ensuite une espèce de potage au gruau, avec des boulettes de viande. Nos en avons mangé à l'exemple du Tatar, avec des cuillers de bois. Ensuite, on nous a servi des pâtés bouillis, et enfin des figues coupées par morceaux et cuites avec du miel et dans de l'eau. Après le repas, on nous aurait servi du café selon la coutume, mais comme nous n'en prenons pas, on nous a présenté du sorbet. C'est une boisson fort douce et agréable. On nous a présenté une seconde fois le bassin, mais avec du savon pour nous laver les mains. Le muphti effendi voulait nous recevoir à coucher chez lui pour nous instruire des usages tatars dans leurs couchers, mais les circonstances ne nous permettaient pas d'accepter.

Lorsque le père est à table, les enfants servent, si le père est absent, l'aîné prend sa place, reçoit les hôtes qui arrivent et ses frères plus jeunes le servent. Cette subordination me paraît excellente. Notre muphti nous a fait voir un gros livre de géographie manuscrit et en langue tatare sur papier lissé avec des cartes. C'est un ouvrage de sheikh Mahamed, fait il y a 200

ans et qui est encore cité comme une chose importante, et utile, mais plus encore comme une chose rare, car rien n'est plus rare qu'un livre de sciences dans cette langue.

Sur le dimanche, il m'a dit qu'avant que les Russes s'emparent de la Russie⁷², ils étaient très sujets à la peste, que leurs autres maladies étaient des fièvres de refroidissement et des fièvres chaudes, qu'ils se guérissaient de la première en mangeant du lait aigre, et quelquefois en se baignant dans l'eau froide et que dans l'un comme dans l'autre un vomitif était un souverain remède. Dans les fièvres chaudes ils saignent. Quand à la petite vérole ils l'inondent.

J'ai vu chez monsieur le général Kakovski des pièces de cinq kopecks de cuivre nouvellement frappées à Théodosie⁷³ ou Caffa, et destinées à être envoyées au prince Potemkine. On achète le cuivre des Turcs qui l'apportent d'Anatolie et par l'échange qu'on en fait avec du sel des lacs de Théodosie, ce cuivre revient à la Russie 3,30 kopecks le poud et est à meilleur compte qu'en Sibérie où il revient à 5,00 à la consommation. Le sel est vendu aux Turcs à raison de 25 kopecks les trois pouds.

Le 27, nous avons été visiter ce qu'on appelle la source du Karasou. Après l'avoir suivie en remontant dans une vallée assez large, où il serpente avec rapidité, nous sommes arrivés à une gorge fermée entourée de hauts rochers escarpés, d'où nous avons vu sortir cette rivière, mais sans beaucoup de fracas, parce que les eaux étaient fort diminuées. On nous a fait observer que dans les grandes eaux, étaient faites dans cet endroit des cascades à voir. Mais si nous avons été peu satisfaits de la source même, nous avons observé avec beaucoup d'intérêt les anciens ravages du Karasou, en plusieurs endroits à droite et à gauche, on voit des rochers arrondis, minés en dessous, ou creusés très profondément,

⁷² Romme doit vouloir dire la Crimée...

⁷³ Feodossia.

quoi qu'ils soient d'un marbre gris très dur. Le plus grand effet a eu lieu à une hauteur de 40 ou 50 toises, au-dessus des eaux actuelles. À cette élévation est un rocher d'environ 4 toises de haut et de 9 de large, dont la face est tournée vis-à-vis de la vallée, ou plutôt la source du Karasou. Ce rocher, qui est sur la rive droite, a été taillé, escarpé et fouillé par les eaux de la manière la plus remarquable. On y voit des creux arrondis dans leurs bords et d'une grande profondeur. Près du rocher en est un autre à la même élévation, qui a été percé de part et d'autre. Ce trou a environ deux archines de diamètre, au pied de cette masse de marbre se déposent tous les petits éclats que l'eau en a détaché. Derrière est un petit vallon, qui a sans doute été creusé autrefois par un bras du Karasou, et qui n'avait pas moins d'impétuosité car un rocher de même nature sur la gauche de ce dernier courant offre deux creux considérablement arrondis, et près de là un tas d'éclats et quelques pierres roulées, qui ont servi d'instruments à la vague pour opérer d'aussi grands effets dans ces rochers. Ce bras est maintenant à sec et fort élevé au-dessus du Karasou. Cette rivière, en suivant ses bords pierreux, a donc opéré des écoulements, et charrié des débris dans d'autres endroits plus bas, de sorte qu'à la longue elle a changé sûrement son lit et surtout l'a creusé à une plus grande profondeur, ce qui est en accord avec la tradition des habitants. Ces observations nous autorisent donc à penser que le Karasou était autrefois plus élevé, plus large, car on voit des deux côtés des grottes fort éloignées entre elles, et beaucoup plus impétueux encore qu'il ne l'est maintenant. Il est vraisemblable que, dans les révolutions qu'il a fait autour de lui, il s'est couvert lui-même des débris et des éboulements de ses rives, et qu'il a couru sous terre assez longtemps avant de remonter sous les rochers, comme on le voit maintenant. Il serait bon d'examiner à ce sujet les lieux supérieurs dans l'alignement de la vallée, qui

semblent se diriger au Tchatyr Dag, mais le temps ne nous permettait pas d'entreprendre ces courses. Le marbre qui porte cette rivière est gris, doté d'un grain fin, sans veines, offrant dans la cassure quelques petits cristaux, se cassant par éclats. La surface exposée à l'action de l'air et de l'eau, se couvre d'un enduit calcaire, blanc, happant à la langue. À la voute d'une des grottes, à travers laquelle il se fait des filtrations, j'ai recueilli une poudre blanche fort douce et qui ne fait point effervescence avec les acides. Serait-ce une argile ? Elle est entièrement blanche.

Le long du Karasou, on a creusé des canaux qui mènent l'eau à différents moulins. Sur le chemin à droite et à gauche on voit des ruines de villages ; cette partie que la nature s'est tant plu à embellir, était peuplée sans doute, mais la guerre qui ne veut que des champs de mort, détruit les ouvrages des hommes et couvre tout de ruines.

Le 30, nous sommes partis de Karasou[bazar] pour Tchoubak, éloignée de 21 verstes à compter du château. À 14 verstes environ de la ville, nous avons trouvé dans les champs des cristaux brisés, mais très purs, de gypse, qui ont sans doute été entraînés par les eaux des collines, qui sont à la droite du chemin, environ à deux verstes de là. Près du petit Karasou, à l'endroit où est le passage à gué, est un espèce de bassin ou d'enceinte demi-circulaire bordée de roche calcaire à pic, cavée par les eaux en plusieurs endroits et fendue perpendiculairement.

De Tchoubak à Kizlav, on compte 15 verstes. Sur cette route, on voit l'Indol-Dao, ou montagne d'Indol, du nom de la rivière d'Indol qui coule au près. Avant de la passer à gué, on laisse sur la gauche du chemin une montagne calcaire qui, de loin ressemble à une forteresse entourée d'un glacis.

Kizlav n'est plus qu'une maison de campagne donnée l'année dernière au comte Rozoumovsky⁷⁴. C'est un château habité autrefois par un bey tatar. La construction est tout à fait dans le goût du pays. On y a placé un régiment de chevaux-légers, dans lequel on compte maintenant 50 malades. C'est ici qu'est mort et a été enterré le général-major [nom manquant]. On a chassé ici les Tatars, les Arméniens, les Grecs qui étaient accoutumés au climat, cultivaient la terre, et faisaient un grand commerce. Leurs vainqueurs ont pris leur place et ne peuvent supporter le même climat, la terre est stérile autour d'eux, et le commerce sans vigueur parce que leurs bras sont plus occupés à défendre leur conquête qu'à la faire valoir par la culture. On compte 30 mille combattants dans la Crimée et environ 40 mille des anciens habitants.

Le 31, comme il n'y a point de poste de Kizlav à Soudak, on nous a donné des chevaux du régiment et nous sommes partis par un très beau temps et de fort beaux chemins. On compte 31 verstes. Nous nous sommes arrêtés à Elbouzli (main gelée) auprès d'une fontaine pour y copier une inscription qui apprend le nom de celui qui a fait construire cette fontaine pour la commodité des passants, qu'il incite à prier Dieu pour son âme. La pierre est un marbre, qui paraît fort commun dans les montagnes des environs et très dur. J'y ai trouvé aussi un morceau de granit à fort petits grains, très dur et susceptible d'être poli. La couleur est grise bleuâtre ; mais le morceau était détaché et parmi les pierres de la campagne, je n'ai pas cherché, dans les montagnes, si on trouverait l'analogue. Si on

⁷⁴ Le comte Kyrylo Grigorievitch Rozoumovsky (Ukr : *Кирило Григорович Розумовський*, soit Kyrylo Hryhorovych Rozumovsky), né le 18 mars 1728 et mort le 1er janvier 1803, est un aristocrate russe d'origine ukrainienne qui joua un grand rôle sous les règnes d'Élisabeth I^{re} de Russie et de Catherine II. Entre 1750 et 1764, il a été le dernier hetman cosaque. Il est le frère d'Oleksii Grigorievitch Rozoumovsky qui fut favori de la Tsarine Elisabeth.

voulait exploiter les marbres de ces montagnes, il serait facile de les descendre à la mer pour les transporter plus loin, car les chemins sont faits et presque toujours en pente.

Plus bas, dans une très longue vallée qui continue en serpentant jusqu'à la mer, j'ai remarqué un rocher au pied duquel coule un ruisseau, et qui est à pic et découvert dans cette partie. Sa direction est d'est en ouest. Il semble composé de bancs minces et verticaux, dont quelques-uns se sont détachés du côté du sud, aussi cette partie est elle comme un mur. C'est un poudingue formé de pierres roulées ignescentes, argileuses, etc. Il offre aussi, en quelques endroits, du grès rougeâtre cristallisé en table rhomboïdale. J'en ai pris des échantillons. On l'appellera, si l'on veut, du schiste sablonneux. Nous avons trouvé, dans cette route, quelques traces de mines de fer.

Enfin, en suivant toujours le petit ruisseau appelé Sououksou (l'eau froide), nous sommes arrivés à la mer. En nous en approchant, les montagnes ont offert des schistes calcaires, et plus près, ce sont des collines argileuses ou sablonneuses. À l'embouchure du Sououksou, la mer a arrêté un grand nombre de pierres roulées, dont quelques unes très intéressantes. J'en parlerai après un examen convenable. On ne peut parcourir ces montagnes sans acquérir l'opinion que les vallées ont été creusées par les courants. Ces bancs de poudingue semblent mettre hors de doute qu'il y ait eu dans cette partie de grands courants. Etait-ce encore deux mers ? C'est ce qu'il est convenable de croire.

La forteresse de Soudak est située sur la droite d'une petite aire formée dans cette partie par la mer. Sur un rocher très escarpé on voit un mur à créneaux, flanqué de tours carrées, qui s'élève jusqu'au sommet, à quelques sagènes près. Sur le sommet même, est une tour carrée, voutée en arc. Ce point est

la partie la plus élevée et on n'y parvient qu'en grim pant le rocher, qui est raide et difficile en quelques endroits. Le sud du rocher n'est pas fortifié, mais il est à pic. Parallèlement à ce rocher en est un second aussi élevé, et entre les deux un vallon qui était fermé du côté de la mer par un mur. La ville était sur la pente du premier rocher, et occupait ainsi la moitié ou un côté du vallon. Un second mur, flanqué de tours carrées, encercle la ville de ce côté-là ; mais une chose remarquable, c'est que les embrasures de la première et de la seconde ligne de tours, sont tournées du même côté, de manière que de la plus élevée, on pouvait tirer sur la plus basse, ainsi que sur la ville. Cette disposition cessera cependant de paraître singulière, si on observe que le second rocher, qui était hors de la ville, la dominait absolument, et c'était sans doute dans l'intention de la défendre contre les attaques qu'on aurait pu faire par ce second rocher, qu'on a fortifié le premier de cette manière. Le long de la première ligne fortifiée, et du côté de la mer, étaient des maisons où peut-être logeaient ceux qui étaient chargés d'observer le côté de la mer. Cette forteresse tombe en ruine. Sur les portes et sur quelques tours, on voit des inscriptions et des armes dont j'ai pris des dessins. Au près d'une église grecque, qui sert maintenant de mosquée, est une colonne de granite pâle. Sa grosseur est précisément ce que je peux embrasser avec mes deux bras. La hauteur du fût est d'environ 5π et demi environ⁷⁵. Son chapiteau, comme son socle, sont de pierre calcaire. Plus près de l'entrée de la forteresse est une mosquée plus moderne, avec une sorte de parvis formé par trois arcades, soutenues au milieu par des colonnes de marbre. Je crois très vraisemblable que les

⁷⁵ π est le symbole du rapport de la circonférence sur le diamètre. La hauteur des colonnes est généralement mesurée par rapport au diamètre de base.

colonnes de granit et de marbre ont été prises dans les rochers de la Crimée.

L'enceinte de la forteresse était occupée par des baraques tatares, mais depuis que les Russes occupent la Crimée, on a forcé ces malheureux à se transporter hors de l'enceinte, et on les voit maintenant dans le vallon, dont j'ai fait mention plus haut. Ils n'y resteront pas longtemps, ils partiront dans peu de temps pour l'Anatolie, au nombre de 37 familles. On ne leur permet pas de couper du bois dans la forêt, on ravage leurs jardins, ils ne jouissent pas paisiblement de leurs fruits. Il est naturel qu'ils aillent chercher plus de repos et de sûreté sous un autre gouvernement. La couronne de Russie y gagnera à cela 98 jardins ou vergers. 23 familles partirent de deux autres endroits.

Le climat semble être ici plus propice à la vigne que dans aucune autre partie de la Crimée. Les montagnes couvent ce canton du côté du nord, et lorsque le vent souffle de ce côté-là, la température est supportable. Le thermomètre ne baisse pas au-delà de 6 ou 7 degrés au-dessous de zéro. L'hiver est de peu de durée et la neige très faible. Les vents d'est et de sud sont chauds et les plus courants, mais on n'a des pluies qu'au printemps et en automne. Le terrain, qui est en gravier, est exposé à de grandes sécheresses. Les Grecs, qui ont cultivé ici la vigne depuis plus d'un siècle, avaient trouvé un moyen d'arroser facilement, en faisant descendre les eaux des montagnes. On a fait venir du plan de vigne de Hongrie, et chaque année on a fait du défrichement pour planter la vigne. On occupe à cela trois cents soldats qui n'entendent rien à cette culture. Monsieur Blanque⁷⁶ ne se propose pas seulement de faire du vin blanc, mousseux et imitant le champagne. Il a six alambics pour la distillation des eaux de vie. Il distille aussi des

⁷⁶ Joseph Blanque est un vigneron français, invité en 1784 par le prince Potemkine pour promouvoir la viticulture en Russie.

spiritueux et en fait des liqueurs. Il confit plusieurs fruits au sucre et à l'eau de vie. Le vin de Soudak est cependant faible. On construit maintenant une cave fondée sur la roche, de 20 sagènes de long sur 8 de large, dans laquelle pourront descendre les chariots. Les cuves seront établies au-dessus.

Le soir de notre arrivée, en descendant la montagne de Soudak, qu'on dit avoir 32 sagènes de haut selon la mesure de monsieur Joukov. J'ai vu du brouillard s'élever de la mer, et certains endroits qui étaient alors comme des îles de vapeur tant elles étaient séparées des autres parties de la mer, étaient absolument découvertes et les eaux tranquilles.

Le 1^{er} avril j'ai cherché, mais inutilement, les ponces que monsieur Hablitz dit avoir trouvées sur la pente de la montagne, où est située la ville de Soudak. J'ai trouvé une pierre légère, que j'ai pris d'abord pour une ponce, mais en la cassant, j'ai retrouvé une pierre sablonneuse très grésillée dans ses parties. Une pierre d'un gris foncé, percée de petits trous, pesante, qui m'a semblée une lave. Cherchant toujours, d'après les observations de monsieur Hablitz, mais dans la fracture, ce n'est pas une lave, je pense au reste. J'en ai pris deux petits échantillons, que j'examinerai à loisir.

Au bas de la ville, à l'ouest, dans la partie qu'occupent maintenant les Tatars, je pense qu'il y avait autrefois de l'eau, soit que ce fut une continuation de la mer, soit qu'elle descendit des montagnes plus abondamment qu'elle ne le fait aujourd'hui. Près de la mer, deux rochers se rapprochent et forment comme l'entrée de cette vallée, mais de l'un et de l'autre côté on voit les tours qui étaient destinées sans doute à garder cette partie. Il n'y a pas de traces de mer qui traversa la vallée, de sorte que la forteresse était comme sur une île ou du moins une presqu'île.

Nous sommes partis de Soudak le même jour, en revenant par le même chemin jusqu'à Elbouzli. Nous nous en sommes

détournés pour aller à Eski-Krym, où nous avons couché chez monsieur le colonel Chits. Cette ville, une des plus anciennes de la Crimée, était fortifiée. On voit encore un rempart qui en marque les limites. On lui donne environ quatre verstes de long. Cette immense étendue n'offre maintenant que des ruines. Quelques familles tatares y demeurent encore, mais elles demandent à s'en aller et on leur donnera des passeports.

Les saisons sont aussi très inconstantes dans cette ville, et le pain y coûte 7 roubles le tchetvert. C'est dans l'automne surtout qu'il règne le plus de maladies parmi les Russes. Le régiment est d'environ 500 hommes, et il arrive ordinairement vers l'automne que 300 environ sont malades. On en compte maintenant 40.

Près de la ville, à 4 verstes environ, sur la montagne appelée Agremovitch, est la caverne appelée par les Tatars Inguistan-Kouïou. On n'a pas pu en sonder la profondeur, mais on a remarqué qu'il en sort quelquefois une vapeur épaisse, qui s'étend dans les environs et donne des brouillards, ce qui fait croire à quelques personnes que ce puits, sans fond connu, communique avec la mer. Nous n'avons pas été jusque là, parce que le terrain était très mauvais.

Monsieur le colonel nous a donné des chevaux jusqu'à la poste éloignée de quatre verstes, à Karagov. De là, nous avons été à Théodosie, éloignée de 17 verstes de Karagov. Dans toute cette route nous n'avons pas trouvé de montagnes. Tout n'est que plaines, à quelques collines près, et ces plaines sont en pente vers la mer. La ville de Caffa, ou comme les Tatars prononcent, Kéfé, était autrefois très étendue. On y comptait 20 mille maisons. La Porte ottomane y maintenait une garnison de 10 mille hommes. Les Génois et les Arméniens l'ont fortifiée, comme on le voit encore aujourd'hui par quelques inscriptions arméniennes, une desquelles fait connaître qu'une certaine

partie du mur a été élevée en 1384. Outre le mur flanqué de tours carrées et rondes, il y a un large fossé, profond et soutenu par des murs. Leur intervention était, par là, d'arrêter les incursions des Tatars, qui leur causaient beaucoup d'inquiétudes. Il paraît que les Arméniens avaient un quartier séparé de celui des Génois, et que c'est à l'exemple de ces derniers qu'ils se sont aussi fortifiés.

Cette ville, qui par sa population a mérité le nom de Petite Constantinople, compte maintenant 488 Tatars, dont 276 femmes, environ 700 Arméniens, peu de Grecs et de Juifs. Son commerce était considérable. Maintenant on n'y vend que du sel, à raison de 14 kopecks les 30 okos⁷⁷ aux habitants, et 30 kopecks la même mesure lorsqu'il sort du pays. On vend aussi de la laine, à raison de 10 kopecks l'oko la blanche et jusqu'à 3 kopecks la mauvaise ; et du beurre qu'on conserve dans des peaux coupées, à raison de 25 kopecks l'oko, et quelquefois 36. Les peaux crues de bœuf, les meilleures trois roubles et les moindres un rouble. Les peaux de veaux, de 40 à 60 kopecks. Celles de brebis et de chèvres, de 7 à 20 kopecks. Les Turcs leur apportent d'Anatolie des fruits, des étoffes, et du cuivre qu'on emploie à la fabrique de la monnaie de Théodosie. Les Russes l'achètent environ 6 roubles le poud, ainsi en vendant leur sel aux Turcs, à raison de 2 kopecks l'oko, c'est 40/3 le poud soit 13 kopecks environ. Il sort donc pour cet objet de la Russie, plus de cinq roubles par poud de cuivre, ce qui n'est pas tout à fait conforme à ce qu'on m'a dit à Karasoubazar.

Nous avons visité la fabrique des monnaies. Elle est située près du palais que le Khan se faisait bâtir sur le bord de la mer et qui n'est pas achevé. Les machines, les balanciers et l'édifice de cette fabrique appartenaient au Khan.

⁷⁷ Un oko est une unité de mesure russe équivalente à 3 pouds, soit 49,14 kilogrammes.

Dans la ville, il y avait quelques édifices remarquables, dont on voit encore deux grandes mosquées, et un bain pavé et embelli de marbre, mais les Russes, habiles à détruire, ont détruit ce superbe édifice et ont multiplié les cabanes. Comme il reste encore les principaux axes et les routes, on a mis une sentinelle pour le conserver. Aussi cette ville, la plus grande de la Crimée, la plus commerçante de l'orient, est maintenant une des plus pauvres de la Russie. Le charbon revient, à la monnaie, 70 kopecks le tchetvert. Il est vendu par les Tatars.

La ville de Taman était autrefois appelée Khoumkhal, ce qui signifie en tatar « le sable arrêté ».

Les Juifs de Théodosie possèdent à ce qu'on m'a dit des manuscrits précieux.

Nous avons voulu essayer le bain à la turc. Nous nous y sommes rendus à 6 heures du matin. La première chambre, à la température de 13 degrés, est entourée de plusieurs divans. Chacun y prend place sur un coussin fort large, couvert d'un linge blanc. On s'y déshabille, on nous présente une espèce de grande serviette bleue ou grise pour nous couvrir depuis la taille vers le bas, et on nous a conduits par plusieurs petites chambres de plus en plus chaudes, jusqu'à celle où nous sommes livrés aux mains du baigneur. Le pavé de cette dernière chambre est chauffé par-dessous. Deux robinets donnent de l'eau chaude à différents degrés, qui est versée dans des petits baquets accolés aux murs. L'air était à 28,5 degrés et l'eau à 31 degrés. On a soin d'arroser le pavé pour en modérer la chaleur, et échauffer et humecter l'air. Sur le côté et dans les grands bains au milieu, se trouve une table de marbre élevée de terre d'environ un pas, sur laquelle nous nous sommes étendus, n'ayant sur nous qu'un simple linge, et sous la tête un linge mouillé mis en paquet. Le baigneur nous a pétri pendant longtemps toutes les parties du corps, en pressant et tordant mollement les muscles, comme pour les étendre et

mieux les appliquer sur l'ossature du corps, dont ils suivent particulièrement les articulations et les contours. Après avoir assez longtemps malaxé les bras, les jambes, la poitrine et l'abdomen, il fait une semblable opération sur le dos. Ensuite, prenant les mains, il tord chaque phalange, et relevant les jambes en croix pendant qu'on est sur le ventre, il met le genou entre les pieds, et prenant une des mains, il tire avec force après avoir répété cela sur l'autre bras en changeant le croisement des pieds, il se met les deux pieds sur votre dos et, pressant de tout son poids, il fait glisser ses pieds de chaque côté. Il nous a placés ensuite à côté du baquet, et la main couverte d'un sac de crin, il nous a frotté toute la surface du corps, arrosant de temps en temps son sac. Par cette opération, il enlève la crasse et la place dans les parties où elle est peu adhérente. On nous lave de plusieurs tasses d'eau chaude, pour entraîner ce que le sac a détaché sans le faire tomber. La dernière opération consiste enfin à frotter tout le corps avec une racine qu'on apporte des Indes. C'est un chevelu long, fin et fort doux, qu'on prendrait pour un écheveau de fil. On le ramollit dans l'eau chaude, et l'imprégnant de savon on s'en frotte le corps, qu'on lave ensuite avec de l'eau. On change le jupon pour en prendre un plus sec. On vous essuie et on vous couvre d'un grand linge blanc, qu'on jette par-dessus les épaules, et après avoir essuyé le visage, on vous met autour de la tête un linge blanc en manière de turban. Dans cet accoutrement, on vous amène dans la chambre aux divans, où après vous être habillé on vous offre la pipe, le sorbet ou le café sans sucre. À ces différentes opérations, quelques-uns ajoutent celle de se faire raser différentes parties du corps. Les Tatars sont grands amateurs du bain pour la plupart. Il y règne la plus grande décence. Les femmes ont leur bain à part, où on fait la même chose, mais sans doute plus délicatement ; au lieu du sac de crin, on emploie pour elles un sac de tissu.

Le 4, nous sommes partis de Théodosie pour aller à Īénikalé. La première poste est à Kourpetcheyevskaya, éloignée de 19 verstes. Dans cette étendue, j'ai vu la confirmation de ce que j'avais soupçonné. Après quelques verstes le terrain s'abaisse, devient marécageux en quelques endroits. Au village d'Oïgueueu se trouve un lac salé et amer, qui est séparé de la mer Noire par un terrain bas et marécageux. Le terrain autour et sur une très grande étendue, se dirige vers ce lac. Un ravin qui vient du nord porte quelquefois une eau salée à ce même lac. De cette poste, nous avons été à Kiarskaya, éloignée de 17 verstes. À cette poste, est un ravin qui ne se remplit d'eau qu'au printemps, et alors il y en a beaucoup qui coule dans la mer d'Azov. On dit que ce ravin commence fort près de la mer Noire. L'eau des puits, dans cette partie, est saumâtre. Il semblerait que ce ravin était autrefois une seconde ligne de communication entre les deux mers, et que, par l'espace entre les deux portes, était une sorte d'île. La nature du terrain est absolument la même que celle de Perekop.

De Kiarskaya à Arginski on compte 22 verstes, et de là à Saltanskaïa, 20 verstes. À la poste suivante, éloignée de 19 verstes et demie, et qu'on nomme « les jardins », nous avons couché chez le major Youlian Efymovytch Pach. Il n'est pas seulement hospitalier, il sait se faire aimer de ses soldats, qu'il traite plus en père qu'en commandant. Cet endroit est nommé « les jardins », parce qu'on y voit encore les restes de vastes et nombreux vergers, qui s'étendaient autrefois jusqu'à Kertch et le long de la côte jusqu'à Īénikalé, et au-delà même jusqu'à la mer d'Azov.

C'est aux Jardins, éloignés de Kertch de 6 verstes, que commencent, suivant monsieur Hablitz, les collines, mais on prendrait une idée fautive de cette petite presqu'île, si on pensait qu'elle fût dans tout le reste un pays de plaines. Il y en a

quelques unes, mais en général le terrain est fort inégal, et sur toute la route, on voit ordinairement, du côté de la mer Noire, un cordon de petites élévations, qui se rapprochent plus ou moins du chemin. C'est ce que les Tatars appellent Dgil-ga. On voit d'ailleurs autour des lacs salés, et dans le voisinage des petites rivières, des élévations qui valent bien la peine qu'on en parle. Il est remarquable que les eaux de puits, et même de rivières, lorsqu'elles sont basses, sont salées et amères. Telles sont les eaux de la Kadjalav Dgil-ga ou de la vallée de Kadjalav. L'élévation notable des lacs salés, que nous avons rencontrés sur la droite au-dessus de la mer Noire, la salinité de quelques rivières et du terrain prouvent assez, contre l'opinion de monsieur Hablitz que ces lacs salés ne prennent pas leurs eaux de la mer par voie de filtration, puisque quelques-uns se dessèchent en été, comme celui qui est entre Arginski et Kiatski. J'observais de plus que la nature du sol n'est pas partout la même. Les parties basses sont ordinairement glaireuses et blanchâtres comme dans les environs de Perekop. Plus haut, le terrain est meilleur. Enfin, les collines sont ordinairement pierreuses, mais en pierres détachées et disposées comme en lits. Quant à la disposition des vallées, il y en a une assez longue entre Sultanovka et Arginski, qui est dans la direction de 4 verstes de [...].

Le 5, nous avons fait nos adieux au major et nous sommes allés à Kertch, en laissant sur la droite un très long lac salé, qui, selon toute apparence faisait autrefois partie du golfe qu'on voit après, près de la batterie de Pavlovski. Les collines sont un peu plus hautes. Les vallons sont à peu près parallèles au détroit de Ĭenikalé ou du Bosphore, et, sur les crêtes, on voit une multitude de buttes, qu'on prendrait de loin pour des tombeaux, mais en approchant, on voit aux rochers qui les composent pour la plupart, qu'elles sont naturelles, mais il sera

difficile d'en expliquer la formation. En descendant les collines, on se rapproche de la mer et on se trouve à l'ouverture d'une large vallée, dont le fond marécageux et salé semble indiquer que ce golfe s'y étendait autrefois. On voit dans cette vallée un pont de pierre de trois arches, dont la pierre est coquillière, très friable et couverte de mousse, sous quelques parties de sa fracture.

Après avoir côtoyé la mer, nous sommes arrivés à Kertch, qu'on croit être l'ancienne Panticapée, où Mithridate s'est donné la mort pour se délivrer des poursuites de Pompée⁷⁸. Cette ville est fortifiée à peu près comme Caffa, c'est-à-dire qu'au pied du mur principal on a creusé un fossé, soutenu par deux murs et, dans le fond, est une cuvette remplie d'eau. Les murs de la forteresse, ceux des petites maisons que se sont construit les soldats, et l'église antique qui s'élève au milieu de la ville, offrent des débris de marbre, dont quelques-uns sont précieux, et qu'on a pris d'une mosquée que les Turcs avaient construite des restes de quelques temples ou de quelque grand édifice que les Grecs avaient élevé dans cette contrée. Quatre colonnes de marbre gris à bandes longitudinales soutiennent le dôme de l'église. Le chapiteau est de l'ordre composite. Le piédestal est en terre d'environ 4 pieds, car l'ancien pavé de l'église était à cette profondeur, mais on l'a élevé, sans toucher aux colonnes qu'on a préféré combler en partie. Sur une de ces colonnes, est une inscription grecque, dont plusieurs lettres sont effacées. Dans les pierres du passé de l'église, on reconnaît deux frises, et une troisième mieux conservée sur le côté de l'escalier de la porte latérale, où l'on voit aussi deux espèces de

⁷⁸ Mithridate VI (132 av. J.-C. – 63 av. J.-C.) fut roi du royaume du Pont. Il tente de renverser la domination romaine en Asie et en Grèce, mais échoue face à la machine de guerre romaine et finira par se suicider pour éviter la capture.

piédestaux. Sur le mur de l'Eglise, de ce même côté, on voit sur un marbre l'inscription grecque suivante :

ΘΕΟΝΑΥΕ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ
ΑΜΑΣΤΡΙΑΝΕ
ΧΑΙΠΕ⁷⁹

Comme l'église était très basse, on a jugé à propos de recouvrir l'ancien pavé d'environ 4 pieds de terre et de mettre par-dessus un pavé de pierre commune, sans toucher aux 4 colonnes, qui sont par conséquent enfouies en partie.

Au pied des murs de la forteresse, nous avons vu un chapiteau, de la même pierre et du même travail que les précédents. Dans le mur du corps de garde, est un tronçon de colonne cannelée, de pierre grise. Près de la porte de la ville, du côté d'İnenikalé, se trouve une colonne de marbre blanc, que je crois de même nature que celles qu'on a transportées depuis peu de Taman, et qui sont sur le rivage à İnenikalé. Au-dessus de la même porte de Kertch, est un lion couché de marbre blanc et de grandeur naturelle. Sur la porte de la mer, dans le fronton qui est en pierre commune, est un griffon. Cette ville, partout, pourrait être faite de débris d'édifices grecs.

Outre la garnison, la ville n'a qu'un très petit nombre d'habitants, et pas un Tatar ; ils sont ou Grecs ou Arnaoutes⁸⁰.

⁷⁹ Ce texte, qui se lirait plutôt ΘΕΟΝΑ ΥΙΕ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΑΜΑΣΤΡΙΑΝΕ ΧΑΙΠΕ (Salut à toi, Théona d'Amastris, fils de Dionysos) est sûrement un ex-voto datant de l'Antiquité, réemployé dans l'église mentionnée par Romme.

⁸⁰ « Arnaoutes » est le nom qui désignait les Albanais à l'époque ottomane. Une partie du peuple fut invitée à s'installer en Crimée par Catherine II, afin d'y disposer d'une population jugée fiable.

En sortant de la ville, on voit une quantité considérable de mohylas ou kourgans. On pense que ce sont autant de tombeaux, qui renferment les cendres pestiférées des malheureuses victimes de la peste qui a désolé cette contrée. La crainte de la contagion arrête sans doute les curieux et les gens avides qui désireraient ouvrir ces kourgans, dont quelques-uns sont peut-être très anciens et renferment vraisemblablement quelques trésors, selon la coutume de ces peuples. Nous avons vu dans ce voyage, auprès de quelques petites maisons tatares, de petites buttes faites des cendres et d'autres matières rejetées, qu'on entassait pour ne pas salir tous les environs, et qui avec temps se couvrent d'herbes, et paraissent autant de mohylas, ce qui peut-être une des causes de la multitude de kourgans qu'on rencontre si souvent dans cette contrée depuis Théodosie. On en voit à droite et à gauche, jusqu'au détroit.

Les eaux croupies, qui remplissent les canaux de la forteresse, et les marais infectes qui bordent la mer sont fort incommodés pour les habitants.

Nous avons bordé le golfe jusqu'à Īenikalé, éloignée d'environ 12 verstes de Kertch. Cette dernière ville a été fortifiée par les Tatars en 1707. Elle est sur le rivage, qui est élevé et très escarpé. Elle est abreuvée par une eau de source, qu'on rassemble de la montagne à 4 verstes de la ville, et qu'on conduit par des tuyaux de terre en été, enfouis en terre. On a fait, à la source, trois puits carrés, pour rassembler l'eau, avant de l'introduire dans les tuyaux. Les Turcs obtenaient de l'eau par les mêmes tuyaux, que les Russes ont dû réparer et réparent souvent à grands frais. Près de la ville, et environ à une verste, est une source de naphte, qui sort du fond de l'eau par gouttes, et qui se répand ensuite sur la surface. La vase du fond en est alors imprégnée. À deux verstes de là environ et à trois verstes de la ville, on trouve sur une élévation, entre deux

collines, un espace de [chiffre manquant] sagènes sans herbe, d'où, en plusieurs endroits, il sort de l'eau et de la boue poussée par des bulles d'air inflammable, comme me l'ont démontré quelques expériences. Cet air sort abondamment, quoique la température de l'atmosphère ne fut alors qu'à 11 degrés. Dans quelques parties, ces bulles ne remontent que de la boue, s'accumulent jusqu'à ce qu'une force élastique surmonte l'obstacle, alors il se fait une explosion qui fait sauter la boue. Elle va vers l'extérieur, de manière qu'à la longue, il se forme un monticule de boue, qui en séchant blanchit à la surface et prend assez de fermeté pour porter un homme, quoique le dessous est très liquide. Une pique de deux sagènes, plongée dans l'ouverture de ces puits de boue, n'a pas atteint le fond. On peut donc croire que la terre, à une grande profondeur, est fort délayée, sans doute par les eaux qui filtrent des terres supérieures, que la terre recèle des matières combustibles du règne végétal, qui suffisamment humectées fermentent et donnent cette abondance d'air inflammable, qui en été en rend l'approche insupportable, et même dangereuse. Je dis que ces matières sont du règne végétal, parce que l'air inflammable, en été, à l'air ordinaire, ne fait point d'explosion. Je suis étonné de n'y trouver qu'un faible caractère d'air fixe⁸¹, par l'épreuve du tournesol, qui a peine à changer de couleur. Les eaux de ces puits sont imprégnées de sel. Ces puits donnent l'idée d'une nouvelle cause formatrice des monticules, et aident à comprendre comment il se peut que le sel marin se trouve à une élévation, où les eaux de la mer ne l'ont pas déposé. Les eaux qui coulent de cet endroit sont portées par deux pentes opposées, dans un lac de boue, qui au printemps se couvre d'eau et en été est à sec. Cette cause peut être assez puissante, par l'abondance de l'air inflammable, et sa force d'élasticité

⁸¹ Du dioxyde de carbone.

augmentée par la chaleur, pour hisser une couche pierreuse et en soulever les débris. N'est-ce pas encore à ces puits gazeux qu'on doit attribuer les sifflements et les bruits horribles qu'on entendait du côté-là, au rapport des Grecs ?

À notre retour à la ville, nous avons vu les restes d'un aqueduc de 16 arcades, et maintenant il n'en reste que 11. Il est en pierre et l'ont voit encore, dans le haut, les restes de tuyaux en terre cuite. On prétend que le fort gel a fait crever les tuyaux dès le premier hiver et on a abandonné tout l'ouvrage.

Quant au froid dans l'endroit, il est tel qu'on cite comme une chose extraordinaire que le détroit, il y a six ans, ait gelé assez fort pour qu'on ait pu aller en petit traîneau de ĩenikalé à Taman, alors que ordinairement le passage est impossible. ce qui est bien différent de ce qui avait lieu du temps des Scythes, qui passaient avec leurs lourds chariots sur la glace du détroit.

Le vent détermine la direction et la force du courant dans le détroit. Il souffle quelquefois assez de la mer d'Azov pour que le port de Taganrog manque d'eau. Dans le détroit, l'eau est moins salée que celle de la mer Noire, et plus salée que la mer d'Azov, que les Russes appellent aussi la mer bleue. Il s'y fait une grande pêche. Le moyen qu'on emploie est particulier à la Russie et était employé par les Cosaques zaporogues dans le Dniro. C'est une corde de 25 sagènes de long qui plonge horizontalement au fond de l'eau, au moyen de deux grosses pierres à ses deux extrémités, et de quelques petites au milieu. Une trentaine de petites cordes sont attachées à la longue corde, et flottent en portant, à leur bout supérieur, un crochet en hameçon, mais sans appât. Un morceau de bois sert à alléger ce crochet pour qu'il flotte lui-même. Deux petites bottes de roseaux, qui nagent à la surface de l'eau, avertissent le pêcheur que quelque poisson s'est embarrassé dans ces crochets, auxquels il se prend facilement par quelque partie du corps, et ils sont très aigus.

Les eaux, qui sont à grand frais amenées de la montagne à la ville d'ĭenikalé, fournissent une fontaine publique près de la porte de la forteresse, et coulent dans un grand baquet de marbre. Ce bassin a été rapporté de Taman, où il servait au même usage, et c'est le couvercle d'un tombeau, de même forme que les anciens tombeaux grecs. Aussi ces restes de l'Antiquité ne sont pas plus respectés ici que dans la Morée. Sur le rivage, on voit deux colonnes, deux chapiteaux, un piédestal, deux lions, le tout en marbre blanc, et qu'on a apporté aussi de la ville de Taman. Le travail est moins précieux que ce que nous avons vu à Kertch, mais ce que nous avons vu chez monsieur le général Rosenberg⁸² est plus digne d'attention : c'est un bas relief représentant une femme grecque, dans l'ancien costume ; à côté, est un enfant. Ils sont dans une niche surmontée d'un fronton, au milieu duquel est un rond. Ce morceau semble être analogue à la cérémonie annuelle, faite dans le temple de Phanagoria.

À 40 verstes environ d'ĭenikalé, près de la mer d'Azov, est une source de naphte blanc, au rapport de monsieur Rosenberg.

Nous n'avons pas été à l'île de Taman, parce que le temps était contraire. Je regrette beaucoup de n'avoir vu les puits de boue de cette île. Les effets sont sans doute les mêmes mais plus en grand que ceux que nous avons observés près d'ĭenikalé.

Nous sommes partis de là, en revenant par le même chemin, jusqu'à la poste de Kiata, où nous nous sommes détournés à droite pour voir la mer d'Azov et la ville d'Arabat. Avant de quitter la presqu'île de Kertch, je dois dire qu'elle est

⁸² Diedrich Arend von Rosenberg (Rus : *Андрей Григорьевич Розенберг* ; 1739-1813) est un noble germano-balte et un général de l'empire russe.

traversée en deux endroits de la mer d'Azov à la mer Noire, par deux lignes de terre, dont la plus éloignée de Théodosie est la plus élevée, et aussi la suivante, accompagnée sensiblement d'un fossé, du côté de Théodosie. Ce qui porte à croire qu'elles étaient destinées à défendre la partie de Kertch. Sur la ligne la plus voisine de cette dernière ville, on voit un monticule assez près du chemin, comme pour placer quelque machines de guerre, ou des observateurs, à qui pouvaient servir aussi quelques unes des buttes élevées en divers endroits de ces plaines. Les guerres fréquentes que les Bosphorites ont eu à soutenir contre les Chersonites, qui les ont obligés, par leurs victoires, à se resserrer dans leurs limites, expliquent pourquoi il existe plusieurs autres lignes, dont la plus occidentale paraît la plus ancienne, étant plus basse et moins apparente, et le fossé qui l'accompagnait sans doute absolument est comblé et invisible, au moins dans la partie voisine du chemin.

Du Syvach, il part un ravin dont le côté o..... [mot non terminé] est relevé de terre, et qui se prolonge vers les montagnes de Théodosie. On le nomme Kess, qui signifie *otrez*, ou coupé, retranché. Ne serait-ce point la limite que les Chersonites mirent de ce côté-là au royaume du Bosphore, après un combat où ils furent vainqueurs, au rapport de Constantin Porphyrogénète⁸³ ?

De la poste de Kiata à Arabat, on compte environ 10 verstes. Nous avons passé quelques terres élevées, qui s'inclinent vers la mer d'Azov, à 6 verstes. Nous avons trouvé un village tatar, où on nous a appris que le kizik⁸⁴ se faisait de la litière même de leurs troupeaux, faite de foin, de paille ou de

⁸³ Constantin VII Porphyrogénète (905-959), empereur byzantin de 913 à sa mort. Auteur du célèbre *De administrando Imperio*, manuel politique destiné à ses successeurs, et qui traite également de la région de Crimée.

⁸⁴ Le fumier.

plantes recueillies dans la campagne, et qui après avoir resté assez longtemps sous le bétail, est exposé et entassé à l'air pour en accélérer la putréfaction. On le coupe ensuite en mottes carrées.

De là, nous avons côtoyé la mer d'Azov jusqu'à Arabat, et j'ai eu l'occasion d'observer le mouvement et la direction de la vague. Cette mer, longue et étroite, et qui est à peu près de la forme d'un triangle, dont la base porte sur la langue de terre d'Arabat, semble n'avoir d'ondes que dans le sens de sa plus grande dimension, d'est en ouest, et nullement du nord au sud. Ces vagues s'avancent comme une ligne et battent la côte en même temps et dans une ligne droite, sur une étendue considérable, on n'entend presque qu'un seul coup, qui se répète à un intervalle de plusieurs secondes. Et également aussi voit-on sur la côte un banc de sable, mouillé par la vague, et qui lui est parallèle. La côte, qui est en gradins, est aussi une ligne droite et également parallèle à la vague, ce qui ne permet pas de douter que l'amoncèlement des sables sur la côte, et sans doute la formation de la longue terre d'Arabat, n'a pas d'autre cause que cette direction et ce mouvement de la vague qui semblent ne pouvoir pas être autre. Cette mer d'Azov ne jette sur la côte que des coquilles qui, s'emboitant, composent un sable qui n'offre absolument que des débris de coquilles.

La forteresse d'Arabat est sur le côté de la mer d'Azov. Elle est petite, entourée d'un fossé comblé en quelques endroits. Près de la mer est une batterie en ruine, et séparée de la ville par un amoncèlement de pierres. À l'ouest, nous avons vu la mer pourrie, traversée par une ligne de terre qui va de la forteresse à une batterie placée du côté-là. De la mer pourrie partent deux lignes de vase blanche, qui sont deux golfes fort allongés, où l'eau se rend quelquefois, et qui reçoivent les eaux de quelques ruisseaux qui s'ajoutent, mais l'été tout est à sec. Ces golfes, suivant mon opinion, sont des restes du détroit de

communication avec la mer Noire, par le lac salé et les marais que nous avons rencontrés entre Théodosie et Kiata.

Remontons un instant, à l'époque où la mer pourrie s'ouvrait dans la mer Noire. La presqu'île de Kertch était alors une île, et la mer pourrie un long golfe qui s'abouchait et avec la mer Noire et avec la mer d'Azov. Du côté de la Tauride, cette mer pourrie recevait des eaux qui descendaient des terres, le continent entre la presqu'île de Tchougav et Perekop versait aussi dans ce golfe. Ces eaux étaient assez abondantes pour déterminer un courant de la longueur de ce golfe. Les montagnes qui se trouvaient dans la partie du sud devaient fournir des eaux plus abondantes, plus impétueuses et plus chargées de terre et de pierre détachées des montagnes. La mer Noire, dans le voisinage, plus houleuse et plus forte que la mer d'Azov, devait repousser avec plus de force ces mêmes dépôts amenés des montagnes. Le sud de la mer pourrie a donc dû se combler plutôt et s'obstruer tout à fait comme on le voit. Les rivières, descendant des montagnes, ont dû détourner leurs cours au nord, comme on le voit dans le Salhir. Ce même cours a dû s'allonger et les eaux de la mer pourrie prendre leur direction du côté de la mer d'Azov, comme on le voit maintenant. Ce même courant du Syvach, combiné avec le mouvement des vagues de la mer d'Azov, dont nous avons parlé plus haut, a sans doute contribué à la formation de la langue de terre d'Arabat.

La mer d'Azov est très peu salée, et beaucoup moins que la mer pourrie. C'est une raison de plus pour penser que la salure du Syvach vient des dépôts de la mer Noire et de la communication que ces mers ont eu autrefois ensemble.

D'Arabat, nous avons été à Kourpetch, éloignée de 15 verstes et Théodosie [chiffre manquant] verstes.

Je dirais ici ce que j'ai appris plus haut, qu'à 2 verstes de Théodosie et une verste de la mer, entre cette ville et Soudak, il

y a un lac salé élevé d'environ 90 sagènes au-dessus de la mer. Ce lac fournit un sel excellent à Théodosie.

J'ajouterai ici, au sujet de la forteresse de Soudak, qu'il est probable, comme les Tatars le disent encore par tradition, que le caveau que nous avons vu dans une tour carrée, près de l'église grecque, sur la droite, était un réservoir d'eau, entretenu par les eaux pluviales, qui se rassemblaient d'en haut dans un petit canal, dont on voit encore les restes le long du mur de la forteresse, du côté de la mer. L'endroit, uni et dur, qui couvre l'intérieur de ce caveau est une confirmation de cette idée, ainsi que la pierre qui bouche les deux tiers de la fenêtre longue et étroite, qu'on voit à l'extérieur.

De la poste de Kourpetch, nous avons été à celle de Sousab, éloignée de 27 verstes, et nous y avons couché. C'est là que nous avons appris combien les puces sont abondantes dans l'endroit. On dit que cet insecte incommodant est extrêmement commun dans toute la Tauride. De là, le 8, nous avons été à Koutchoubach, éloignée de 31 verstes et nous sommes arrivés à Karasoubazar, éloignée de 21 verstes. Le même jour, nous avons soupé chez le muphti effendi, qui m'a procuré une bonne copie du Coran, et m'a parlé des anciens Tatars nogays. Cette nation a été très nombreuse et comptait 92 rois, régnants tous en même temps sur différentes tribus éloignées les unes des autres. Leur religion, qui était la même que celle des Chinois, consistait à adorer le soleil comme le seul dominateur de l'univers ; après lui, la lune, les étoiles, la terre, les eaux, avaient part au culte de ce peuple. Il n'avait ni temple, ni prêtre, leurs prières n'avaient pas de jours fixes et avaient lieu toutes les fois qu'ils avaient à célébrer la naissance d'un prince, l'avènement au trône, quelque événement heureux, et alors on faisait des sacrifices de toutes sortes d'animaux, excepté la chèvre, qu'ils regardaient comme la bête du diable. Entre les autres animaux, le cheval était le plus estimé et le premier dans

ces sacrifices. Après avoir tué la victime et jeté son sang, on l'écorchait, et après avoir été cuit, on le distribuait au peuple assemblé, des deux sexes et de tout âge.

Les Nogays vivaient sous des tentes, aimaient la chasse et la guerre. Ils montaient à cheval dès l'âge le plus tendre et maniaient fort adroitement cet animal. La natation était aussi un exercice où ils excellaient. Ils se couvraient de peaux de bêtes qu'ils cousaient eux-mêmes, mais leurs tentes et leurs bottes, ils les tenaient de la guerre ou de l'Inde. Leurs armes étaient la flèche et la pique, ils ne cultivaient pas la terre et ne connaissaient pas cet art.

Près de la mer d'Azov, nous avons vu 5 ou 6 kibitkes de Tatars nomades. On nous a fait espérer que nous en verrons environ 300 à 30 verstes de Perekop sur la droite. Si nous les voyons à notre retour je les décrirai alors.

Le muphti effendi a composé en langue tatare nogay une histoire généalogique de sa nation. Il m'en a promis une traduction, qu'il doit me faire passer à Akmetchet, par le canal de monsieur Fazzardi, interprète de monsieur le général Kakovski. Cette histoire, et tout ce que l'érudition du muphti effendi peut produire, ne saurait réparer les pertes qu'on a fait lorsqu'en 1734 le général Münnich⁸⁵ a brûlé la ville de Bakhtchysaraï, où le Khan avait une bibliothèque nombreuse de manuscrits et de livres imprimés en tatar et en d'autres langues orientales.

Le 9, nous avons été à cheval visiter la grotte où se conserve la glace pendant l'été, éloignée d'environ 25 verstes de Karasoubazar. Après avoir passé la source du Karasou, nous

⁸⁵ Burckhardt Christoph von Münnich (1683-1767), général allemand au service de la Russie (nom russifié: Khristofor Antonovitch Minikh/*Христофор Антонович Миних*). Il participe à la guerre russo-turque de 1735-1739 et se distingue par ses combats à Azov et en Crimée.

avons suivi la vallée du Tounas, qui est charmante en quelques endroits et assez peuplée vers le haut de cette vallée. Sur la gauche, est une montagne formée de bancs calcaires, à double courbure et à plusieurs inflexions. On y voit quelques grottes naturelles, où les bergers retirent leurs troupeaux. Dans un de ces villages tatars, nous sommes entrés et avons vu comment ils cuisent leur pain. Ils pétrissent ensemble et sans levain du froment et du millet, et font une galette qui a moins d'un pouce d'épaisseur, et environ un pied ou 15 pouces de diamètre. Ils allument leur âtre pour chauffer une cloche de terre cuite, portée obliquement et suspendue à une corde. Lorsque l'âtre et la cloche sont suffisamment chauffés, ils mettent les charbons et la cendre et y guettent leur galette qu'ils couvrent de sable. Leur pâte reste environ 4 heures au repos, avant de la mettre à cuire, de sorte que leur pain est non levé ; il est cependant assez agréable. À gauche nous avons passé une montagne qui semble composée de débris de pierres. Le pays a changé tout à fait dans l'arpent. En plusieurs endroits, on voit des boues qui sortent verticalement de terre. Mais ce qui semble particulier à ce pays, c'est qu'on y voit un nombre considérable d'enfoncements ou de creux qui sont bordés de rochers, et dont le fond ordinairement est couvert de terre et d'herbe. Les eaux du printemps s'y rendent sans doute, mais on ne voit aucune issue latérale apparente pour l'écoulement. Il faut donc croire qu'elles se filtrent dans l'intérieur des terres. Ces creux sont-ils dus à des affaissements partiels de ces bancs composés ? D'une pierre assez molle jusqu'à la grotte qui attirait notre curiosité, le terrain présente de ces affaissements et, tout près de là, on en voit une qui fournit, sans doute, une partie des eaux qui filtrent et tombent par goutte dans l'intérieur de la grotte, en formant au printemps des stalactites de glace, et en été des stalactites et des incrustations pierreuses. C'est un spath calcaire supérieurement cristallisé, ressemblant à celui de la

grotte de Tcherdin. À mesure que les chaleurs augmentent, les glaces fondent à leurs surfaces et se détachent quelquefois avec beaucoup de bruit de la voûte où elles sont suspendues, et forment dans le fond des morceaux qui fondent, d'autant plus lentement que cet immense souterrain n'est que faiblement échauffé par l'air extérieur. Nous avons mesuré, à la première descente, deux degrés de chaud, et dans l'intérieur, à l'endroit le plus couvert, un degré de congélation. La cause du dégel dans cette grotte doit perdre de son intensité, à raison de l'évaporation continuelle des eaux, qui filtrent de tous les points de la voûte. D'ailleurs la glace ne fondant qu'à la surface, elle sera d'autant plus longue à fondre que la masse sera plus forte, de sorte que l'hiver vient de nouveau regeler l'eau de ces souterrains ou donner de nouvelles neiges avant que l'été ait pu fondre toutes celles de l'hiver précédent. L'eau fondue s'écoule à l'intérieur le long des rochers, qui forment les parois de cette grotte. Elle s'écoule aussi par deux trous qui sont dans le fond et dont on n'a pu jusqu'à présent sonder la profondeur. Je pense que c'est le meilleur temps pour voir cette grotte, surtout en y allumant des torches. La lumière, réfléchiée par toutes ces colonnes de glace et les stalactites, peut donner en Crimée une image de la grotte d'Antiparos⁸⁶.

En voyant la disposition du terrain dans toute cette entrée, on comprend qu'il doit y avoir beaucoup d'eau souterraine, qui peut-être, avant ces affaissements, coulait à la surface des terres et formait le Tounas, dont on voit des traces de son ancienne étendue et de son impétuosité. À présent c'est un ruisseau, à sec en plusieurs endroits. Ses eaux souterraines, en se rapprochant des montagnes inférieures, sortent tout à coup et forment vraisemblablement la source si abondante du Karasou. J'ai trouvé quelques pyrites, cubiques et ferrugineuses

⁸⁶ Petite île de l'archipel des Cyclades, en mer Egée.

en apparence, dans le voisinage de la glacière. L'eau est si abondante dans toute la vallée du Karasou, qu'en creusant d'une archine ou deux on la trouve partout, aussi la terre est-elle couverte de la plus belle verdure.

D'après les informations que j'ai prises, il paraît que ce qu'on appelle *slyouda* dans le voisinage de la maison de campagne d'Aleksandra Stepanovna est un beau gypse transparent. On a fait quelques essais qui prouvent qu'il est très bon.

J'ai appris que quelques personnes avaient fait fouiller inutilement dans l'île de Taman, espérant y trouver le tombeau de Mithridate. Je ne sais dans quel historien on a appris que ce prince ait été enterré là, mais pour un tombeau il y en a eu ; c'est ce qu'atteste le couvercle de marbre sous la fontaine d'ĭenikalé. La partie inférieure de ce tombeau doit se trouver dans le même endroit où on a trouvé le couvercle. Il serait important de faire de nouvelles fouilles, surtout dans les terres élevées et qui autrefois étaient habitées, selon la tradition et les historiens. Les Tatars rapportent qu'autrefois il existait un port très bon et très commerçant dans la mer d'Azov, sur la partie de Taman, qui avoisine le Caucase vers le sud-est. On le nommait Aktar-Baktar, et on y voit encore les restes d'une forteresse. Maintenant les eaux sont extrêmement basses et cette partie n'est presque qu'un marais.

Ce que j'ai dit de Soudak se trouve conforme avec la tradition des Tatars, qui disent qu'il fut autrefois un port célèbre et bon pour les gros bâtiments, qui maintenant ne peuvent en approcher. C'est une nouvelle preuve de la retraite des mers. On nous fait espérer de nous faire voir près de Bakhtchyssaraï des anneaux taillés dans le rocher pour attacher les vaisseaux, à ce qu'on dit.

Le chemin de Karasoubazar à Akmetchet ou Simféropol n'offre guère que des plaines inégales traversées par plusieurs

petits ruisseaux comme la Zouïa, le Bechterek et autres. La terre est noire, et peu ou pas cultivée.

Dans le séjour que nous avons fait à Akmetchet, nous avons eu souvent l'occasion de voir, chez monsieur le gouverneur, plusieurs oiseaux du pays, des coquilles d'huîtres fossilisées d'environ un pied de diamètre, prises près de Bakhtchyssaraï, quelques échantillons d'un charbon de terre trouvé près de Taganrog, du bleu de Prusse natif pris près de Kamkuichbouronyi, quelques morceaux sont bleus dans toute leur masse et d'un grain très fin. La couleur est tendre et claire. D'autres morceaux ne sont azurés qu'à leur surface, et dans leur cassure ils offrent une cristallisation en aiguilles plates de couleur d'acier et entremêlées d'une rouille jaunâtre. En admettant la formation de ce bleu de Prusse à la surface des pyrites ferrugineuses, comme c'est une terre très fière, les eaux peuvent la lever, la diluer et faire un dépôt dans les endroits où elles perdent leur mouvement, alors se formera le bleu de Prusse, formé dans toute la masse et de la première espèce. Quant à la formation du bleu de Prusse lui-même, on ne peut s'occuper d'en rechercher la cause physique, qu'après s'être assuré que cette terre bleue n'est que du fer et non du cuivre, et dans le premier cas, on pourrait soupçonner que le naphte, qui abonde dans les environs, a pu contribuer, comme le sang de bœuf dans le bleu de Prusse artificiel, à la formation de cette substance. On trouve ordinairement du fer bleu dans des coquilles.

On comptait autrefois 1800 maisons à Akmetchet, mais dans les troubles de la Crimée, cette ville a été souvent dévastée, et maintenant elle serait un fort petit village, si le gouvernement n'en avait fait la capitale de la Tauride, ce qui y appelle plusieurs personnes. Les environs sont charmants.

Située sur le Salhir, on trouve autour des paysages embellis par les vergers, dont tous les arbres étaient en fleurs.

Nous y avons passé les fêtes de Pâques, et j'y ai remarqué un usage russe que je n'avais pas remarqué en Russie. C'est qu'autour de l'église la terre est couverte de pâtés ou de brioches ; quelques-uns ornés de fleurs et tous accompagnés de petites bougies. À la fin de la messe, on allume ces petites bougies plantées sur les brioches, le prêtre vient les bénir, et chacun rapporte son pain béni dans sa famille pour célébrer la Pâques. Le soir, il y a une assemblée chez le gouverneur où l'on est venu de Karasoubazar, de Perekop, de Soudak et autre.

On m'a dit qu'il y avait une tradition, qu'entre Caffa et Eski-Krym, on avait autrefois trouvé une mine d'or, mais les Tatars sur cela gardent le silence, soit par ignorance du fait, soit par politique.

Nous avons vu à Akmetchet, du drap de laine de chameaux fort étroit, de couleur naturelle rousse, mais plus curieux que beau. J'ai vu un drap de laine de brebis fait par les Tatars, mais il s'en faut beaucoup qu'il approche du plus mauvais des draps de France. Il ressemble beaucoup à une étamine de laine rude et grosse.

Le 14, nous sommes partis d'Akmetchet pour faire la tournée des montagnes du côté occidental. Nous avons été d'abord au bataillon de chasseurs à pied de Tchatyr Dag, sur le petit Tavel qui se jette, ainsi que le grand Tavel, dans le Salhir. J'ai vu avec plaisir l'ordre qui y règne, et le soin qu'on donne aux malades qui sont en petit nombre. Chaque compagnie cultive son jardin. L'après-dîner nous avons été voir une des sources du Salhir, à 4 verstes de là environ, près du village d'Ayan, dans un vallon fort étroit, qui n'est bordé que de rochers élevés et arides. Le Salhir, depuis sa source, embellit tous les endroits qu'il arrose. Il coule dans une vallée tortueuse,

après être sorti du vallon mentionné plus haut, et serpente dans des plaines larges, et en plusieurs endroits, plantées d'arbres fruitiers. En quelques endroits, au lieu de coteaux verts et agréables, on voit des rochers élevés, escarpés et arides, qui ajoutent par le contraste à la beauté des jardins qui sont en dessous. La source de ce fleuve est environ à 18 verstes d'Akmetchet. Les eaux sortent avec assez d'abondance et d'impétuosité de dessous d'immenses rochers. Au-dessus, on voit des sillons creusés dans la pierre par les eaux qui ont coulé autrefois. À une ou deux sagènes, au-dessus de la caverne d'où sort l'eau, est un canal percé dans la roche, qui sert comme de route. La forme du canal, l'enduit qui en couvre les parois, ne permettent pas de douter que les eaux y coulaient autrefois. Il est probable qu'à la longue, les eaux s'étaient fait une voie à travers ces rochers, se perdent en partie. Aussi la caverne offre un abysse, dont j'en ai pu sonder la profondeur avec ma canne. L'eau s'élève du fond, et après avoir tourbillonné, elle forme de petites cataractes. Les eaux ont sans doute été beaucoup plus fortes autrefois, car le côté de la voûte, en plusieurs endroits, est percé d'ouïe en ouïe, et les bords de ces bouches affreuses sont arrondies. Les eaux sortent du vallon en se joignant à d'autres ruisseaux voisins, et forment le Salhir. Près du village d'Ayan, sur le côté opposé de la vallée, on voit les ruines du village d'ĭenikalé, peuplé autrefois de Grecs, et le village de Kuzuk-Kouba, où la rivière forme une charmante cascade. Ce village est dans une belle situation.

Le temps étant embrumé, nous sommes partis du bataillon pour aller à Alouchta, éloignée d'environ 32 verstes. Arrivés au pied du premier sommet du Tchatyr Dag, nous aurions monté sur la plus haute pointe de cette montagne, si le temps eut été meilleur. Les environs sont hérissés de rochers calcaires, en quelques endroits et élevant leurs dents au-dessus de terre, et puis entrant dans des bancs inclinés qui, prolongés idéalement,

atteindraient au sommet du Tchatyr Dag, de sorte que le chemin semble frayé entre des fentes de rochers, détachés de la masse même de la montagne. La pierre est calcaire, et donne par le frottement une odeur de naphte. J'ai été étonné de voir de la terre végétale à une aussi grande élévation, quoique la végétation soit en général maigre et tardive. La route, quoique difficile, est cependant praticable par les chariots des Tatars, aussi Alouchta est-il reconnu comme un des lieux de la côte méridionale le plus essentiel, puisqu'on peut, de là, introduire des troupes et de la grosse artillerie dans toute la Crimée. À mesure que nous descendions, bordant toujours des vallées profondes et escarpées, nous avons traversé des bois, qui par leur grosseur et leur vigueur, nous servait d'indices de la proximité plus ou moins grande de la mer et du midi. Le hêtre, le tilleul, le poirier sauvage sont forts communs, puisqu'à l'élévation du Tchatyr Dag nous avons trouvé une mine de fer. J'ai oublié de dire, qu'à la source du Salhir, nous avons vu un pétoncle dans la roche. Les chemins passent près de Soultan Dag et du Castel Dag, que nous avons laissé sur la droite. À gauche, nous avons profité du plus beau point de vue en nous rapprochant du village de Karabekir. C'est un village de 50 maisons habitées par des Tatars, qu'on croit être des Turcs établis ici depuis très longtemps, comme tous ceux qu'on trouve sur la côte méridionale. La fertilité des environs de Karabekir, les arbres fruitiers de plusieurs espèces, les eaux qui tombent en cascade sur un lit pierreux, la belle verdure des près peuplés de troupeaux forment un tableau charmant, qui offre, à la droite le Tchatyr Dag et, en face, le Temir Dji.

Les collines schisteuses s'étendent aux montagnes calcaires et la disposition du pays change. Les vallées sont moins tortueuses, plus en plaine, plus fertiles. Les eaux se creusent un lit qui semble fait de mains d'homme. Les côtés de la vallée offrent des couches d'un schiste noirâtre, qui sembleraient se

réunir de l'un à l'autre côté, à en juger par leur direction, de sorte que l'état actuel de la vallée semble être l'ouvrage des eaux.

Rien n'est plus beau que la vallée d'Alouchta. Ce sont des vergers étendus. Au pied de la plupart des arbres, se trouve de la vigne qui mêle ses branches et son fruit à ces branches de l'arbre. Une verdure à la vue de l'œil tapisse la terre, qu'on arrose partout par des canaux, qui mènent l'eau du haut de la rivière. Dans les endroits trop élevés, les arbres fruitiers sont vieux et l'on ne peut se refuser à croire que tous ces restes d'ancienne culture, sont autant de traces de l'industrie des Grecs, qui ont habité les plus beaux endroits de la Tauride.

Alouchta, autrefois si considérable, car on y comptait 150 maisons, est sur le bord de la mer, entre deux petites rivières, l'Alouchta Sou, et le Temir Dji Sou, qui traversent deux vallées bornées l'une par le Temir Dji, à gauche, et le Soultan Dag, à droite. On y compte maintenant 37 maisons. Sur la hauteur, est un reste de forteresse, dont on voit encore des tours rondes et très élevées, et tombant en ruines. Les pierres, qui composent les murs et les tours, sont noircies par le feu ou le temps, de manière à les méconnaître. Cependant nous avons reconnu du granit, dont on voit aux environs des blocs considérables ; une pierre noire très poreuse m'a paru au premier abord une lave, je ne l'ai pas détachée de la tour où je l'ai vue, parce qu'il aurait eu du danger à frapper dans les fondements de ces ruines, qui sont comme en équilibre sur un frêle appui, mais en cherchant parmi les décombres nous avons trouvé une pierre très poreuse et fort légère, calcaire et blanche dans l'intérieur et présentant encore des empreintes bien reconnaissables de végétaux comme des feuilles, des brins de paille et autre. Cette pierre n'est donc qu'un dépôt ou des incrustations. Une autre pierre, trouvée dans les décombres, m'a paru fort singulière. Elle est d'un gris foncé, caverneuse, mais cependant assez

compacte dans les parties pleines. On voit dans quelques cavités une substance noire, luisante, fragile, disposée par feuillets. On prendrait ces noyaux pour du charbon de terre, ou quelque matière bitumineuse. Elle semble affecter une forme cristalline, car plusieurs de ces cavités sont prismatiques triangulaires. Ce morceau mérite un examen particulier, mais je ne le crois pas une lave.

Les maisons d'Alouchta sont disposées en amphithéâtre sur le penchant de la montagne. Le toit de chaque maison est une terrasse horizontale, formée de terre battue, qui porte sur un plafond fait de buches plates et courtes. La cheminée perce la terrasse et le trou est entouré de pierre, qui forme un tuyau rond. Dans les pluies ou lorsqu'il survient quelque dérangement à la terre de la terrasse, ils sont dans l'usage de battre la terre, pour l'affermir et empêcher la filtration de l'eau, et pour cela ils ont toujours sur leurs maisons cet instrument particulier. C'est une planche de deux ou trois pieds, courbé en arc, et surmonté d'un bâton, aussi courbé et qui sert à manier l'instrument lorsqu'on veut battre la terre.

Les habitants d'Alouchta cultivent assez de blé pour en vendre.

Le 16, le temps étant à la pluie et le vent très fort, nous sommes partis pour continuer notre route le long de la côte. La mer battait avec force et portait la vague écumante jusqu'aux pieds des chevaux. La prudence demandait que nous allions à pied. Le trajet était court et nous l'avons passé heureusement. Nous nous sommes élevés sur la montagne, en passant sous le sommet du Castel Dag. Sur toute cette route cette côte, jusqu'au grand Lambate, on voit des blocs de granit jaunâtre ou grisâtre. On en voit en masses arondies, d'une grosseur énorme, et d'autres de forme anguleuse, et qui semblent s'être détachés du Castel Dag. S'il ne se trouve pas du granit dans d'autres contrées de la Crimée, ce qui n'est pas probable, on pourrait

penser que les colonnes de granit de Soudak, les boules et les socles de granit de Théodosie ont été tirés d'ici. Si la postérité élève sur les bords de la Tauride une statue à Catherine II, à l'instar de celle qu'elle a élevée à Pierre I^{er}, on peut trouver entre Alouchta et Lambate un granit aussi beau et aussi énorme que celui qu'on a si gauchement utilisé pour faire le piédestal de la statue équestre de Petersbourg. À ces granits font face des bancs de schistes très peu épais, d'un jaune brunâtre, et d'une forme quelquefois très bizarre. Il semblait avoir tantôt la disposition des fibres d'un bois tortueux, tantôt les sinuosités d'un torrent de matière molle, qui suivant les inégalités du sol s'écarte en tourbillonnant et enveloppant dans son cours quelques noyaux saillants. Enfin, nous avons passé un endroit qui présente le spectacle d'un éboulement immense. Des rochers énormes sont entassés sans ordre, et dans leur chute, semblent avoir repoussé la mer loin de la côte pour y fonder un cap. Ces rochers sont calcaires ou schisteux, et quelques-uns sont évidemment l'ouvrage de filtration, et d'autres, qui ont formé des incrustations. Les montagnes ayant cet écroulement, étaient donc cavernueuses et pénétrées par les eaux. Ce bouleversement servit donc l'ouvrage des eaux, et non celui du feu. La couleur noir, qu'on voit sur quelques rochers, n'est guère que superficielle tant cette partie de la terre est fort cuivreuse, le Khan en tirait beaucoup de terre, nouvelle preuve que ce terrain est susceptible d'être bouleversé par les eaux.

Le petit Lambate est situé sur un petit golfe, où l'on construisait des vaisseaux pour le Khan. On en voit encore sur le chantier. Les maisons sont disposées en amphithéâtre et sont adossées à la montagne, comme à Alouchta, mais sont différentes en ce qu'elles n'ont pas de fenêtres. La lumière ne pénètre dans ces tanières que par la cheminée, qui est fort grande, et par des trous carrés faits à la terrasse qui sert de toit. La pluie, étant forte, avait pénétré la terre de la terrasse, et

tombait dans l'endroit où nous devons prendre un peu de repos. On a battu la terre avec le battoir et l'eau n'a plus filtrée.

Dans les murs de l'endroit, j'ai trouvé une pierre calcaire, d'un gris sale, poreuse à sa surface comme une pierre ponce, mais l'intérieur était compacte et plein, et une pierre noire faisant feu au briquet, pareille à sa surface, offrant des lamelles dans sa cassure comme l'amphibolite. Serait-ce une lave ? Elle est traversée de veines blanches, qui font effervescence à l'eau. C'est une spathe calcaire. Cette pierre, encroutée, nous en avons trouvé de pareilles sur le bord de la mer.

Le 17, nous sommes partis du petit Lambate, et sommes arrivés à Parchemit. Sur la route, nous avons vu des granits roulés, et la côte offre beaucoup de schistes. À Parchemit même, nous avons trouvé sur le bord de la mer : 1) Une lave pénétrée dans ses cavités des noyaux de calcédoine, comme les laves de Nertchiousk ; 2) un bloc cassé par les eaux de la mer, de manière la plus singulière : dans quelques cavités on y voit encore des petites pierres roulées qui, agitées par les vagues, ont contribué aux excavations qu'on y observe. La pierre est d'un gris jaunâtre, poreuse et fort légère, serait un tufa ou une ponce ; 3) Nous avons examiné un rocher très gros et arrondi, qui s'élève dans la mer. Il offre des scissures qui divisent ordinairement la masse, en apparence en partie cubiques, ou plutôt parallélépipédiques, de couleur brun foncé, et traversées quelquefois de veines blanchâtres. Cette pierre fait feu au briquet, serait-ce encore une lave ? J'en ai pris un échantillon pour m'en assurer.

En continuant notre route à Yalta, nous avons passé sur une montagne isolée, s'avancant dans la mer, et sur laquelle la tradition annonce qu'autrefois on y comptait 92 monastères grecs. On y voit encore des ruines, et entre-autres des colonnes de marbre blanc. À une hauteur considérable, au-dessus de la

mer et fort près du sommet de la montagne, nous avons trouvé du granit.

Nous avons été dîner à Yalta, où l'on compte 40 maisons, après avoir passé Nikira et Mayaras. Toute l'enceinte entre le Sultan Gora et la mer est couverte de vergers, qui font le plus charmant effet. On voit encore quelques habitants à Nikita, mais il n'y en a plus à Mayaras. Tout cet endroit ressemble au paradis terrestre, après qu'Adam en fut chassé. Partout on reconnaît qu'un peuple industrieux a habité ces lieux, et a développé les avantages d'une position unique et d'un climat à l'abri du vent du nord et de l'ouest. Maintenant, malgré l'abandon où on laisse cette terre féconde, la terre veut encore y jouir de tous ses droits. Elle embellit ces lieux tant de fois désolés et flétris par le feu de la guerre, et on nomme encore superbes ces arbres antiques, plantés par la main industrieuse des Grecs, ces gazons d'un beau vert, arrosés par des canaux amenés artistement des sources élevées, dans tous les endroits où l'on pouvait en désirer. Les hautes montagnes, qui bordent cette enceinte, sont d'une grandeur considérable, certes escarpées. Des eaux se précipitent en cascade, et semblent s'empresser d'aller porter leurs eaux fécondes dans ces riches vallées, où elles se répandent en murmurant, et mouillant le pied d'une multitude d'arbres à fruits. Ceux qu'on voit dans ces différents lieux sont le pin, qui y abonde, le figuier, l'olivier sauvage, le genévrier, le poirier, le murier, et autres.

De Yalta, nous avons été voir la cascade de [nom manquant]. Elle sort comme d'un trou du Sultan Dag environ à 13 sagènes du sommet de la montagne, et se précipite d'aplomb, d'environ 30 à 40 sagènes. On voit sortir de cette même montagne, très escarpée, plusieurs cataractes plus ou moins belles. Au sommet sont des plaines, dont les eaux se filtrent à travers le rocher, se rassemblent dans le sein de la terre, et forment les cataractes dont nous venons de parler. Il

n'est pas étonnant que tant d'eau, levant avec impétuosité quelques parties de ces rochers, n'en mine à la longue les fondements et ne prépare aussi des éboulements, dont on voit plusieurs traces dans cette côte. Vis-à-vis de cette cataracte sont quelques rochers, qui paraissent avoir été détachés de la montagne même, et qui en sont maintenant éloignés d'environ une demi-verste, sur un desquels on voit les restes d'une forteresse, qui servait sans doute à protéger les habitations, qui étaient sans doute dans la vallée intermédiaire, contre les incursions des Tatars, qui se positionnaient sur le sommet du Sultan Dag. Sont-ce les Génois ou les Grecs qui ont habité cette partie ? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. Mais il est à remarquer que les habitants de toute cette côte ont l'habillement anatolien, et outre le tatar, parlent le grec. Ils sont plus actifs, plus aisés dans leurs manières, mais ennemis du travail. Partout nous les trouvons la pipe en bouche et les jambes croisées, qu'ils aient de quoi satisfaire aux besoins les plus pressants, ils en jouissent dans une douce quiétude. Cette insouciance est un crime dans un pays aussi délicieux, et c'est dans leur caractère ou dans le peu de confiance ou d'assurance qu'ils reçoivent du nouveau gouvernement sous lequel ils se trouvaient. On assure qu'ils font souvent des prières pour le succès du prophète Imam Mansur⁸⁷, qui prophétise à la tête de 80 mille hommes dans le Caucase. Toute cette côte, jusqu'à Yalta, est gardée par des Arnaoutes, pour empêcher les émigrations des Tatars, comme aussi l'approche de barques étrangères. Les Arnaoutes, qui ont commis tant de barbarie dans les temps de trouble, se font encore redouter de ces malheureux musulmans. Est-il étonnant qu'ils implorent le ciel de les délivrer de l'état malheureux où ils gémissent maintenant ?

⁸⁷ Chax Mansou est un émir caucasien, qui s'opposa à l'invasion russe avec succès en 1785, mais échoua en 1787.

De Yalta, nous avons été coucher à Aspera, l'ancien nom donné suivant Hérodote à la Tauride entière, parce que, disait-il, elle est très ronde et très montagneuse.

Entre Parchemit et Nikita, nous avons vu surtout une forteresse élevée sur un rocher, sur le bord de la mer, qu'on dit avoir été bâtie par une princesse nommée Cristoplinos.

D'Aspera, nous avons continué notre route. Nous avons passé Aloupla, où les habitants sont venus au devant de nous, et nous ont présenté des branches de laurier, les malheureux n'ont plus le droit de présenter l'olivier. Mais cet usage est très remarquable, et si je ne me trompe, il est grec. Nous avons vu aussi des grenadiers, des figuiers, et j'y ai vu aussi étonnamment de gros blocs de granit.

En allant près de la Ciméous, j'ai trouvé une ponce noirâtre, avec quelques parties grises. Elle est arrondie. Elle était mêlée à plusieurs autres, quoique à une hauteur d'environ six sagènes au-delà de la mer. À peu de distance de là, nous avons passé avec beaucoup de peine entre des rochers entassés, et qui couvrent tout l'espace entre la grande chaîne et la mer. Ce sont les restes d'un écroulement, qui a dû être considérable. Le rocher m'a paru un marbre gris. Cet écroulement m'a paru différent de ceux que nous avons vus jusqu'à [...] où on passe la grande chaîne. J'ai visité avec attention l'éboulement arrivé à Koutchoukkoï le 16 février, et s'est arrêté le 20. Les ruisseaux qui descendent de la grande chaîne se sont perdus dans les terres pendant quelques jours, et c'est à la suite de cette disparition que la terre s'est enfoncée en plusieurs endroits et a coulé vers la mer, entraînant les rochers, qui se sont détachés de la grande chaîne, les schistes, les arbres, tout a été bouleversé, et s'est précipité dans la mer, avec tant d'impétuosité que la percussion a fait élever, du fond des eaux, des pierres couvertes de corallines et de coquilles, du genre des chapeaux chinois. Il s'est formé en différents endroits des lacs,

mais surtout sur la côte, qui sont salés. La terre noire qui se trouve mêlée à ces décombres, se couvre d'une poudre saline lorsque le soleil la dessèche. Les morceaux de schistes argileux, ayant la forme d'une boule, se délitent dans l'eau et tombent en petits morceaux. Maintenant les eaux ont repris leurs cours à la surface, et se sont fait de nouveaux lits au milieu des terres bouleversées qu'elles sillonnent, creusant et changeant encore à présent. Mais ces changements sont sans danger. La moitié du village de Koutchoukkoï a été engloutie, mais les personnes se sont sauvées. Et l'on ajoute qu'à cette époque il est sorti de cet endroit des exhalations d'une puanteur horrible. Les vieillards de l'endroit assurent, que dans le voisinage il est arrivé de semblables éboulements, et se ressouviennent de ce qui est arrivé il y a 70 ans : Les eaux courantes se sont perdues également pour dix jours et pendant un mois ensuite, les terres se sont ébouléées. On fait mention d'autres éboulements, arrivés il y a 10 ans et il y a 4 mois. Si à un fait dont les époques sont connues ou pas, les indications d'éboulements plus anciens ou dont les époques sont inconnues, mais dont on voit tant de traces par toute cette côte, il se présentera une question à faire : qu'elle est la cause de ces changements sur la côte méridionale, sur une étendue aussi considérable ?

Cette chaîne méridionale est dans tous ces endroits à pic, et quelquefois sort de l'aplomb. Entre cette chaîne et la mer sont des collines de schistes argileux et de terre fort meuble. Derrière cette chaîne, au nord, sont des plaines ou des vallées parallèles à la chaîne. Son élévation et sa forme arrêtent et refroidissent l'air humide que les vents fougueux de mer y apportent. Cette chaîne s'humidifie donc et il s'y forme une quantité considérable de sources, qui filtrent et se rassemblent dans les scissures des rochers de la chaîne, et forment des ruisseaux nombreux, quelquefois considérables, et toujours impétueux, de manière à ne faire qu'une cataracte, jusqu'à la

mer. Voilà la cause toujours agissante qui, délogeant les schistes argileux et salins des collines de la côte, opère, sans doute à présent encore, comme elle a opéré, ces terribles éboulements.

De pareils changements dans les côtes de la mer peuvent être en général regardés comme une suite de l'abaissement du niveau des eaux, car par là les eaux coulantes agissent avec plus de rapidité, et dans des terres moins consistantes.

L'eau, qui touche aux parties les plus élevées de la côte, devient de plus en plus rare et froide, de sorte que les eaux pluviales, pour cette partie, sont toutes choses d'ailleurs égales, plus abondantes qu'étant plus près de la mer.

On dit que les terres de cet éboulement sont nitreuses. C'est ce que nous examinerons à loisir. En quittant Koutchoukkoï, nous nous sommes rapprochés de la grande chaîne en traversant plusieurs endroits, où l'on voyait des traces fraîches d'éboulement. Enfin nous sommes arrivés au pied de l'échelle. C'est ainsi qu'on nomme le passage de la grande chaîne, dont la roche se sépare dans cette partie. On y a fait un chemin qui s'élève comme un escalier, bordé de gros rochers blancs. Sur le côté coule un torrent, qui ajoute à la bizarrerie du lieu. Il y a quelques arbres entre les rochers. Enfin nous avons passé de cette manière de l'autre côté de la chaîne. Cet ouvrage ne peut être que celui d'un peuple hardi, industriel, et commerçant. Serait-ce les Chersonites ? Derrière cette chaîne, sont des vallées couvertes de bois, qui s'étendent d'est en ouest sur environ 110 verstes. On y trouve beaucoup de bois de charpente et de menuiserie, mais l'exploitation en serait difficile. Les rochers de l'échelle m'ont paru un beau marbre blanc et gris.

En descendant beaucoup, nous avons abouti à la belle vallée de Baïdar. C'est une enceinte de 60 verstes carrées d'étendue, bordée de collines et de la haute chaîne du sud.

Plusieurs ruisseaux en descendent et vont arroser les plaines fertiles et superbes de Baïdar. Elles se jettent dans l'Aktiar. Ces plaines sont distribuées en vergers ou en champs semés de blé ou en prairies. On y compte 13 villages.

On ne manque jamais de décrire de beaux points de vue, qui attirent l'attention des voyageurs, mais on admire ou l'on reste insouciant au milieu de la beauté de la nature, selon les dispositions où l'on se trouve. Que la fatigue de la veille n'ait pas été forte, qu'on ait un bon gîte, un souper délicat, des convives gais et une conversation intéressante. Qu'un bon sommeil ajoute au repos de la nuit, des songes riants et le matin, au lever de l'aurore, on sera un digne admirateur des beaux endroits. Les ruisseaux seront des Pénés qui serpentent dans une vallée qu'on comparera à celle de Tempé, les montagnes seront Ossa ou Pélion, de ces vallées superbes, que les poètes ont chantées et embellies tant de fois⁸⁸. Mais qu'on soit abattu de fatigue, que la pluie lève la boue et incommode de malheureux voyageurs, qu'il ne trouve qu'un mauvais gîte, un mauvais souper, un mauvais lit, l'aurore du lendemain sera triste et sombre, et l'on passera avec indifférence les chefs d'œuvre de la nature.

Le 19, en quittant le village de Baïdar, nous avons côtoyé la grande chaîne, et sommes entrés dans une petite vallée, moins belle, et moins fertile que la grande vallée de Baïdar. La terre est presque partout mêlée de pierres et de graviers. Cette petite vallée s'étend jusqu'à la mer, où elle a débouché dans un endroit où la chaîne s'ouvre. Il semble que la mer autrefois communiquait avec ces deux vallées. La grande formait un bassin et la petite un détroit. Ce qui est d'autant plus vraisemblable que les eaux de puits dans la vallée de Baïdar sont un peu salées, au rapport des habitants. On conçoit que les

⁸⁸ Romme fait ici une comparaison avec les vallées de Thessalie près du mont Olympe.

eaux, ayant plus de mouvements dans la petite vallée, soit pour se verser dans le bassin de Baïdar, ou pour reporter ce bassin à la mer. Le sol devait être plus graveleux, comme celui de toutes les eaux courantes. Il faut en excepter les creux et les endroits où l'eau perdait tout mouvement, où il veut se former des dépôts vaseux. Le grand bassin, au contraire, étant plus grand, les eaux y ont dû être dans une sorte de cale, dans laquelle se sont formés des dépôts fangeux, augmentés dans la suite par des débris de plantes marécageuses, qui ont dû s'accumuler à la retraite des mers, jusqu'à ce que le sol, s'étant assez élevé par ces dépôts et les eaux des montagnes, s'était tracé des lits. La terre s'est affermie, assez pour retenir la trace du sol et porter les bois et les fruits dont l'homme lui a confié les germes. En descendant à Balaklava, on voit sur la droite des plaines étendues, et il ne reste de montagneux que la grande chaîne du midi, qui est, dans cette partie, presque comme un prisme triangulaire.

À Balaklava, nous avons vu la forteresse dominant le port, on la croit de l'empereur Théodose, et a été ensuite sous la puissance des Génois, des Arméniens et des Tatars. On y voyait autrefois des inscriptions et des armes, mais on les a enlevées ; et la forteresse elle-même est toute ruinée. On y voit un souterrain, dans lequel on ne peut entrer que par une brèche faite sur le côté. On entre dans un caveau d'environ quatre sagènes de long, autant de large, et de trois de haut. Il est séparé en deux par un rang d'arcade, qui soutiennent une voûte percée de trois trous carrés et fort petits. Ce sont les seules issues qui donnent de la lumière. Le dessus est couvert de terre. L'eau filtre et enduit les murs d'une croute calcaire, et forme des stalactites en quelques endroits. Une des deux moitiés est libre, l'autre est traversée dans toute sa longueur par un massif de pierre maçonnée, de forme carrée. On ignore quel a été l'usage de ce caveau.

Nous avons fait prendre un dessin de l'habillement d'un officier albanais, qui ressemble beaucoup au costume roumain.

De Balaklava, nous avons résolu d'aller au monastère de Saint-Georges, et de visiter les bancs de pierre calcaire de la côte, mais nous étant assuré qu'on ne pouvait passer de là à Sébastopol, autrement qu'à cheval, nous avons renoncé au monastère pour ne pas nous séparer et nous avons été droit à Sébastopol, éloignée de 15 verstes de Balaklava. Le chemin est presque tout en plaine, il n'y a que quelques pentes légères, qui s'inclinent vers des vallées aboutissant aux bords, qu'on découvre de la route et qui appartiennent au port de Sébastopol.

Le port de Balaklava sert quelquefois de retraite aux vaisseaux battus par la tempête, et qui vont de Constantinople à Taganrog. Il peut construire environ 30 vaisseaux marchands. Avec très peu de batterie, on peut défendre l'entrée, qui est étroite. Les environs de la ville sont peu cultivés. Le sol est cependant assez fertile, puisqu'il rend le grain 10, 15 et 20. L'année dernière 24 livres de fèves ont rendu environ trois mille livres pesant. On m'a assuré que la terre à Taganrog était beaucoup plus féconde, car elle rend ordinairement 20 et 28 et jusqu'à 40 grains. Mais elle est sujette à être désolée par les sauterelles. Car, en 1780, il en vint une nuée si épaisse, qu'elle éclipsa le soleil, s'abattit sur les blés, et couvrit un espace de 4 à 8 verses, de l'épaisseur d'une demi-archine. Deux hommes s'en approchèrent pour les chasser par la fumée, mais ils en furent enveloppés tellement qu'ils furent étouffés par la puanteur de ces insectes.

Les maisons sur toute cette côte méridionale de la Tauride, qui ont des fenêtres, sont à l'instar des maisons asiatiques, ouvertes à tous les vents, car on se contente d'y mettre des barreaux de bois, mais sans volet ni vitre. Ce n'est qu'en hiver qu'on les ferme avec une feuille de papier. Les Russes qui y

bâtissent maintenant, sont les premiers qui y ont introduit l'usage des vitres.

Les plaines de Baïdar seraient peut-être les meilleurs endroits de la Tauride pour la culture du ver à soie.

De Balaklava à Sébastopol, on compte 15 verstes. Nous avons été coucher là les deux jours. Ce port est sans contredit un des plus beaux et des plus grands de l'Europe. On y compte 10 bassins, qui sont tous propres à recevoir des vaisseaux, où à une certaine distance ils sont tellement cachés par les collines qui bordent le port, qu'il semble qu'il n'y en ait pas. Le port est d'environ 6 verstes de longueur, il reçoit l'Inkerman, rivière rapide et assez large. Elle entre entre deux rochers, et continue son cours dans un bassin, qui a la même largeur que le port, et bordé des mêmes collines pierreuses, sur une étendue de deux ou trois verstes, de sorte qu'on est porté à croire que le golfe, qui forme maintenant le port de Sébastopol, s'étendait autrefois jusqu'aux deux rochers dont j'ai parlé. Maintenant une partie est occupée par des marais, qui se dessèchent en été. À l'embouchure de la rivière, il y a des bas fonds, qui rendent cette partie du port impraticable pour les bâtiments de mer. On compte environ 3 ou 4 verstes de longueur du port, où les vaisseaux peuvent mouiller, sans ajouter les petits bassins. Trois vaisseaux de ligne et 20 frégates composent la flotte, qui est à présent dans le port. On y voit aussi quelques vaisseaux marchands. Le dernier bassin, ou le plus près de l'ancienne Kherson, est destiné aux vaisseaux occidentaux, qu'on met en quarantaine. Ce port, pour être complètement bon, manque de rade. En sortant du port, on se trouve en pleine mer. Le fond est de 30 brasses, de sorte qu'une flotte ennemie, qui serait favorisée par un bon vent, pourrait facilement bloquer, dans le port, la flotte la plus nombreuse.

Les vers et les coquillages incommodent beaucoup la flotte russe. Les bâtiments se couvrent d'une si prodigieuse quantité d'huîtres et d'autres coquillages, qu'il est très difficile de les manœuvrer. Les bois sont criblés intérieurement de trous de vers, tandis que les deux côtés de la planche sont sains en apparence. Cet insecte, qui incommode tous les bâtiments de l'Europe, résiste à tous les moyens employés jusqu'à présent. On renonce à la doublure de cuivre, qui est très coûteuse et insuffisante. On a essayé un mastic, fait de goudron, de briques pilées et de poudre à tirer, mais on a cru devoir le perfectionner en le faisant seulement avec le goudron, la poix, le soufre et le suif ; ce dernier ayant pour objet d'empêcher les huîtres de s'attacher à la carène. Un Anglais a inventé un autre enduit, dont on fait encore un secret. On sait seulement qu'on y fait entrer le charbon de terre par voie de distillation, mais on regarde ici comme à tout ce qu'on a imaginé jusqu'à présent, de brûler la carène de l'épaisseur du doigt, ce qu'on doit répéter tous les ans pour les vaisseaux neufs, et seulement tous les deux ans pour les vaisseaux qui servent depuis 5 à 6 ans. Ceci ferait penser que le vieux bois est moins attaqué par les vers que le bois neuf, et si la flotte russe est si incommodée par cet insecte, c'est parce qu'on n'emploie que du bois neuf ou peu âgé. Peut-être aussi le bois imprégné de sel, à la longue, en devient par là garant de la piqure du ver.

Monsieur le comte Voïnovitch⁸⁹, qui a commandé la dernière expédition sur la mer Caspienne, commande à

⁸⁹ Marko Ivanovitch Voïnovitch (Rus : *Марко Иванович Войнович* ; 1750-1807) est un amiral monténégrin d'origine serbe, fondateur de la flotte de la mer Noire. En 1781, il conduisit une escadre en mer Caspienne, afin de trouver une nouvelle route reliant l'Empire tsariste et l'Inde.

Sébastopol à la place du contre-amiral défunt monsieur Mékensé⁹⁰.

Il nous a accompagné dans sa chaloupe jusqu'aux ruines de l'ancienne Kherson. Cette ville était située sur la pointe la plus occidentale du port à son embouchure. Les ruines de cette place célèbre ont tant de fois été bouleversées par monsieur Mékensé, pour y chercher des monnaies antiques, et des pierres de taille dont on construit la nouvelle ville, qu'un voyageur n'y reconnaît plus qu'un morceau de pierre. On n'a épargné qu'une porte, qu'on reconnaît avoir été construite pour recevoir une herse. Aux deux côtés de cette porte étaient deux tours, qu'on a abattues jusqu'aux fondements. C'est là qu'on a trouvé le plus de monnaies de cuivre et d'argent de différentes nations.

Hors de l'enceinte, est une butte, et autour sur la pente qui regarde la mer, on a découvert un grand nombre de grottes taillées dans le roc, entre lesquelles est une citerne, dont l'entrée est très difficile, mais en entrant à genoux et presque sur le ventre, jusqu'à un endroit d'où il part deux branches, l'une se dirige de bas en haut par un plan incliné en s'éloignant de la ville. On croit que c'est une seconde entrée, l'autre se dirige vers la ville en s'abaissant. L'eau est excellente et était peut-être destinée à fournir la ville. On ne peut s'empêcher de reconnaître, à la position des lieux, l'endroit indiqué par l'Histoire pour le baptême de Volodymyr⁹¹. La preuve sera complète, lorsqu'en nettoyant le canal on en connaîtra mieux la

⁹⁰ Je n'ai trouvé aucune information sur ce personnage, si ce n'est son nom complet : Foma Kayenovitch Makksené (Rus : *Фома Кайенович Маккензе*), d'après l'édition russe du texte de Romme.

⁹¹ Il s'agit du grand-prince de Kyïv Volodymyr, qui a converti la Rus kiévienne au christianisme de rite byzantin en 988.

Il est intéressant de noter que Romme a utilisé ici la graphie ukrainienne Volodymyr, alors que normalement il utilisait une graphie russe.

direction. Les grottes sont de différentes grandeurs. Elles s'annoncent extérieurement par un creux carré, long et horizontal, dans lequel on descend par quelques marches taillées dans le roc. On arrive à une ouverture verticale ordinairement fort basse, et faite dans le rocher taillé à pic. On continue de descendre quelques marches et l'on se trouve dans un caveau entièrement creusé dans le roc en voûte, soutenue par une ou plusieurs colonnes aménagées dans le roc. Selon l'étendue de la grotte, dans quelques-unes, on voit tout autour dans les murs de côté et du fond de petits enfoncements, comme pour mettre une lampe, un vase, et autre. Dans d'autres, on a creusé, à hauteur d'appui et dans le rocher, un espace carré de la longueur d'un homme, assez profond et assez élevé pour qu'une personne puisse y coucher. Audessous de celle-ci, on en a creusé aussi, sans doute pour le même usage. De sorte que dans la même grotte on compte trois ou six enfoncements. De même une de ces grottes offre deux chambres, séparées par un mur ou une porte de communication. On croit que c'était un bain. Quoique la plupart soient comblées et que ce n'est que depuis quelques jours qu'on les a découvertes, je ne doute pas qu'on en trouve un très grand nombre. On en compte déjà au-delà de cent, mais on n'a pas pénétré encore dans toutes.

Au fond du golfe, est la forteresse d'Inkerman. Cet endroit est remarquable par les grottes qu'on y voit dans les rochers. À la gauche de la rivière, est un rocher fort élevé et absolument escarpé et à pic. Cette disposition naturelle semblait inviter à creuser, comme on l'avait fait à Kherson. Aussi y voit-on des grottes vastes, au niveau de la plaine. Plus haut, en tournant, et vis-à-vis la forteresse, on voit, à la hauteur de 12 ou 15 pieds, une galerie qui conduit à une église de rite grec, dans laquelle on distingue la place de l'autel, le jervernik. Sur la voûte et les murs sont quelques peintures effacées et à peine

reconnaissables. On y voit aussi quelques caractères slavons sur le [...], à droite en entrant. Au-dessous de la forteresse, à la droite de la rivière, est une autre église accompagnée de petits appartements ressemblant au réfectoire d'un monastère, et qu'on nomme en russe *Trapesna*. L'église est petite, mais très reconnaissable et beaucoup mieux travaillée que la première. Une corniche avec des moutures règne tout autour, à la hauteur de la porte. Le sanctuaire est demi-circulaire, avec des gradins aussi circulaires. On peut distinguer la porte royale dans l'endroit qui formait l'iconostase. Sur le côté, on voit des colonnes avec des ornements, où l'on reconnaît l'ordre ionique. S'y trouve aussi l'entrée d'un caveau, où l'on voit des ossements humains. Dans quelques endroits, on trouve aussi des ossements humains dans des espèces d'anges creusés dans le roc, mais on n'y voit aucune écriture. La croix est le seul signe qui indique clairement la destination du lieu et l'on reconnaît la croix grecque. Ces églises annoncent clairement des monastères à une distance de la ville peu considérable. Mais comme l'Histoire nous apprend que Volodymyr a conquis ces environs avant de conquérir la ville, qu'à son retour à Kyïv des moines slavons et grecs se sont établis sur la rive droite du Dniro, où ils se sont logés dans des souterrains, que les Varègues y ont creusé eux-mêmes des souterrains, qui portent encore leurs noms, et où l'on voit encore comme à Inkerman des cellules, des réfectoires, des églises, et autres. Il paraît sinon évident, du moins très vraisemblable que les souterrains de Kyïv sont faits sur le modèle des grottes d'Inkerman, que ces derniers ont pu être en partie l'ouvrage des Slavons, qui étaient alors sujets de l'Empire grec, puisqu'on voit le caractère slavons sur ces rochers que les Varègues, restant longuement avec Volodymyr devant la ville, se refugiaient sans doute dans les grottes qu'on voit encore sous les murs de Kherson, et apprirent par là à se faire à peu de frais un abri, que

l'enthousiasme d'un prince conquérant, qui était venu à la tête de 20 mille hommes pour demander l'évangile, dut s'étendre facilement jusqu'aux hommes sauvages et ignorants qui étaient à son service. Cette classe d'hommes, amis du merveilleux, pouvaient être témoins des cérémonies mystérieuses et magnifiques de la religion grecque, sans y prendre part à l'imitation de leur général. Ils se firent baptiser sans doute à Kherson comme il fit baptiser son peuple à Kyïv, et ces nouveaux convertis durent se mettre tout de suite à l'œuvre pour se creuser aussi une église, et sans doute une des dernières dans le même genre, comme on en voit à 2 verstes de là. Les environs de Kherson et d'Inkerman ne sont pas les seuls endroits où les anciens avaient creusé des grottes. On en trouve aussi autour des petits bassins du port et pareillement autour du bassin de Slava Catherini⁹². Ces grottes deviennent des magasins ou des demeures pour les matelots. On ne peut s'empêcher de reconnaître que ces grottes sont l'ouvrage d'un peuple nombreux et navigateur qui, habitant un pays dépourvu de bois, devait bâtir en pierre ou se creuser des demeures dans les rochers.

À 6 verstes environ de l'ancienne Kherson, en suivant la mer, sont trois lacs salés, où la mer porte ses eaux quelquefois, et qui en été se dessèchent, et alors on peut recueillir trois mille pouds de sel, et dans les bonnes années dix mille. Les grandes plaines empêchent quelquefois absolument la formation du sel. Les terres dans les environs sont salées, aussi y nourrit-on avec succès des troupeaux nombreux de bêtes à laine. Tout cet autour appartient à monsieur Aleksiano⁹³. C'est

⁹² Slava Catherini : Gloire à Catherine en russe.

⁹³ Panagiotti Pavlovitch Aleksiano (Rus : *Панагиотти Павлович Алексиано* ; ?-1788), est un marin d'origine grecque, vice-amiral dans la Marine impériale de Russie.

sans doute de ces lacs que les Chersonésites retiraient du sel, au rapport de Porphyrogénète.

Le 22, nous avons vu caréner la frégate Péroun qui était fort rongée par les vers et couverte de coquillages, mais surtout d'une espèce de moules qui jettent quelques fils, une espèce de [...] par lequel elles s'attachent aux corps qu'elles touchent. Ce coquillage est fort commun dans la mer Noire. Après avoir ôté le premier doublage, on a brûlé, en appliquant des couronnes de corde goudronnées du genévrier, afin de nettoyer par le feu la surface du second doublage. On a passé une couche de goudron, et on a appliqué un nouveau doublage de sapin avec une couche de laine entre les deux. On a brûlé ce nouveau doublage jusqu'à le charbonner sur toute la surface. On a nettoyé et ensuite on a appliqué une composition de goudron, de poix, de soufre et de suif. Comme elle était bien chaude, elle a pénétré fort avant dans le doublage brûlé. On croit que cet enduit doit préserver des vers et des coquillages. On doit essayer ces jours sur la frégate Seoroï, de 50 canons, une composition faite de goudron de brique pilée et de poudre à tirer.

J'ai oublié de dire à l'article de Balaklava, que nous y avons vu un vieillard de 116 ans voyant, entendant et marchant bien. Il est fort droit, encore vif, mais sans dents, avec cette particularité qu'il lui sort une nouvelle dent molaire. C'est un Géorgien.

Les murs de l'ancienne Kherson étaient épais de plus d'une toise. La pierre intérieure était calcaire, caverneuse et très tendre, posée de champs et de bastions. Les deux côtés des murs étaient revêtus de pierre de taille, assez tendre pour être taillée au couteau, blanche et non caverneuse. C'est cette dernière pierre qu'on enlève tous les jours pour bâtir Sébastopol.

Le 23, nous sommes partis de Sébastopol pour Bakhtchysaraï éloignée de 31 verstes, en passant par Belbek, Douvankoï et Katcha. À 5 verstes du port, nous avons descendu une côte assez rapide et nous nous sommes trouvés dans un bain bordé de hautes collines pierreuses, marécageuses en approchant de la mer, et offrant tous les indices d'un ancien golfe desséché, abandonné par la mer et maintenant au-dessus de son niveau. Il est traversé par les eaux troubles de la rivière de Belbek. Les eaux tranquilles, qui se trouvent dans quelques creux près de la mer, sont salées, et la terre était couverte en plusieurs endroits et, dans le chemin même, d'une couche de sel, cristallisé, sans doute par l'évaporation des jours précédents, qui étaient fort chauds. Le sel est calcaire et produit pur dans la partie de la vallée la plus voisine de la mer. En remontant le Belbek, on borde de très beaux vergers et des champs sablés très avancés et superbes, jusqu'à Douvankoï, qui termine cette vallée. De là, le terrain s'incline vers le Katcha, rivière plus grande que le Salhir et beaucoup plus rapide. On y voit aussi quelques endroits fertiles. Nous nous sommes rapprochés d'un vallon étroit et long, au fond duquel est la ville de Bakhtchysaraï où l'on compte 3... maisons⁹⁴.

On y voit un bain public revêtu de marbre, qui offre quelques ornements de même nature que ceux que nous avons vus à l'église de Kertch, et que j'ai pris pour une frise. Ou cette sculpture du bain de Bakhtchysaraï n'est pas tatare, ou celle que nous avons vue à Kertch n'est pas grecque, comme je l'avais soupçonné. Ce qui rendait vraisemblable ce que quelques-uns disent qu'il y avait à Kertch une belle mosquée, d'où on a tiré la plupart des marbres qui ornent aujourd'hui l'église de Kertch. Outre ce bain, on voit un palais, qui quoique

⁹⁴ Ici, Romme a écrit 3... maisons. Il est impossible de savoir si ces trois symbolisent autant de zéros, où si l'auteur a oublié le nombre juste.

d'un goût oriental, se distingue par sa grandeur, et est une sorte de magnificence dans les ornements. La ville abonde en fontaines, dont l'eau est ordinairement excellente. Les rues sont nettoyées par des égouts, qui reçoivent des courants d'eau. Cette ville a été bâtie par ... Khan⁹⁵, peu de temps après la prise de la presque-île par les Tatars. Elle était entourée de bois, qu'on a détruits peu à peu pour la construction des maisons. On dit qu'autour d'Inkerman il y avait beaucoup de noyers, que les troupes russes ont gratuitement détruits.

Le 24, nous avons été à la ville des Juifs, appelée Djoufout-Kalé, située sur la hauteur de 3 ou 4 verstes de Bakhtchysaraï. Elle est fortifiée et très bien bâtie. La plupart des maisons sont en pierre de taille. On y trouve au-delà de 200 maisons, elle est habitée par les Juifs, qui cultivent quelques métiers et font le commerce. Nous avons vu leur synagogue, où sont déposés les livres de Moïse, écrits très proprement sur de grands rouleaux de velin, enfermés dans des cylindres couverts de velours et d'argent ciselé. On voit entre les maisons, au milieu de la ville, les restes d'un tombeau élevé sur les cendres de Haïdar Khan, mort depuis environ trois siècles. L'architecture est d'un bon goût, quoiqu'oriental. Sur le chemin de Bakhtchysaraï à Djoufout-Kalé, la roche est à pic, percée de grottes en quelques endroits, mais surtout dans un vallon où l'on voit les ruines d'un village appelé [nom manquant] et dominé par un rocher très élevé et à pic, dans lequel on a creusé des grottes et une église grecque. Un moine ermite habite encore aujourd'hui ces repaires de patience et de barbarie, et en retarde la ruine autant qu'il peut par des appuis, qu'il bâtit lui-même. Il cultive aussi les environs, de sorte qu'on voit, dans ce lieu sauvage, le

⁹⁵ Romme n'a pas noté le nom. L'emplacement de la ville était déjà habité au V^e siècle, mais elle ne devint capitale qu'avec la fondation du palais de Bakhtchysaraï par Mengli 1^{er} Giray (1445-1515), en 1485.

contraste d'une nature auguste et horrible, relevée par quelques traces de culture. Un rocher à pic irrégulier et sillonné par les eaux, dont quelques parties sont creusées par la main des hommes tandis que d'autres sont saillantes, menacerait d'écraser le dessus, si on ne l'avait soutenu par un éperon de maçonnerie. Un balcon de bois, situé au milieu du rocher, et quelques trous servant de fenêtres, indiquent l'endroit fréquenté par les fidèles des lieux, et habité par le sauvage ermite. Un escalier taillé dans le roc et des jardins sillonnés sur la pente de la montagne complètent ce tableau singulier.

De Djoufout-Kalé, nous avons été à Tépé-Kerman, à trois verstes au-delà sur pic isolé, au milieu d'une grande vallée. Ici tout est calcaire. Le sommet des rochers est à pic et le pied n'est composé que de gravier calcaire très blanc, ou de bancs calcaires, qui percent à travers la verdure. Le sol est si blanc que les chemins, les sentiers tracés sur le gazon sont comme des traits de lumière. Le sommet de Tépé-Kerman est aussi à pic et creusé de plusieurs grottes, et d'une église que nous avons crue grecque. Dans les grottes comme dans l'église, on voit des tombeaux, dans lesquels j'ai pris un crâne d'une grande épaisseur, et encore très dur, malgré sa grande antiquité. Dans quelques-unes de ces grottes, on voit des trous ronds, d'environ une archine de diamètre, comblés en partie de sorte que n'on ne peut pas en mesurer la profondeur, et un sillon sur le côté de la pente du sol comme pour évacuer le trop plein, en supposant ces trous remplis d'eau. Ces trous sont ordinairement au près d'auges taillées dans le roc, avec un rebord, percées de quelques trous comme pour les vider. Sur le côté de l'auge et dans plusieurs endroits de la grotte, on voit des trous, ou plutôt des anneaux pris dans le rocher, comme pour y attacher le bétail. L'église est dans la partie la plus haute du rocher. On y reconnaît la porte royale, et sur le côté, est une

pierre renversée, où l'on distingue une croix sculptée sous une espèce de fronton. Parmi les ossements qu'on voit dans un de ces tombeaux de l'église, on en trouve qui ont appartenu évidemment à un cheval. Les Tatars prétendent que dans une de ces grottes, on frappait autrefois la monnaie. Ces grottes sont quelques unes soutenues par des colonnes comme à Kherson. La roche est coquillée. Nous avons pour conducteur un Tatar lettré, qui est comme Mehemed Aga kaïmakan de Bakhtchysaraï, et qui a été s'établir dans l'Anatolie il y a environ un an et demi. Ce Mehemed Aga est un vieillard sexagénaire, qui passe pour très instruit dans l'histoire ancienne de la Tauride. Il possède plusieurs manuscrits où l'on a recueilli quelques traditions intéressantes, et entre autres qu'autrefois la mer couvrait toute la presqu'île, excepté les montagnes, mais qu'à une époque très ancienne les changements arrivés au détroit de Constantinople, qui s'est élargi, ont donné lieu à un plus grand écoulement. Les eaux de la mer Noire ont alors abandonné toutes les parties basses de la Crimée, et c'est alors que cette presqu'île est sortie des eaux. On dit que cet élargissement du détroit de Constantinople a été l'ouvrage d'Alexandre le Grand, mais c'est peu vraisemblable. Cette tradition, telle qu'elle est, est très importante, et je l'ai trouvée répandue dans tous ces endroits occupés autrefois par les Tatars. Dans cette course, notre conducteur, qui est dans l'ordre militaire, se faisait précéder d'un exécuteur armé d'un marteau de fer à masse ronde par un bout et pointu par l'autre.

La vallée de Belbek est jugée très malsaine. Le régiment de Troitski, à son arrivée, en a fait la malheureuse épreuve. 800 soldats sont tombés malades. On les a retirés de ces marais et en 4 ou 5 semaines presque tous se sont rétablis. Il serait bien essentiel qu'on étudie les différentes contrées de la Crimée, par rapport aux avantages ou aux inconvénients qu'elles offrent pour la santé. Dans cette vallée, il y a beaucoup de marais salés,

dont on pourrait opérer le dessèchement par des canaux. Je pense que la mer a fait quelques dépôts au pied des collines.

En allant de Bakhtchyssaraï à Akmetchet, éloignée de 30 verstes, nous avons passé le Bodrak et l'Alma. On rencontre quelques endroits très fertiles.

À Simféropol ou Akmetchet, j'ai trouvé une carte générale de la Tauride, un écrit de monsieur Baldani sur la Tauride, un traité de géographes anciens, une collection de 33 planchettes des bois de la Crimée, 5 morceaux de bois coupés dans le diamètre de l'arbre, et 5 cannes faites de bois de laurier de kuzultchuk, et autres.

Monsieur le gouverneur m'a appris que près de Kaznadoroga, sur une petite rivière qui tombe dans le Kabarda, environ à 20 verstes de la mer, on voit dans le rocher, qui est à pic sur la gauche, trois anneaux taillés dans la pierre, même à une élévation de l'eau, qu'on estime de 7 à 9 toises. Selon la description qu'on m'en a faite, ils ont la même forme que les petits anneaux que j'ai vus dans les grottes de Tépé-Kerman. Les Tatars conservent la tradition qu'autrefois ces anneaux servaient à attacher les vaisseaux qui montaient se retirer dans l'endroit. D'après le rapport qu'on m'a fait de la situation des lieux, je vois qu'il y a un vallon d'environ une verste de large, escarpée à sa gauche, en pente plus douce et plus élevée à sa droite, ainsi que dans le fond, par lequel il se joignait à la chaîne méridionale, car la rivière coule du sud au nord, de sorte que le vallon aura été un port dans l'Antiquité.

On m'a demandé une semence, dont les Grecs de l'archipel font de l'huile très bonne à manger. On l'appelle sésame, elle a la forme de la graine de lin, mais elle est plus grosse et blanche.

Le 26, de Simféropol nous avons été au lac salé, sur la route de Kazlev. Nous n'avons pas suivi le chemin de la poste, mais nous avons abrégé de 20 verstes, en allant droit. Cette

première station a été de 42 verstes ; de là à Kazlev, on compte 18 verstes. Ce côté des plaines de la Tauride est beaucoup plus montueux, pierreux et traversé de ravins que le côté du Syvach, au moins jusqu'au village de [nom manquant], éloignée de Kazlev d'environ 28 verstes, car au-delà tout est plaine, jusqu'à la ville. Le premier lac que nous avons trouvé est fort grand, très salé, quoi que moins que ceux de Perekop. Près de là, est un grand tas couvert de terre : le sel qu'on a retiré l'été dernier. On ne voit pas dans la partie la plus septentrionale de traces de coquilles. En nous approchant de Kazlev, on en voit d'autres très grands, mais le plus voisin de la ville ne donne pas de sel en été. L'eau en est amère et il en sort, dit-on, une fort mauvaise odeur. Il se rapproche assez de la mer par sa partie méridionale, et l'espace qui les sépare est un sable de mer, mêlé de coquilles. On voit évidemment par-dessus les traces des eaux de la mer, et les Tatars rappellent qu'il y a environ 28 ans, la mer fut très grosse et joignit ses eaux à celles du lac. Mais depuis, s'il arrive que la mer approche, il n'arrive pas qu'elle s'y verse. Cette différence dans la qualité des eaux de ces lacs semblerait indiquer qu'elle n'est pas due à la seule filtration souterraine des eaux de la mer. Il faut admettre quelques dépôts des eaux.

À Kazlev j'ai vu une sorte de moulin à vent qui me plaît. C'est une tour ronde et maçonnée, du milieu de laquelle s'étire un arbre verticalement, portant en bas une roue dentée horizontale, qui engraine dans la lanterne de l'axe de la meule. Le haut de l'arbre porte [chiffre manquant] ailes, disposées sur autant de rayons, verticales et dans le sens de la circonférence du centre.

Le vent donnant sur ces ailles frapperait également les deux parois opposées diamétralement, et la machine serait plutôt brisée que mise en mouvement. Mais on a imaginé tout simplement d'élever un contrevent de planches, qui couvre

environ le tiers de la circonférence, à la hauteur des ailes. Ce contrevent, qu'on nomme ici *le bouclier*, est fort léger. Il est monté sur une roue, qui a tout le diamètre de la tour et qu'un seul homme peut tourner facilement, pour faire que le vent ne frappe qu'une partie des ailes. De cette manière, on l'arrête ou on le met en mouvement à volonté. On pourrait facilement perfectionner cette idée ingénieuse et très simple.

Le kaïmakan donnait des réjouissances à tous ses compatriotes, à l'occasion de la circoncision de ses deux fils, et, selon l'usage, on fait précéder cette opération de 8 jours de fête. Nous avons vu, dans cette circonstance, la danse, la lutte des Tatars, qui nous ont donné un concert à leur façon. Tous ces exercices nous ont paru singuliers et nouveaux. Le pas de la danse des Tatars me semble le même que le pas des Russes. Les Tatars mettent à leurs doigts des petites timbales de cuivre, qu'ils frappent en cadence, en rapprochant le pouce du majeur. Quelquefois dans leur danse ils font les pantomimes d'un guerrier, qui dégaine son sabre et taille tout autour de lui. La lutte se fait de cette manière : deux hommes se tiennent par les bras en s'inclinant le corps l'un vers l'autre, et se poussent mutuellement. Ils se sont essayés pendant quelques temps sans changer d'attitude, jusqu'à ce que l'un d'eux ait saisi l'autre au travers du corps, l'a soulevé et renversé à terre.

Chaque jour a lieu une nouvelle cérémonie. Nous avons vu les présents donnés par les corps de métiers, portés en procession par la ville, et précédés par la musique et les principaux Tatars.

Les environs de Kazlev, mais surtout Tarkanski Kut, sont renommés pour les moutons gris. Il s'en fait un commerce considérable pour les peaux, qui sont fort recherchées en Pologne et en Russie. Ces nombreux troupeaux passent toute l'année dans les champs. Dans la rigueur de l'hiver, qui n'est

pas d'une longue durée, on se contente de les nourrir d'un peu d'absinthe, qui est l'herbe la plus abondante de ces endroits.

À l'article du kilo, j'aurais dû noter que la couronne ne retire par an que 1900 roubles. À quelques verstes d'Akmetchet on en a trouvé aussi, mais d'une moindre qualité.

Le sel se vend 14 kopecks le kilo aux étrangers, et 10 kopecks aux nationaux. Cependant, on le vend en détail à raison de 30 kopecks.

La pierre qu'on emploie à Kazlev pour les meules est coquillère, très caverneuse et tendre, ce qui doit mettre dans la farine beaucoup de sable.

En partant de Kazlev pour Perekop, nous avons vu, à quelques verstes, le lac pourri, contenant fort peu d'une eau salée et amère. En voyant le peu d'eau du lac, on ne peut se persuader qu'il communique par dessous terre avec la mer. Mais s'il ne dessèche pas en entier, au moins diminue-t-il beaucoup et, en cela, il suit plus les vicissitudes des saisons que les changements de la mer. D'ailleurs l'expérience n'a appris encore à personne que je sache, à quel degré l'eau devient-elle moins évaporable, à raison de la quantité et de la qualité du sel, qu'elle tient en dissolution. C'est ce qu'il serait important de rechercher.

L'époque, à laquelle le détroit de Constantinople s'est ouvert, pourrait bien être celle où les Grecs ont essuyé le déluge, dont les historiens font mention. Il serait bien d'étudier les anciens et surtout les mythologistes à ce sujet. Il devrait s'en tenir aussi que ce déluge, provenant d'une eau salée, aurait dû laisser quelques traces différentes de celles qui proviendraient d'une pluie abondante et d'une eau douce.

En nous rapprochant du pont de pierre, nous avons trouvé des lacs, et quelques marais salés. Chez Seit Aga, kaïmakan de Iénibazar, j'ai pris de nouvelles informations sur la tradition, qui se conservent parmi eux, sur l'ancienne élévation des eaux.

Elle est partout la même. Aucun des Tatars que j'ai questionnés au sujet ne varie et aucun ne l'ignore.

Nous avons souvent observé que les dromadaires relèvent quelquefois leurs bosses, et les habitants du pays nous ont appris que cela arrivait ordinairement après avoir mangé. Serait-ce une sorte d'érection, comme dans la crête du coq ou l'excroissance que le coq porte au niveau du bec ?

Le 29, de Perekop nous avons été à Berislav, autrefois Kisikerman, éloignée de 80 verstes, y compris le passage du fleuve, qui est de 9 verstes en ligne droite. Nous avons été forcés d'en faire environ 9, à cause de la grande rapidité des eaux. À 6 verstes de Perekop, nous avons quitté la branche la plus septentrionale du Syvach. Toute cette traversée ne nous a offert que des plaines désertes, partout couvertes d'herbes, mais nulle part cultivées. On dit qu'à 30 verstes à la droite de Perekop et au nord du Syvach, il se trouve 2 ou 300 Kirghizes nomades qui y cultivent la terre. Leur principale richesse est en chevaux, quoi qu'ils aient aussi des bêtes à laine. Arrivés au fleuve on nous a fait la grâce de nous laisser passer sans examiner nos effets, ce que fait ordinairement cependant le chirurgien de la quarantaine.

La rive gauche du fleuve n'est guère plus basse que la droite. La première offre des couches de coquilles et d'écailles en partie calcaires, telles que nous en avons vues dans le Tauride à Balaklava et à Inkerman, et à l'ancienne Kherson. Il paraît que ces couches ont été déposées par une même mer et en même temps, et formées par une même cause.

Ne pouvant pas aller à Alexandrovski Krepost, j'ai pris des informations sur la disposition du terrain entre les sources de Malotchni Vodi et de Konska Retchka, l'une se jetant dans le Dniro et l'autre dans un lac sur le bord de la mer d'Azov. Les ingénieurs, qui ont visité cette partie, m'ont assuré qu'il n'y avait pas entre elles d'élévations considérables, que la terre

était argileuse et sablonneuse, et qu'on y voyait quelques petits coteaux à peine sensibles. Ces informations n'attaquent pas l'opinion, que je crois vraisemblable, que le Dniro versait autrefois une partie de ses eaux dans la mer d'Azov.

Sur les granits qu'on voit en quelques endroits de la côte méridionale de la mer Noire, il m'est venu une pensée que je place ici pour l'étudier à l'occasion. C'est qu'il semble que cette roche ne se montre que dans les lieux que les eaux n'ont pas recouverts de débris de végétaux et d'animaux, ou les lieux où la nature a moins de vigueur, seraient donc ceux où il se présentait le plus de granit, comme dans le nord, dans les lieux élevés et autres.

J'ai vu la prétendue mine d'or trouvée dans le voisinage de Taganrog. C'est du feldspath, du mica, du grenat. J'ai aussi cru y reconnaître les éléments d'un granit en décomposition.

De Berislav, nous avons été à Krementchouk, sans nous arrêter que pour nous coucher.

Le fleuve, à notre arrivée, s'étendait sur une largeur de 7 verstes. Krioukov, ainsi que Krementchouk étaient entourées d'eau, et chacune comme dans une île. Les eaux se sont élevées de 5 sagènes au-dessus de leur niveau ordinaire, et de 5 archines au-dessus des grandes eaux ordinaires de printemps. Les anciens, qu'on a questionnés à ce sujet, disent que depuis 20 ans on n'avait pas vu un débordement aussi considérable. Quelques-uns se rappellent cependant avoir vu les eaux à une hauteur surpassant celle de cette année d'environ une archine et demie.

Depuis quelques temps, le peuple se fait quelques remarques sur les crues du Dniro, et a creusé sur la pierre de la rive gauche, vis-à-vis de la maison du gouverneur, des traits horizontaux croisés par un trait vertical, pour marquer l'année. On en voit une d'environ un pied au-dessus du point où sont

parvenues les eaux de cette année. Si ceux qui ont donné la disposition des maisons de la ville avaient consulté ces marques, plusieurs habitants ne se verraient pas maintenant privés de leurs maisons, car on en compte 312 qui ont été inondées, et la ville aurait été portée sur les lieux élevés. Dans plusieurs rues, on allait en bateau, et l'on a pêché du poisson. Malgré la grande crue des eaux cette année, les rochers qui forment les cataractes du Dniro n'ont pas été entièrement couverts. On a pu les passer en descendant, mais il est impossible, en tout temps, de les remonter. Le sel, qui vient de Crimée pour les provinces du gouvernement, s'arrête à Berislav. On le mène par terre jusqu'à Kremenchouk, d'où on l'embarque pour le remonter par le fleuve.

Les rivières creusent leur lit et élèvent le fond des mers, mais elles sont celles qui le font avec le plus d'intensité, celles qui roulent avec la plus grande rapidité, la plus grande masse d'eau, sur le fond le plus mobile. Mais toutes choses égales par ailleurs, on peut dire que les rivières les plus sujettes aux grandes crues périodiques sont aussi celles qui apportent le plus à la mer, ou les rivières qui sont le plus dans ce cas, sont celles qui reçoivent à la fois une grande masse d'eau de la fonte des neiges. L'on connaît que celles qui coulent des régions polaires vers les régions tempérées, doivent surpasser toutes les autres dans l'abondance et la durée des crues et dans les alluvions, et telles sont le Don, la Volga, le Dniro. Les mers qui reçoivent de pareilles rivières doivent donc se resserrer dans leurs limites du côté du nord plus que des autres côtés. C'est ce que l'expérience confirme. Le Nil semblerait faire exception, mais les mêmes principes s'appliquent également ici car le Nil prend sa source dans des montagnes très élevées, qui sont pour lui comme les régions froides pour les fleuves que nous avons nommés plus haut.

Une autre remarque, c'est que les fleuves qui ont le plus porté à la mer, sont peut-être aussi ceux qui ont formé les plaines les plus fertiles.

J'ai eu l'occasion de voir par moi-même comment on cuit le pain dont on fait le kvas. On fait une pâte de farine de seigle et de son de froment. On en fait un pain fort épais et sans levain. La pâte doit être intérieurement très molle. Après l'avoir cuit une fois, on l'ouvre en deux comme un pâté. On y met de l'eau et on le remet au four. C'est après cette seconde cuisson, qui le rend fort doux, qu'on le met en morceaux dans de l'eau pure, où on le laisse fermenter.

À Mozalevsk nous n'avons pas pu passer la Soula, les eaux du Dniro en arrêtant le cours. Ce qui nous a forcé de remonter jusqu'à Lipova, à 30 verstes de là, où nous l'avons passé sans peine. Cette rivière circule entre plusieurs petites îles, et beaucoup de marais, qui occupent le fond d'une vallée d'environ 6 verstes de largeur, et qui, selon toute apparence, a été anciennement le lit même de la rivière, les côtés en sont élevés, surtout du côté droit, qui est aussi le plus escarpé.

Avant d'arriver à Lipova, nous avons vu beaucoup de ces terres, qui se couvrent à l'air en séchant d'une efflorescence blanche, qui ne fait aucune impression sur la langue. Elle est de même nature que celle que j'ai observée à Kherson, sur le Dniro. Les habitants de Lipova vont puiser à 6 verstes de leur village une eau salée, dans laquelle ils font cuire leurs aliments. Elle ne donne rien à l'évaporation. C'est sans doute un sel marin à base terreuse. Dans les sécheresses, ces terres salées sont très peu convenables pour la culture.

Les rivières qui se jettent dans le Dniro des deux côtés se ressemblent toutes en ce qu'elles offrent, dans leurs cours, des creux quelquefois très profonds, de sorte que celles qui en été se dessèchent, offrent sur un lit sablonneux et sec une suite de petits lacs très profonds et poissonneux. La Troubala et la

Soupoï ont de pareils creux de 30 sagènes de profondeur. L'Inhoulets est dans le même cas, ainsi que plusieurs autres, ce qui semblerait indiquer que le sol a peu de consistance à une grande profondeur. Les eaux un peu rapides les fouillent facilement et forment ces énormes creux.

On a trouvé dans le gouvernement d'Ekaterinoslav, une mine, dont les Juifs ont retiré 7 zolotniks⁹⁶ d'argent sur 9 livres et demie de minerai, en employant pour fondant le sel commun, le sel ammoniac et le nitre. J'en ai un échantillon.

Monsieur de Samoïlovitch m'a parlé de ses opinions sur la peste. Ce qu'il m'a dit m'a fait présumer que le virus pestilentiel pourrait bien n'être qu'une matière susceptible de devenir sablonneuse, et par là traitable par les alkalis et ensuite les lavages. Il serait bon d'examiner aussi ce que devient cette matière par la corruption, et si alors les bulles de gaz ou les émanations qui s'élevaient sont pestilentielles et contagieuses. Monsieur Samoïlovitch pense qu'elles ne le sont pas, mais l'expérience n'en a pas été faite. Comme les acides modèrent l'action de ce virus, ne peut-on pas penser qu'à l'air l'acide phosphorique aurait de l'effet et que le cadavre, en se corrompant, perd par l'acte même de la corruption le pouvoir de communiquer la peste. Alors il se développe une grande quantité d'air fixe, qui réagit chez le virus huileux et en change les propriétés. On respecte quelques kourgans en Russie, qui contiennent des objets précieux, parce qu'on craint qu'ils ne renferment aussi des cadavres infectés de la peste. Il serait important d'examiner si cette crainte à quelque fondement.

Les eaux météoriques, qui tombent dans les plaines, filtrent plus aisément à travers les terres qu'elles ne coulent sur la surface. Aussi remarque-t-on que les plaines entre Krementchouk et l'Inhoulets, entre le Dniro et la mer d'Azov,

⁹⁶ Un zolotnik est une unité de mesure russe mesurant le taux de pureté des métaux précieux. Il équivaut à un quart de carat.

et entre Perekop et le Salhir, sont sans rivières. Mais si les puits qu'on a creusés en différents endroits prouvent qu'il existe des écoulements souterrains, qu'on se représente maintenant la position de Kazlev, entre une mer salée et des lacs salés et amers, et qu'on observe de plus que les puits très profonds des environs de Kazlev fournissent une eau douce excellente, et l'on ne pourra plus admettre que les eaux de la mer se rendent dans les lacs par-dessous terre, au moins pour les lacs les plus voisins de la ville.

On fait usage, en Ukraine, d'un moyen ingénieux pour découvrir les endroits les plus propres à creuser des puits. On fait un creux, dans lequel on met de la laine, qu'on recouvre d'un pot. On couvre le creux convenablement pour que les eaux extérieures n'y entrent. Ceci se fait le soir d'un jour chaud. Le lendemain, avant le lever du soleil, on regarde la laine, qui est toute imprégnée de gouttes de rosée si l'eau est au-dessous. Mais si elle n'est imprégnée que d'un côté, on fait un nouveau creux de ce côté et l'on répète l'essai, jusqu'à ce qu'enfin on ait trouvé un endroit où la laine s'imprègne dans le bas, et c'est là qu'on creuse le puits.

Nous avons assisté aujourd'hui à une noce ukrainienne, et nous avons décrit fort en détail toutes les cérémonies singulières et remarquables de ce mariage.

Ce pays-ci et les environs de Poltava ne sont pas dépourvus de terres et d'eaux salées. Le paysan emploie ces dernières dans ses aliments.

Le salpêtre est beaucoup plus abondant, et fait une partie des revenus des propriétaires de cette contrée. Ils le vendent, à la première cuite, 4 roubles le poud à la couronne. Le bois leur revient à 3 roubles le sagène cubique. Chaque chaudière fait dans un été une consommation de 200 sagènes de bois et chacune contient environ 24 pouds d'eau. Les cendres, employées dans la cristallisation du salpêtre, reviennent sur les

lieux à 25 kopecks, et jusqu'à 40 le tchetvert, suivant leur qualité. Les plus estimées sont celles de la paille, du blé noir ou sarrasin, et ensuite celles de la paille de pois, d'avoine, de froment. On rejette celles de paille de seigle comme la plus mauvaise. On emploie aussi la cendre de foin, mais pas dans les lieux prévus. On a remarqué que lorsqu'on emploie le foin des terres basses et marécageuses, il ne se cristallise que du sel marin. C'est une nouvelle preuve que les terres sont ici imprégnées de ce sel de mer, et l'on voit aussi par là que le nitre est à base terreuse, et que sa perfection dépend de la cendre qu'on y cache. On emploie aussi la cendre des bois, qu'on brûle dans ces salpêtrières, mais on rejette celle de sapin. Les terres sont prises des mohylas et des vignes qui sont si multipliées dans ces pays. Quand une terre a été ainsi lavée, on en fait des couches d'environ un pied chacun, entre lesquelles on met des couches de fumier bien pourri. On forme ainsi des nouvelles lignes, en russe *val*, et au bout de six ans on peut les laver de nouveau et elles donnent du salpêtre.

On prépare ici le caviar d'une très bonne manière pour le conserver, sans le surcharger de sel et le presser, comme on le fait dans le reste de la Russie. Après l'avoir dépouillé des membranes et filaments qui l'enveloppent, on le met au four, après avoir retiré le pain, en y mettant un peu de sel. La chaleur fait couler la graisse et raffermir tant que l'œuf d'esturgeon, lorsqu'il a acquis de cette manière, un peu de consistance, on le met dans des tonnelets en le couvrant de graisse du poisson même. J'ai mangé du caviar ainsi préparé ; il est très bon ! Mais le caviar frais est encore meilleur. On peut le transporter ainsi fort bien sans qu'il se corrompe.

À notre retour à Kyïv, j'ai appris que les gens employés à raccommo-der les canons par une méthode encore secrète, recevaient partout où ils allaient du fer, du plomb, du zinc et du

cuire. On leur donne aussi de l'argent pour l'achat d'autres ingrédients nécessaires pour leur composition, qui sans doute n'est qu'un alliage plus fusible que le métal de la pièce même. Au reste, on est peu content de ce raccommodage. Il arrive souvent que cette espèce de soudure tombe dans le transport de la pièce de canon.

Les environs de l'arsenal à Kyïv abondent en fosses creusées pour y emmagasiner du blé. Comme cette méthode est fort ancienne, on pourrait soupçonner qu'elle a pu donner lieu au souterrain, en faisant connaître les qualités du terrain. Le puits terreux dans les environs donne une eau salée et qui rougit la viande qu'on y fait cuire.

Le déluge dont parle l'Écriture Sainte a eu lieu 4134 ans avant l'année 1786.

Le déluge d'Ogygès dans l'Attique a eu lieu 3642 ans avant l'année 1786.

Celui de Deucalion⁹⁷ sous Cranaos le roi d'Athènes a eu lieu 3302 ans avant l'année 1786.

Achille vivait à peu près il y a 2970 ans.

Homère a écrit sur la prise de Troie il y a 2630 ans.

Ainsi du premier déluge au second on compte 482 ans.

Du deuxième au troisième on compte 340 ans.

Du déluge de Deucalion au temps d'Achille on compte 332 ans.

Du temps d'Achille à celui d'Homère on compte 340 ans.

Ces calculs peuvent aider à retrouver l'époque ou plutôt les époques où la Crimée a été découverte par la retraite des eaux.

Il y a environ 1950 ans que Mithridate⁹⁸ se réfugia dans le Bosphore cimmérien avec une flotte nombreuse. Il mourut à

⁹⁷ Les déluges d'Ogygès et de Deucalion sont deux épisodes de déluge mentionnés dans la mythologie grecque.

peu près vers ce temps là. Pharnace⁹⁹ son fils se rendit aux Romains.

Les Russes ont reçu des Grecs les mots de *Géhenne* et de *Tartare*, tous les deux désignant l'enfer, en russe *Ad*, dont ils conçoivent deux parties. La région du feu est la géhenne et la région du froid, qui est terrible, est le Tartare. Ils pensent, du moins les raskolniks¹⁰⁰, qu'on va pour ses péchés dans le Tartare jusqu'au Jugement dernier. Alors par un décret irrévocable on est destiné au feu éternel. *Ad* vient du grec *Hadès*.

Les vieilles gens en Russie n'aiment pas qu'à table on leur présente du sel. C'est selon eux un signe d'inimitié.

⁹⁸ Mithridate VI, roi du Pont et du Bosphore, déjà mentionné plus haut.

⁹⁹ Pharnace II, roi du Pont et du Bosphore de 63 à 47 avant J.C.

¹⁰⁰ Les raskolniks (du russe raskol qui signifie schisme) désignent les orthodoxes vieux-croyants, séparés du patriarcat de Moscou depuis les réformes du patriarche Nikon de 1666-1667.

Bibliographie

Le manuscrit original :

- Romme, Charles-Gilbert, *Voyage en Crimée, mars-avril-mai 1786*, archives de la section de Saint-Pétersbourg de l'Institut d'Histoire russe, cote SPF IRI, F. 8, d. 2

L'édition russe :

- Romme, Gilbert, *Путешествие в Крым в 1786г. (Voyage en Crimée en 1786)*, Leningrad, 1741, traduction K. Ratkevitch.

Bibliographie non-exhaustive :

- Amiable, Louis, et Porset, Charles, *Une loge maçonnique d'avant 1789, la loge des Neuf Sœurs : étude critique*, Les Éditions Maçonniques de France, Paris, 1989.

- Beaurepaire, Pierre-Yves, *L'Europe des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

- Costagliola, Jacques, *Romme, le mulet d'Auvergne (1750-1795)*, Dualpha, Paris, 2008.

- Desane, Dilek, « Le Khanat de Crimée et les campagnes militaires de l'Empire Ottoman fin du XVII^e-début du XVIII^e siècle », dans *Cahiers du monde russe et soviétique*, n°11, 1970, pp.110-117.

- Doroshenko, Dmytro, *History of the Ukraine*, The Institute Press, Edmonton, 1939.

- Fisher, Alan, *The Crimean Tatars*, Hoover Institution Press, Standford University, 1978.
- Fisher, Alan, «The Ottoman Crimea in the Sixteenth Century», dans *Harvard Ukrainian Studies*, V/1, 1981, pp.135-170.
- King, Charles, *The Black Sea: a history*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
- Lesur, Charles-Louis, *Histoire des Cosaques*, Paris, A. Belin, 1814, 2 volumes.
- Roche, Daniel, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.
- Scherer, Jean-Benoit, *Annales de la Petite-Russie ou Histoire des Cosaques Saporogues et des Cosaques de l'Ukraine*, introduction et notes de Maxime Deschanet, Paris, L'Harmattan, 2015.
- Lebedynsky, Iaroslav, *La Crimée, des Taures aux Tatars*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- Lebedynsky, Iaroslav, *Les Cosaques*, Paris, Editions errance, 2004.
- Tchoudinov, Alexandre V., «La Révolution française: de l'historiographie soviétique à l'historiographie russe, « changement de jalon » », in *Cahiers du monde russe*, n°43, 2-3, 2002, pp.449-462.
- Tchoudinov, Alexandre V. « Les papiers de Gilbert Romme aux archives russes », in *Annales historiques de la Révolution française*, N°304, 1996, pp. 257-265.

- Tchoudinov, Alexandre V., *Жильбер Ромм и Павел Стrogанов : История необычного союза (Gilbert Romme et Pavel Stroganov : Histoire d'une coopération peu commune)*, collection Historia Rossica, Moscou, 2010.

Table des matières

- Avant-propos	7
- Gulnara Bekirova « Rien n'est plus triste que de parcourir des lieux dévastés par la guerre »	11
- Maxime Deschanet « Les manuscrits de Charles-Gilbert Romme et leur traduction »	21
- Voyage en Crimée, 1786.....	27
- Bibliographie	147

L'EUROPE
AUX ÉDITIONS L'HARMATTAN

Dernières parutions

DÉPOLITISER L'EUROPE

Comment les partis dominants évitent le conflit sur l'intégration européenne

Petithomme Mathieu

Comment les partis politiques se saisissent-ils des questions européennes ? Voici étudiée l'adaptation et les stratégies des pays européens au développement de l'UE. Les idées d'une «européanisation» croissante et d'une montée de l'euroscpticisme sont remises en cause. Comment les partis dominants développent-ils des stratégies pour éviter le conflit sur l'intégration européenne ? Maintenir des lignes politiques floues et nationaliser cet enjeu permet aux partis d'agir librement au niveau européen, tout en évitant une politisation de l'UE. On interdit aux citoyens ordinaires d'accroître leur connaissance de l'UE par la critique et le débat public.

(Coll. Questionner l'Europe, 38.00 euros, 384 p.)

ISBN : 978-2-343-05577-0, ISBN EBOOK : 978-2-336-38152-7

MAURICE BLONDEL (1861-1949)

Un sociologue arraché à l'oubli

Diakiodi Adrien

Pour son projet d'une « union européenne », Maurice Blondel a élaboré une méthode sociologique qui permet de rassembler les membres d'une même société autour des mêmes idéaux, de les aider à s'accepter les uns les autres, de les pousser à atteindre un excellent niveau d'organisation sociale, économique, politique et culturelle, mais surtout d'intégrer les délinquants déclarés perdus à jamais. Le présent ouvrage se propose de présenter cette méthode et de faire connaître Maurice Blondel comme sociologue de l'action et d'une Europe de la paix perpétuelle.

(Coll. Logiques sociales, 12.00 euros, 96 p.)

ISBN : 978-2-343-06015-6, ISBN EBOOK : 978-2-336-38139-8

DIPLOMATIE DE L'ARROGANCE

Le cas de la Russie dans les pays baltes

Pundziute-Gallois Emilija - Préface de Guillaume Devin

Pour expliquer certains problèmes de relations internationales, il est utile d'étudier la diplomatie en tant que phénomène social. Ce travail définit et décrit la diplomatie de l'arrogance en étudiant le cas des relations entre la Russie et les pays baltes. Elle se manifeste dans un contexte d'inégalité objective entre

les États, renforcé par la certitude subjective de la supériorité du sien. Elle se manifeste alors par un agenda et des thèmes diplomatiques imposés par la partie forte, pour démontrer sa puissance et se construire une image valorisante au détriment de l'autre.

(Coll. Questions contemporaines, 18.00 euros, 186 p.)

ISBN : 978-2-343-06155-9, ISBN EBOOK : 978-2-336-37809-1

LE CINÉMA FAIT LE MUR

Bernard Louargant

Symbole de la guerre froide, le Mur de Berlin a fourni une excellente matière pour le cinéma. Des films de fiction ont été réalisés pour raconter son histoire, de sa construction en août 1961 à sa chute en novembre 1989. Vingt-huit années durant lesquelles, à l'Est comme à l'Ouest, des cinéastes mettent en scène des espions et des fugitifs en proie à la guerre froide. Ces longs métrages cinématographiques permettent de raconter, d'une manière originale et inédite, l'histoire du Mur vu des deux côtés de Berlin.

ISBN : 978-2-336-29705-7, 20.00 euros

UN CAMP DE LA MORT NAZI OUBLIÉ EN BIÉLORUSSIE

Maly Trostenets

Chauvet Didier

Le camp nazi de Maly Trostenets, en périphérie de Minsk en Biélorussie, est quasiment inconnu du grand public français. Construit sur le site d'un Kolkhoze, le camp se trouvait au centre du processus d'extermination des Juifs du ghetto de Minsk. L'histoire de ce camp est ici présentée à la lumière de recherches historiographiques internationales et en s'appuyant sur les conclusions de la Cour fédérale de Coblenz et de la Commission d'État soviétique.

(16.50 euros, 164 p.)

ISBN : 978-2-343-06005-7, ISBN EBOOK : 978-2-336-38071-1

LEXIQUE DE GREC CARGÉSIEN

Précédé d'un bref historique du peuplement grec de Cargèse (Corse)

Eon Jean-Christophe

Cargèse est une petite ville située à 52 km au nord d'Ajaccio, née de l'exil de populations grecques venues du Péloponnèse. En 1676, fuyant l'oppression ottomane, ces populations obtinrent de la République de Gènes, alors métropole de la Corse, la possibilité de s'y installer. À partir du XIXe siècle, les Cargésiens purent vivre en paix sur cette terre devenue la leur. Voici donc une étude sur le parler grec de Corse (néanmoins en voie d'extinction).

(Coll. Études grecques, 19.00 euros, 1925 p.)

ISBN : 978-2-343-06002-6, ISBN EBOOK : 978-2-336-38146-6

L'UNION EUROPÉENNE : UN ESPACE POLITIQUE À LA CROISÉE DES CHEMINS

Sous la direction de Marie-Claude Esposito et Christine Manigand, collaboration de P. Dieuaide et A. Evrard (préfacier)

Grâce aux regards combinés d'historiens, de politistes, d'économistes et de juristes, ce volume dresse un état des lieux de la construction européenne

braquant l'objectif successivement sur les citoyens, les institutions et les politiques publiques mises en place tout en réinterrogeant des notions convenues ou des idées reçues sur l'Union Européenne.

(Coll. Cahiers de la Nouvelle Europe, 17,00 euros, 172 p.)

ISBN : 978-2-343-05796-5, ISBN EBOOK : 978-2-336-37394-2

POLICE ET SURVEILLANCE DE L'EXTRÊME-DROITE EN ALLEMAGNE

Laumond Bénédicte - Préface de Alexandre Dézé

Cet ouvrage permet au lecteur de découvrir comment notre voisin allemand organise la surveillance et la répression policière de l'extrémisme de droite. L'auteur commence par dresser un panorama de l'extrême droite allemande contemporaine, avant de consacrer une large place à l'analyse critique du fonctionnement des institutions de sécurité en charge de lutter contre l'extrémisme de droite. Elle s'appuie sur une recherche de terrain menée entre Berlin, la Saxe, le Brandebourg et la ville de Dortmund.

(Coll. Inter-National, 15,50 euros, 152 p.)

ISBN : 978-2-343-05288-5, ISBN EBOOK : 978-2-336-37555-7

CONTROVERSES DU TRAVAIL SOCIAL EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

Par-delà les idées reçues

Sous la direction de Béatrice Muller, Bruno Michon, Blandine Somot ;

Préfaces du Conseil régional d'Alsace et de l'Eurodistrict

Repoussoir pour certains, modèle pour d'autres, l'Allemagne concentre les regards depuis plusieurs années. On aura bien sûr entendu parler du « modèle social allemand » au cœur duquel semble régner la recherche de consensus. Mais qu'en connaît-on réellement ? Peu de chose, et cela est d'autant plus dommageable que les évolutions parallèles des modèles sociaux français et allemands sont loin d'être aussi divergents qu'on le croit. Il s'agira ici d'établir une passerelle entre ces deux rives et d'interroger les théories et pratiques du travail social à l'œuvre dans chacun de ces pays.

(Coll. Institut de la Ville et du Développement, 25,00 euros, 258 p.)

ISBN : 978-2-343-05641-8, ISBN EBOOK : 978-2-336-37406-2

L'EXIL FRANÇAIS DE DON CARLOS, INFANT D'ESPAGNE (1839-1846)

Pauquet Alain

Ce livre est le premier ouvrage historique consacré à la vie de l'Infant Don Carlos de Bourbon (1788-1855), prétendant malheureux au trône d'Espagne et fondateur du carlisme (l'extrême droite espagnole du XIXe siècle). S'appuyant sur des archives, dont une partie était restée jusqu'ici inédite, ce livre contribue à une meilleure connaissance de l'histoire de l'Espagne et de la France à l'époque du roi Louis-Philippe.

(Coll. Chemins de la Mémoire, série XIXe siècle, 33,00 euros, 318 p.)

ISBN : 978-2-343-05846-7, ISBN EBOOK : 978-2-336-37528-1

FILLE DE COSAQUE 1914-1919

Yurlova Marina - Traduit de l'anglais par Jean-Claude Drouin

Marina Yurlova a servi sous l'uniforme comme combattante cosaque, se portant volontaire à l'âge de 14 ans, en 1914. Bien que blessée à plusieurs reprises, elle

retourne au service actif et reçoit plusieurs décorations. À travers la guerre et la Révolution, Marina a rencontré des Turcs, des Kurdes, des Rouges, servi dans la légion tchèque, traversé la Sibérie à pied, et finalement embarqué à Vladivostok pour le Japon en 1919. Elle détaille ces cinq années de sa vie dans un récit fascinant, rempli d'observations et d'impressions sur les lieux et les gens qu'elle a rencontrés.

(Coll. Voix du Caucase, 26.00 euros, 252 p.)

ISBN : 978-2-343-05646-3, ISBN EBOOK : 978-2-336-37444-4

CHRONIQUES DES ÉLECTIONS EUROPÉENNES MAI 2014

Pour une alternative républicaine

Obert Patrice

L'Europe est mal connue, mal aimée, et pourtant notre chance aujourd'hui. Dans ce livre, Patrice Obert explique pourquoi il décide de se présenter pour la première fois comme candidat sur une liste citoyenne. À travers de courts récits, il décrit le déroulement d'une campagne et le ressenti des citoyens rencontrés face aux militants politiques. Une réflexion indispensable pour comprendre les résultats des prochaines élections de 2015 en Europe et pour proposer une alternative politique républicaine, européenne et humaniste face à la montée des extrémismes.

(22.00 euros, 224 p.)

ISBN : 978-2-343-05490-2, ISBN EBOOK : 978-2-336-37127-6

QUATRE STRATÈGES DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Essai

Jarrosson Bruno

La Seconde Guerre mondiale s'est déployée comme une partie d'échecs où chaque stratège a joué sa partie et défini son style et ses croyances. Pour saisir la stratégie d'Hitler, Churchill, Staline et Roosevelt, cet ouvrage analyse les raisonnements et décisions des douze moments décisifs - de 1936 à 1945. Ces études révèlent la nature de la stratégie - réaliste ou idéaliste, directe ou indirecte - et les qualités mises en œuvre, offrant une fresque souvent baroque et rarement heureuse.

(19.50 euros, 190 p.)

ISBN : 978-2-343-05271-7, ISBN EBOOK : 978-2-336-37219-8

DIVERSITÉ ET PARTICIPATION

Approches franco-allemandes de l'action sociale pour la jeunesse des quartiers marginalisés

Sous la direction d'Ahmed Boubeker & Markus Ottersbach

L'ouverture interculturelle est devenue une exigence qui concerne aussi l'action sociale internationale à destination des jeunes. Cet ouvrage aborde la méthodologie, les débats scientifiques sur les quartiers marginalisés, les ressources et les «capacités d'agir» de ces jeunes, la politique d'intégration et les possibilités et limites de l'action sociale en France et en Allemagne. À la fois théorique et fourmillant de situations concrètes, cet ouvrage intéressera les travailleurs sociaux et les décideurs politiques.

(Téraèdre, Coll. Dialogues/ Dialogue, 22.00 euros, 204 p., Broché)

ISBN : 978-2-36085-061-7, ISBN EBOOK : 978-2-336-37256-3

L'HARMATTAN ITALIA

Via Degli Artisti 15; 10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'HARMATTAN HONGRIE

Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN KINSHASA

185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala
Kinshasa, R.D. Congo
(00243) 998697603 ou (00243) 999229662

L'HARMATTAN CONGO

67, av. E. P. Lumumba
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)
BP2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN GUINÉE

Almamy Rue KA 028, en face
du restaurant Le Cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 657 20 85 08 / 664 28 91 96
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN MALI

Rue 73, Porte 536, Niamakoro,
Cité Unicef, Bamako
Tél. 00 (223) 20205724 / +(223) 76378082
poudiougopaul@yahoo.fr
pp.harmattan@gmail.com

L'HARMATTAN CAMEROUN

BP 11486
Face à la SNI, immeuble Don Bosco
Yaoundé
(00237) 99 76 61 66
harmattancam@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE

Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31
etien_nda@yahoo.fr

L'HARMATTAN BURKINA

Penou Achille Some
Ouagadougou
(+226) 70 26 88 27

L'HARMATTAN SÉNÉGAL

10 VDN en face Mermoz, après le pont de Fann
BP 45034 Dakar Fann
33 825 98 58 / 33 860 9858
senharmattan@gmail.com / senlibraire@gmail.com
www.harmattansenegal.com

L'HARMATTAN BÉNIN

ISOR-BENIN
01 BP 359 COTONOU-RP
Quartier Gbèdjromèdé,
Rue Agbélenco, Lot 1247 I
Tél : 00 229 21 32 53 79
christian_dablaka123@yahoo.fr

VOYAGE EN CRIMÉE EN 1786

Au milieu de l'année 1786, le futur révolutionnaire français Charles-Gilbert Romme, à l'époque précepteur privé du jeune noble russe Pavel Stroganov, entreprend une visite de la Crimée, au côté de son élève. Ce périple, entrepris entre les années 1781 et 1786, couvre un trajet aller-retour de Kyïv à la Crimée.

Voici un tableau détaillé de ces régions au contact des cultures ukrainiennes, tatares, et plus récemment russes. Il renseigne sur la situation dans ces régions à une période charnière de leur histoire : le moment de leur intégration dans l'Empire tsariste. Cette époque voit en effet la liquidation de l'Hetmanat des Cosaques d'Ukraine (1764 puis 1783), de la Sitch zaporogue (1775) et du Khanat de Crimée (1783). Romme montre la situation dans ces régions qui furent ravagées par la guerre et la maladie, et soumises à une puissance impériale étrangère.

Le présent ouvrage comprend la version intégrale du manuscrit, inédit en français, de Charles-Gilbert Romme, concernant son voyage en Crimée en 1786. Il est introduit par Maxime Deschanet, doctorant en Histoire de l'Ukraine à l'Institut national des langues et civilisations orientales de Paris, et Gulnara Bekirova, histoire spécialiste des Tatars de Crimée et membre du pen-club ukrainien.

En couverture :
Caffa, par Constantin Bogaïevski (1872-1943).

ISBN : 978-2-343-09937-8
16,50 €

